

Etude de la dimension nourricière des jardins collectifs lyonnais

rapport final, juin 2017

Une enquête commanditée par : Le passe-jardins
représenté par Béatrice CHARRE

Encadrée par :

Béatrice MAURINES et Olivier ROUCHON



Enquête réalisée par le collectif SADL 2016/2017 :

ABENSOUR Vincent, ALAIN Benoît, AMIET Etienne, BECQUET Leïla,
BONNEFOND Bernadette, CARCELES Cécile, DE GUIBERT Alexia, DILE Cléa,
FONTAINE Marjorie, GAPAIL Célia, GROULT Florestan, LECOEUR Jean-Loup,
LOCATELLI Thomas, LORACH Clara, MOULY-MASSON Pauline, NALLET Audrey,
RENIER Louis, REVILLION Clément, SAGNA Théophile, VUILLIN Téo.


Centre
Max Weber


Le PASSE
JARDINS

UNIVERSITÉ
LUMIÈRE
LYON 2
UNIVERSITÉ DE LYON

Remerciements

L'ensemble de la promotion du Master 2 de Sociologie-Anthropologie Appliquée au Développement Local souhaite remercier tout particulièrement l'association Le Passe-Jardin, ainsi que sa codirectrice Béatrice Charre, pour leur accompagnements tout au long de nos recherches.

Nous souhaitons également remercier chaleureusement toutes les jardinières et tous les jardiniers, animateurs, bénévoles et adhérents aux différents jardins collectifs et partagés pour leurs disponibilités et leurs enthousiasmes.

Enfin, toute la promotion du master souhaite remercier vivement Béatrice Maurines et Olivier Rouchon, pour leurs conseils et leur écoute, et ce depuis le début de notre enquête, ainsi que l'Université Lumière Lyon 2.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	2
Préambule	5
Première partie	6
1 APPROPRIATION DE LA COMMANDE	6
1.1 Contextes convoqués par la commande	6
1.1.1 Alimentation durable et Politique urbaine	7
1.1.2 Jardin collectifs : histoire & identité	9
1.1.3 La rencontre de ces deux univers sur le territoire de la métropole de Lyon	10
1.2. Faire dialoguer et conduire le changement aux interfaces entre les politiques publiques et les jardins	12
1.2.1 Dynamiques de rencontre entre jardins et institutions	12
1.2.2. Focus sur le Passe-Jardins	13
1.3. Problématiques et approche de l'étude	16
2. MÉTHODOLOGIE D'ENQUÊTE	18
2.1 La méthodologie initiale	18
2.2 Présentation statistique de l'échantillon	19
2.3 L'élaboration des trames d'entretien et d'observation	22
2.4 Le terrain : entretiens semi-directifs et observations	23
Deuxième partie :	
De la transversalité du lien social et de l'organisation collective dans les jardins	26
CHAPITRE 1: UNE DIMENSION SOCIALE PLURIELLE AU JARDIN	27
1.1 Les jardins comme interfaces au sein du quartier, entre les habitant-es	28
1.1.1 Dans le quartier, le jardin : positionnement et interdépendance des jardins au sein d'un maillage local	28
1.1.2 Le jardin, un lieu privilégié pour «faire ensemble» ?	34
1.2 - Une occasion de créer du lien : partager son savoir	38
1.2.1 L'élaboration des savoirs à transmettre	38
1.2.2 S'approprier un savoir par expérimentation	42
1.3 Impact du jardin sur les individus	43
1.3.1. De la réflexion à la réflexivité	43
1.3.2. Une graine intérieure qui pousse	45

CHAPITRE 2. EXPÉRIMENTATIONS COLLECTIVES	50
2.1. La diversité des jardins au regard de leur organisation - typologie des jardins	50
2.1.1 Typologie des jardins	51
2.2. «Faire collectif» : le rôle structurant des animateur-ices	54
2.2.1 Focus sur les jardins avec salarié-es	54
2.2.2 Sur les difficultés du «faire collectif»	56
2.3 Les rôles structurant d'un «noyau dur» et d'un-e «leader»	59
2.3.1 Le «noyau dur»	59
2.3.2 Le leadership	62
TROISIÈME PARTIE	
Focus sur les deux dimensions clés de l'enquête: productions et permacultures	66
CHAPITRE 1 : JARDINAGES ET PRODUCTIONS AU JARDIN.	67
1.1 Jardinages	67
1.1.1 «Gratter la terre»	67
1.1.2 Dimension esthétique du jardin	69
1.2 La production au jardin collectif.	71
1.2.1 Distance et proximité face au terme de «production»	72
1.2.2 La production au jardin existe toujours.... en dires et en actes	74
1.2.3 Une projection dans l'avenir de l'aspect nourricier	76
1.2.4 La production au delà du jardin	76
CHAPITRE 2 : PERMACULTURES AU JARDIN	79
2.1 Représentations de la permaculture	80
2.1.1 Sur les représentations associant permaculture et augmentation de la production	80
2.1.2 Diversité des rapports à la permaculture	82
2.2 Expérimentations de la permaculture	85
2.2.1 La permaculture au travail.	86
2.2.2 La permaculture comme registre de perception problématique	87
2.2.3 Lancer une dynamique.	90
CONCLUSION	95
Bibliographie	98
Annexe	100-107

Préambule

L'ensemble de la promotion de seconde année du Master Socio-Anthropologies Appliquées au Développement Local (SADL) 2016 – 2017, de l'Université Lumière Lyon 2, a été sollicité par l'association « Le Passe Jardins » et notamment par Béatrice CHARRE, codirectrice de la gestion administrative et financière de l'association, afin de mener à bien une enquête collective avec l'appui de Béatrice MAURINES, enseignante-chercheuse, et Olivier ROUCHON, consultant.

Le Passe Jardins s'interroge sur la capacité nourricière des jardins collectifs comme levier potentiel au développement de l'autonomie alimentaire, et voit dans la permaculture un modèle pouvant relever ce défi. Objectif que portent également la ville et la métropole de Lyon dans leur projet de développement de l'agriculture urbaine. A cet égard, Le Passe-Jardins souhaite introduire de nouvelles pratiques de maraîchage urbain permaculturel en favorisant la formation des jardinier-e-s, l'échange de connaissances et la transmission de compétences. Pour ce faire, Le Passe Jardins nous a commandé un état des lieux de la dimension nourricière des jardins pour permettre d'optimiser l'action des « formations permaculture » destinées aux jardinier-e-s. Il s'agirait également d'évaluer l'intérêt que portent les jardinier-e-s à l'augmentation de cette dimension nourricière au regard de leurs besoins réels ou souhaités.

L'objet de ce rapport d'étude est de transmettre aux commanditaires les résultats de notre enquête de terrain et de ses analyses. La première partie introduira le contexte général de l'enquête et présentera l'échantillon étudié. Les deuxième et troisième parties mettront en perspective les thématiques que nous avons ciblées pour répondre à la commande.

Nous avons fait le choix de rédiger ce document en écriture inclusive afin de lutter contre les stéréotypes de genre, en nous inspirant du rapport du Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes¹. De plus, les noms des interlocuteurs-rices de notre enquête ont été changés.

1 http://www.haut-conseil-egalite.gouv.fr/IMG/pdf/hcefh_guide_pratique_com_sans_stereo_vf_2015_11_05.pdf



Première partie

Éléments de contexte



1 APPROPRIATION DE LA COMMANDE

1.1 Contextes convoqués par la commande

Avant toute chose, il est important de souligner que le cadre de notre étude, la commande, se situe à la rencontre entre deux ensembles contextuels. D'une part, un ensemble propre aux enjeux de l'alimentation durable et des politiques publiques qui s'y rattachent, dans un contexte socio-économique mondialisé et en tension vis-à-vis de la production alimentaire. Ce premier ensemble est abordé avec les focales de l'environnement et de l'agriculture urbaine. D'autre part, un ensemble propre à l'univers des jardins partagés, de ce qui les fait vivre, de comment ils s'animent et s'insèrent dans la ville.

Dans le cadre de notre étude, la rencontre entre ces deux champs prend corps sur le territoire de la métropole de Lyon.

C'est précisément cette rencontre (dont nous ne sommes pas seulement spectateur-rices, mais aussi acteur-trices, puisque dans sa volonté de faire s'opérer cette rencontre, le Passe-Jardins a fait appel à nous) que nous avons d'abord choisi d'explorer, en guise d'introduction à cette étude. Avant de restituer les résultats de notre enquête de terrain, cette réflexion introductive se donne pour but de mettre en lumière les enjeux de cette enquête que nous avons menée depuis octobre 2016. L'exploration passera par la présentation des deux espaces contextuels cités, avant de développer plus largement la manière dont ils se rencontrent sur la métropole de Lyon, territoire de notre étude.



1.1.1 Alimentation durable et Politique urbaine

Depuis les années 1970-1980, à la sortie d'une période faste sur le plan économique pour les pays dits «occidentaux», les sociétés se sont trouvées confrontées à de nouveaux enjeux. La notion de préservation de l'environnement apparaît, avec notamment le terme «développement durable» (Rapport Brundtland - 1987), de grandes disparités économiques ont été révélées par la décolonisation, le système mondial de développement économique, de «croissance» montrant certaines limites. Parmi ces limites, et donc parmi les enjeux sociétaux et environnementaux auxquels les sociétés ont à répondre, se pose celui de l'alimentation : l'alimentation soutenable, l'alimentation pour tous-tous. Si l'Organisation Mondiale de la Santé annonce une capacité à nourrir douze milliards d'habitant-es en agriculture biologique, selon certains expert-es, l'autonomie alimentaire d'une ville comme Lyon n'est que de trois jours. Face à ces enjeux, les pôles urbains et métropolitains sont mobilisés dans la manière de repenser leur rapport à l'alimentation à la fois en terme de production, stockage, distribution, consommation, et gestion des déchets. D'ailleurs, les questions environnementales sont aujourd'hui davantage traitées qu'il y a quelques décennies. Avec l'apparition du terme «développement durable», chaque collectivité se doit de se poser la question de la soutenabilité de ses modes de vies, de ses modes de production. Aussi, la pression foncière sur les espaces urbains de France est importante, et les espaces non bâtis en milieu urbain et périurbain sont fortement susceptibles de faire l'objet de constructions, réduisant toujours plus les espaces dédiés à l'agriculture. A cela s'ajoutent les inquiétudes liées à la pollution des sols - qui a des impacts sur la qualité nutritionnelle des aliments -, et des rendements en agriculture traditionnelle de plus en plus bas. La résilience alimentaire des territoires est donc en jeu, autrement dit leur capacité à trouver des ressources et solutions face à ces changements, et ce de manière durable : la résilience étant *«la capacité d'un système, une communauté ou une société exposée aux risques de résister, d'absorber, d'accueillir et de corriger les effets d'un danger, en temps opportun et de manière efficace, notamment par la préservation et la restauration de ses structures essentielles et de ses fonctions de base»*¹. Enfin, la répartition des richesses est aussi un point à prendre en compte, avec une population économiquement fragile - voire en précarité ou pauvreté -, qui ne cesse d'augmenter, avec le coût des denrées alimentaires.

¹ Définition adoptée par le Secrétariat des Nations Unies de la Stratégie internationale de prévention des catastrophes en 2009 in Sécurité alimentaire, nutrition, résilience : quelques définitions, www.inter-reseaux.org/IMG/pdf/GDS59_glossaire.pdf



Pour faire face aux enjeux environnementaux, les responsables politiques cherchent des solutions, tant sur le plan mondial, avec les sommets du développement durable, qu'avec des traités européens ou des lois à l'échelon national.

Au niveau national, si les jardins ne sont pas présents de façon explicite dans le Grenelle 2, on peut les retrouver indirectement dans les actions liées à la biodiversité et les plans de planification urbaine. En effet, dans la suite du Grenelle de l'environnement 2007-2010, le Grenelle 2 donne de l'importance à l'imbrication entre l'aménagement urbain et la biodiversité. En outre, la préservation de la biodiversité et de l'environnement est un rôle attribué aux Conseils d'Architecture d'Urbanisme et de l'Environnement (CAUE). Ces imbrications d'enjeux vont se traduire au travers des Schémas de Cohérence Territoriale (SCOT) et des Plans Locaux d'Urbanisme (PLU). Ainsi, la prise en compte des jardins dans l'espace public conduit à plus d'ouverture de la part des politiques publiques vers ces activités émergent de la société civile, et vers une meilleure articulation de la politique sociale et de la gestion de l'espace non bâti, dans une situation de « pression immobilière » forte.

Au niveau européen, le principal appui est institué par l'«URBACT». Ce projet européen place explicitement les jardins collectifs dans un contexte de rencontre entre les problématiques institutionnelles, collectives, et des pratiques très locales. Nous aborderons spécifiquement le contenu de l'URBACT décliné par la ville de Lyon par la suite.

L'URBACT

L'URBACT est un instrument d'action publique qui s'inscrit dans le cadre du programme européen d'échange pour une « Alimentation durable pour les zones urbaines ». Initié par la ville de Bruxelles, il associe 10 villes et fédère 28 réseaux qui ont pour vocation de promouvoir le développement urbain durable. Ce projet s'inscrit dans le but de prendre en compte l'alimentation dans une perspective territoriale de durabilité et qui a pour objectif de « *faire émerger des solutions concrètes, nouvelles et durables, qui intègrent les dimensions économiques, sociales et environnementales du développement urbain*¹ ». Il a également été mis en place dans le but de créer et d'investir des espaces disponibles en zone urbaine et périurbaine pour l'installation de producteurs qui puissent inventer de nouvelles formes productives.

¹ Présentation du rapport URBACT, <http://www.eukn.eu/fr/members/eukn-france/urbact/presentation-du-programme-urbact/>



1.1.2 Jardin collectifs : histoire & identité

Après avoir vu le contexte global en termes d'alimentation durable, agriculture et politiques publiques, venons-en à présent sur le contexte propre à l'objet de notre étude : les jardins. Les jardins collectifs trouvent leurs racines dans les jardins ouvriers qui se sont développés en France à la fin du XIXe siècle, en particulier aux abords des cités industrielles.

«Les oeuvres philanthropiques y voient le moyen d'améliorer les conditions d'existence de la classe ouvrière. La société industrielle naissante y gagne une main d'oeuvre plus stable, capable de produire sur son temps de repos un « travail gratuit », selon l'expression de Marx, propre à compenser la faiblesse de son salaire... mais aussi à faire face à une éventuelle période de grève. Tout cela, à l'exception de ce dernier aspect, encourage les industriels à mettre à la disposition de leurs salariés un petit jardin situé à l'intérieur d'un ensemble de parcelles ou attenant à leur logement.» (Larbey, 2013).

Ils connaissent un incontestable succès et les discours affirment un double objectif : améliorer les conditions de vie des ouvriers, et «tenter de réguler» les comportements. Près d'un million de jardins sont recensés en 1945. Avec la croissance économique des années d'après-guerre, l'évolution des modes de consommation et de loisirs, et la pression foncière, ce chiffre se réduit à 150 000 à la fin des années soixante. Ce n'est qu'à la fin des années soixante-dix que ces jardins, appelés «jardins familiaux», connaissent un regain d'intérêt, soutenu en 1976 par la loi Royer. Les jardins familiaux deviennent instrument de loisirs et de gestion paysagère, l'apport alimentaire passant au second plan.

Dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix apparaissent les jardins d'insertion, dans un contexte de difficultés économiques et sociales. Ces jardins sont un outil d'intervention sociale avant tout. Au milieu des années quatre-vingt, l'association «Les jardins d'aujourd'hui» invente les «jardins d'autosuffisance» afin de développer l'autonomie plutôt que l'assistance. Cette association sera entre autre à l'origine du réseau «Le jardin dans tous ses états», réseau auquel appartient Le Passe-Jardins.



Parallèlement, face aux difficultés des quartiers «défavorisés» urbains, se développent les jardins partagés, jardins «pied d'immeuble». Le jardin reste un levier de choix pour les travailleur-ses sociaux. Ils se répandent ensuite jusqu'aux centres villes. Ces espaces, de surface insuffisante pour être vivriers, sont plutôt lieu de lien social, de rencontre, et d'expérimentation du «faire ensemble», cherchant plutôt l'assentiment de tous-tes.

Depuis une dizaine d'années, certaines collectivités territoriales ont initié des programmes institutionnels de soutien à la création de jardins partagés.

1.1.3 La rencontre de ces deux univers sur le territoire de la métropole de Lyon

Deux choses sont à noter : tout d'abord, les politiques publiques s'emparent de l'enjeu de l'alimentation en y incluant les jardins partagés, d'autre part, les spécificités liées à ces jardins sont prises en compte, ainsi que les questions qui se posent dès lors que nous regardons ces jardins sous l'angle nourricier. La problématique qui se pose pour le Passe-Jardins est précisément le fruit d'une implication au sein des enjeux discutés par l'URBACT.

A ce premier levier que nous venons d'explicitier s'ajoute celui de l'URBACT². Ce projet européen décliné par la ville de Lyon cite explicitement les jardins partagés comme des leviers possibles pour contribuer à l'autonomie alimentaire des zones urbaines:

«Produire partout où c'est (encore) possible

Conserver une production alimentaire de proximité interroge les contraintes, les formes et les méthodes qu'elle nécessite. Comment les différents espaces urbains, périurbains et au-delà, peuvent-ils être complémentaires pour nourrir un bassin de population ?

Lyon est situé au sein d'un bassin de production alimentaire régional riche et diversifié, assurant un approvisionnement de qualité à l'agglomération. En revanche, si l'agriculture occupe aujourd'hui une place importante à Lyon, 36% du territoire métropolitain est utilisé par l'activité agricole en 2010, soit 26 000 ha, l'évolution du système alimentaire, du système agricole et le processus d'urbanisation ont fait apparaître de nouveaux enjeux concernant la disponibilité et la durabilité de l'alimentation.

Par ailleurs, à l'image de nombreuses villes dans le monde, le territoire compte un important développement des pratiques de cultures urbaines, notamment à travers l'investissement et développement des jardins partagés, collectifs ou familiaux par les acteurs issus de la société civile.

Les jardins partagés favorisent le lien social dans les quartiers et permettent une

² voir encadré en 1.1.1



éducation à l'environnement. Objets de politiques publiques de cohésion sociale, ils n'ont pas, à l'origine, de vocation nourricière et donc de fonction productive.

Pourtant ces pratiques, aujourd'hui investies d'un regard nourricier, réinterrogent de façon globale la place de la nature en ville et remettent en tension les dichotomies spatiales traditionnelles de la production et de la consommation, de l'urbain et du rural agricole. L'espace urbain, traditionnellement espace de consommation devient espace de production. Le développement de ce caractère nourricier est porteur de problématiques nouvelles sur les métiers et les espaces afférents à ces pratiques dans les villes.

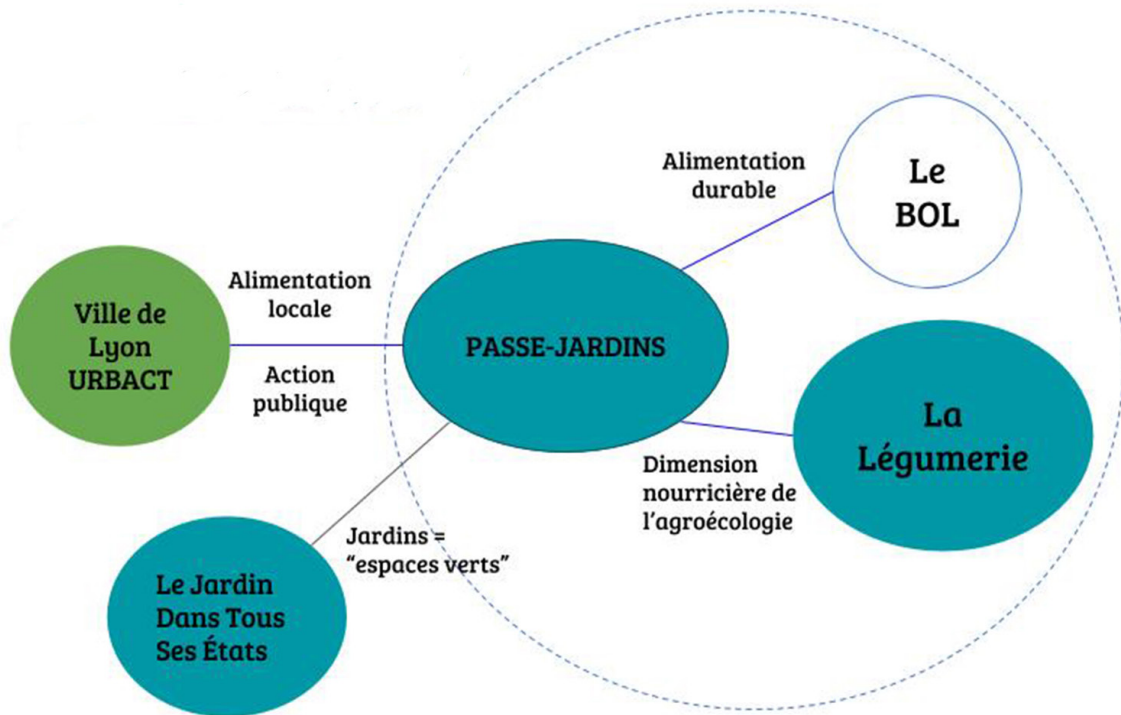
La production alimentaire durable relève d'espaces et de pratiques différentes. Néanmoins, les agricultures périurbaine et urbaine sont liées par des questions de pression foncière, de méthode de production et de débouché des produits.»³

Abordons maintenant plus spécifiquement le contexte local lyonnais, dans lequel s'inscrit notre étude. Le Passe-Jardins fait partie du BOL, le Pôle de Coopération sur l'alimentation qui regroupe 27 organisations de la région lyonnaise, dont l'objectif est de « participer à la construction d'un système agroalimentaire local, solidaire et écologique en région lyonnaise ». Ainsi, Le Passe-Jardins partage avec le BOL un projet commun : développer l'alimentation durable par le développement de l'agriculture urbaine.

Par ailleurs, parmi les structures associatives lyonnaises qui participent à cette dynamique, la Légumerie est une association militante qui a pour projet de remettre les citoyen·nes au contact de leur alimentation par une sensibilisation à l'agriculture biologique, aux circuits courts, à la production locale, à la consommation de saison, ou encore à la récupération de nourriture...

Ainsi, en cherchant à montrer qu'il est possible de produire et de se nourrir grâce à l'agriculture urbaine, la Légumerie et Le Passe-Jardins travaillent conjointement et de manière complémentaire pour associer production nourricière et développement social via l'agroécologie sur le territoire de la métropole de Lyon. La Légumerie a activement participé à la diffusion auprès du Passe-Jardins des techniques agroécologiques, et notamment de la permaculture comme levier afin d'améliorer significativement la production des jardins collectifs. En effet, les salarié·es de la Légumerie - dont certains d'entre eux-elles sont également administrateur·rices au Passe-Jardins - s'intéressent aux méthodes et manières de faire pour améliorer la récolte, la distribution et la consommation de nourriture dans les jardins de la métropole.

³ <http://urbact.eu/food>, <http://www.ville.gouv.fr/?urbact,246>



L'écosystème dans lequel s'inscrit le Passe-Jardins

1.2. Faire dialoguer et conduire le changement aux interfaces entre les politiques publiques et les jardins

1.2.1 Dynamiques de rencontre entre jardins et institutions

La rencontre entre ces deux environnements n'est pas anodine. Elle est révélatrice de la manière dont les politiques publiques construisent et se construisent avec les jardins et réciproquement.

Espaces sociaux autonomes, les jardins dans leur manière de faire, de s'organiser, de faire vivre leur collectif, façonnent une configuration organisationnelle marquée par les objectifs de chacun d'entre eux (cohésion sociale, insertion, pédagogique ...). Nous y reviendrons dans les parties suivantes. Les politiques publiques territoriales, ici urbaines, se saisissent ainsi de ces configurations pour les favoriser, les orienter, en fonction d'enjeux sociaux répondant à une autre vision d'un «local» démocratique. Elle peuvent ainsi mettre en avant, construire, structurer certaines des multiples facettes des jardins.



La rencontre entre «politiques d'alimentation dans leurs spécificités urbaines» d'une part, et les jardins partagés d'autre part, s'inscrit donc dans ces enjeux de dialogue et de rencontre entre deux espaces d'actions collectives.

L'importance de ces questions met en avant le rôle essentiel et particulier «des acteurs intermédiaires» et des «acteurs de réseaux» à l'interface de ce dialogue démocratique. En effet, si l'on ambitionne une construction et une rencontre équilibrées, ces structures médiatrices paraissent indispensables. Elles rassemblent ainsi l'ensemble des enjeux liés à la fois aux politiques locales - elles-même en lien avec les politiques nationales - et les collectifs des jardins qu'elles représentent. De plus, comme organisations sociales, elles se trouvent au carrefour de différents enjeux : ceux des jardins, ceux des institutions, et enfin les propres enjeux de pérennisation de ces structures. Essentielles au dialogue, elles portent la voix, représentent leurs membres, leurs aspirations, tout en assurant un rôle structurant et de renforcement de compétences. Le modèle économique de ces structures relève également d'une médiation entre ces deux espaces dans la recherche de moyens pour faire vivre leurs actions. Aussi, cette position de médiateur et d'interface de dialogue que peut avoir le Passe-Jardins est parfois mal reconnue, et ce travail, bien qu'indispensable n'est pas forcément visible. Ainsi, sous certaines postures dues à la spécificité de sa place, le succès des missions entreprises se traduit parfois par une capacité à se rendre invisible pour respecter l'autonomie de ses membres dans les changements qu'ils traversent.

Cette position particulière est celle qu'occupe notre commanditaire, Le Passe-Jardins. La compréhension des enjeux et contraintes propres à cette situation nous paraît indispensable pour mettre en contraste les directions retenues dans le cadre de notre étude et l'appropriation de cette commande à l'aune de la question du changement qui y est posé.

1.2.2. Focus sur le Passe-Jardins

Le Passe-Jardins est une association créée en 1998 qui accompagne, conseille et forme des porteur-ses de projets de jardins collectifs, organise des rencontres formatives et des ateliers pratiques. Il anime également des jardins et met à disposition de ses adhérent-es des outils de jardinage et des ouvrages sur le thème du jardin. Il est composé de 71 adhérent-es structures et de 49 adhérent-es jardinier-es, dont 18 administrateur-rices en 2015. Par sa vocation d'ambassadeur et son rôle d'animation



d'un réseau régional des jardins collectifs, Le Passe-Jardins a pour finalité de « *cultiver partout et avec toutes et tous des utopies jardinières, créatrices de liens coopératifs avec la terre nourricière et les êtres vivants, pour construire une société plus juste* » (Argos, 2013).

Par ailleurs, Le Passe-Jardins est un des correspondants régionaux du réseau national du « Jardin dans Tous Ses Etats » (JTSE) créé à la suite du forum « jardinage et citoyenneté » en 1997. La mission qu'il se donne est à relier à la naissance du projet nature du Grand Lyon et « Jardinons le Grand Lyon » qui vise la protection et la gestion des espaces naturels de l'agglomération Lyonnaise. Dans ce cadre, les jardins collectifs/citoyens mais aussi les jardins « sites » et « biodiversités » sont considérés comme des « espaces verts » faisant la rupture entre le béton et la densification urbaine (Charre, Gaillard, 2012).

Sur le territoire lyonnais comme ailleurs, le terme « jardins partagés » recouvre une réalité multiple, pluralité qui se retrouve dans cette étude, et qui va de jardins à vocation alimentaire, à des jardins « pied d'immeuble », en passant par des jardins d'insertion de plusieurs types. Le Passe-Jardins fait donc partie des structures qui sont à l'interface entre, d'une part, les jardins et les jardinier-es, et d'autre part les institutions publiques. En effet, ce qui permet au Passe-Jardins de développer et faire perdurer son activité repose donc en grande partie sur l'implication de l'argent public, via des fonds pérennes et des réponses à des appels à projets. Ainsi, l'association vit et fait vivre la rencontre entre la réalité d'un jardin, les attentes de ses habitant-es et celles des politiques publiques qui orientent, guident, font vivre et donnent des moyens. Il y a donc une rencontre entre deux « démocraties », deux logiques locales, deux actions collectives : celles des jardins, ancrée dans l'écosystème de quartier, et celles de la ville dont les arènes d'ouvertures sont différentes, elle-même en discussion avec des orientations politiques nationales ou internationales. La Passe-jardins comme interface entre ces deux « mondes » se trouve à la fois dans un courant descendant, avec des politiques publiques qui peuvent infléchir des projections sur le territoire, et un courant ascendant, en étant aussi à l'écoute des jardins, et se faisant parfois leur porte-parole dans la défense de leurs spécificités, de leurs intérêts.

Dans ce contexte, la question de la dimension nourricière posée dans la commande est prise dans cette interface. Comme nous l'avons vu, la Métropole de Lyon, via l'URBACT, est porteuse de l'idée de la dimension nourricière des jardins partagés et témoigne d'un enjeu en terme d'action publique pour le développement de l'alimentation



de proximité. Le Passe-Jardins s'en est emparé. Il a invité depuis quelques années, les jardinier-es à peser leur production et propose cette année des formations à la permaculture¹, comme un outil pour permettre l'intégration de la dimension nourricière dans les objectifs des jardins.

L'enjeu mobilisé par notre commande se situe donc dans cette interprétation, cette participation de la question nourricière comme étant façonnée par les politiques publiques, et d'éclairer la manière dont elle est vécue sur le territoire local, autrement dit dans les jardins partagés.

En cela, le Passe-Jardins comme acteur de changement social innovant est confronté à des problématiques liées à la conduite du changement. En effet, parmi une pluralité de postures, propres à celles de ces structures représentantes-accompagnantes, la conduite du changement a longtemps été limitée à un rôle de conseil descendant dans une posture assez prescriptive ; le Passe-Jardins s'inscrit dans une évolution de fonctionnement particulièrement intéressante en cherchant à se positionner ou maintenir une posture plutôt centrée sur l'accompagnement des acteur-rices dans la recherche de leur autonomie et leur émancipation. Adopter cette posture se heurte néanmoins à de nombreux obstacles. Elle implique un nouveau rapport à l'expertise qui n'est pas apporté de manière descendante mais dans une forme de réciprocité et d'horizontalité plus affirmée. En laissant l'accompagné autonome et maître de ses choix, l'accompagnant peut moins mettre en avant son rôle puisque c'est l'émancipation qu'il cherche. C'est l'ensemble de cette posture, pas forcément reconnue par l'acteur public mais favorisant la durabilité des actions, que le Passe-Jardins cherche à maintenir et à avoir.

S'emparer de la commande, c'est donc également s'emparer de cette complexité des mécanismes explicités précédemment, et la pluralité de contraintes et de tensions propres à l'action du Passe-Jardins. C'est s'inscrire dans la fabrique de cette rencontre entre politiques publiques et institutions. C'est aussi rejoindre le Passe-Jardins dans cette recherche de la juste posture sur la question du changement.

Le contenu même de la demande de changement de perspective peut ainsi mettre en contraste les propres équilibres du Passe-Jardins. Quels changements amener ? Les jardins le souhaitent-ils vraiment ? Comment « semer des graines », les laisser libres de s'en emparer ? Comment équilibrer ces enjeux ?

¹ Formations au cours desquelles il a été proposé aux jardins, sous la forme d'un défi, de peser leur production afin de la présenter lors de la prochaine fête des récoltes à Lyon (défi avec eux-mêmes, et non pas compétition entre jardins).



Ces questions ont traversé notre étude tout comme notre posture sociologique. En effet, cette complexité est à manier avec soin. La question du changement de perspective renvoie donc également à celle du Passe-Jardins dans ses propres pratiques. En effet, la permaculture s'entend comme une approche culturelle non normative qui respecte l'équilibre de l'organisation naturelle qu'elle mobilise et qui la met en place. De même, le Passe-Jardins semble se trouver dans une dynamique d'impulsion du changement sans pour autant vouloir se montrer injonctif ou mettre à mal l'équilibre des jardins.

L'étude qui fait l'objet de ce rapport a été commandée par le Passe-Jardins comme un appui pour à la fois mieux comprendre le «terrain», et cerner les leviers et les freins à ce changement qui permettrait l'intégration de la dimension nourricière au sein de jardins dont, nous allons le voir, ce n'est pas forcément la vocation principale.

1.3. Problématiques et approche de l'étude

Dans ce contexte, la commande de cette étude a été construite de façon volontairement large. Il s'agit d'une enquête de terrain, ayant pour vocation de fournir des données sur le fonctionnement actuel des jardins, et permettant de donner des pistes de réflexion au Passe-Jardins précisément dans son rôle d'acteur intermédiaire.

Pour résumer, en se saisissant des enjeux évoqués ci-dessus : le Passe-Jardins a pour vocation, entre autres, d'accompagner les jardins sur leurs activités et d'entretenir un réseau autour des problématiques des jardins partagés. De par ses liens avec la Métropole de Lyon et de par ses missions, le Passe-Jardins se pose la question de la dimension nourricière des jardins partagés. Suite à la visite de la ferme «Le Bec Hellouin», la pratique de la permaculture est une piste envisagée pour aborder cette dimension.

Concernant une vingtaine de jardins, cette enquête s'est attachée à livrer un état des lieux de la dimension nourricière à l'épreuve des discours et des pratiques des jardiniers. Il s'agira aussi ici de comprendre quels sont les freins et les leviers, pour les jardinier-es comme pour le Passe-Jardins dans son rôle d'accompagnateur, à l'inclusion de cette dimension dans les pratiques des jardins et des jardinier-es.



Nous poursuivrons cette partie en exposant notre méthodologie d'enquête, et des données statistiques nécessaires à la compréhension de notre objet d'étude. Ensuite, nous consacrerons les deux parties suivantes à proposer des éléments de réponse aux questionnements soulevés ici. Ainsi, la deuxième partie de ce rapport s'attache à traiter de deux dimensions transversales aux jardins de notre échantillon : la cohésion sociale et l'organisation collective. Facette historiquement privilégiée des jardins par les politiques publiques, il nous semble indispensable d'explorer quelle est la place du lien social, d'observer les jardins comme lieu de rencontre et de lien, pour respecter la philosophie d'action du Passe-Jardins. En tant que lieux d'expérimentations multiples, nous verrons donc aussi dans cette partie comment les différents jardins pensent et mettent en pratique leur organisation interne.

La troisième partie est, quant à elle, dédiée à l'approfondissement des dimensions-clés de l'enquête : la production et la permacultures² comme éléments situés au cœur des perspectives de changement envisagées. En premier lieu, nous explorerons donc la notion de production et la pluralité des représentations et des formes qu'elle peut prendre sur le jardin. Ainsi, il s'agira de comprendre comment s'articulent autour du concept de «production» le lien social, l'agriculture, le jardinage et l'alimentation. C'est depuis cette entrée que nous nous attacherons à travailler la question de la permaculture, identifiée dans notre commande comme une réponse pratique à même de rassembler et faire dialoguer les enjeux environnementaux, sociaux et nourriciers. Nous souhaitons montrer qu'au-delà de cette question productive, la perspective pour les jardins de s'en emparer est autant un levier de changement de leurs propres pratiques qu'une manière de contribuer à la richesse de cette approche qui reste en construction.

² termes volontairement mis au pluriel dans le titre de la partie, nous en expliciterons les raisons dans la dite partie

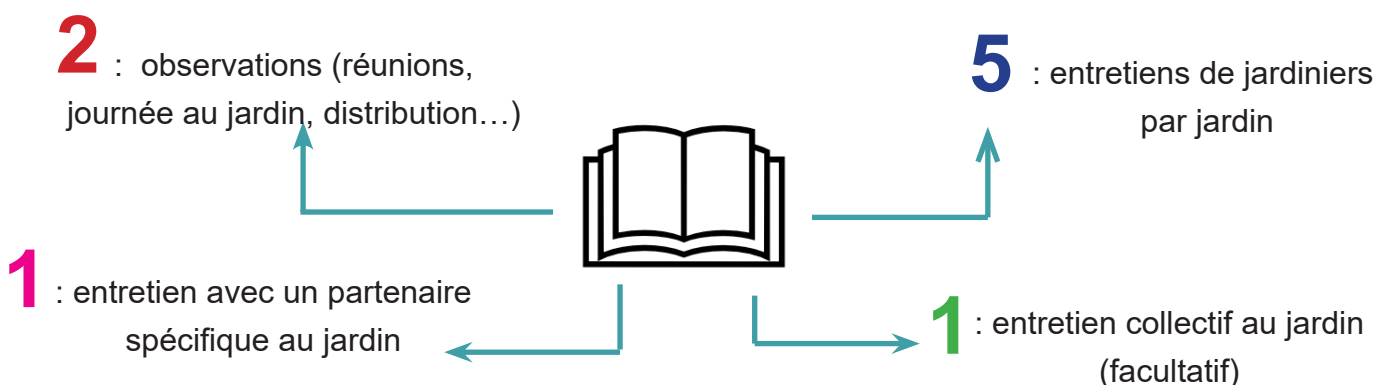


2. MÉTHODOLOGIE D'ENQUÊTE

Cette partie vise à introduire la manière dont s'est construite l'enquête à partir de la commande, et notamment expliciter les méthodes utilisées pour répondre à celle-ci. Nous allons commencer par détailler l'échantillon proposé, en le mettant en perspective avec des données quantitatives. Puis, nous détaillerons le procédé d'enquête utilisé sur nos terrains de manière uniforme par le groupe.

2.1 La méthodologie initiale

La méthodologie initiale, construite de façon collective entre Le Passe-Jardins, Béatrice Maurines et Olivier Rouchon, repose sur un échantillon de 20 jardins collectifs sur les 96 référencés en 2016 sur la Métropole de Lyon. Un choix qui représente une certaine diversité dans la pluralité des jardins de ce territoire, et qui tient compte de leur catégorisation : 16 jardins «collectifs d'habitants» dont 6 en «jardinage pédagogique» (parmi lesquels 2 en «jardinage de pied d'immeuble»), 3 «jardins collectifs à vocation sociale» et 1 jardin «maraîchage collectif». D'autre part, 5 jardins étaient référencés en «Politique de la ville». Les délais à respecter pour cette étude et les rendus (compte-rendu oral, compte-rendu écrit de l'enquête, rendu intermédiaire, rendu final) ont été planifiés en amont du démarrage de l'enquête. Une semaine d'enquête, du 14 au 18 novembre, était spécifiquement dédiée au terrain (entretiens, observations, traitement des données post-entretien etc.). Au regard de la temporalité et de manière à avoir une vision la plus globale qui soit, il a été convenu que l'enquête serait faite de la façon suivante :





2.2 Présentation statistique de l'échantillon

A partir des variables mises en place pour l'étude statistique de notre échantillon, nous pouvons tout d'abord constater qu'il n'existe pas nécessairement de lien direct entre la superficie du jardin et le nombre d'adhérent-es. Sur les 20 jardins, 6 ont des parcelles de terrain plutôt conséquentes ($> 2000 \text{ m}^2$). Sur ces 6 espaces, 2 ont pourtant un nombre d'adhérent-es assez limité : le «jardin de l'Envol», qui s'étend sur un terrain de 2500 m^2 et comptabilise seulement 12 jardinier-es, et le «jardin du Pré-Sensé», qui compte 20 adhérent-es pour une surface totale de 2675 m^2 . Pour contrebalancer cet exemple, nous pouvons citer le «jardin d'Yvonne», qui s'étend lui sur 370 m^2 « seulement », mais qui compte 94 jardinier-es adhérent-es.

Type de parcelles dans les jardins

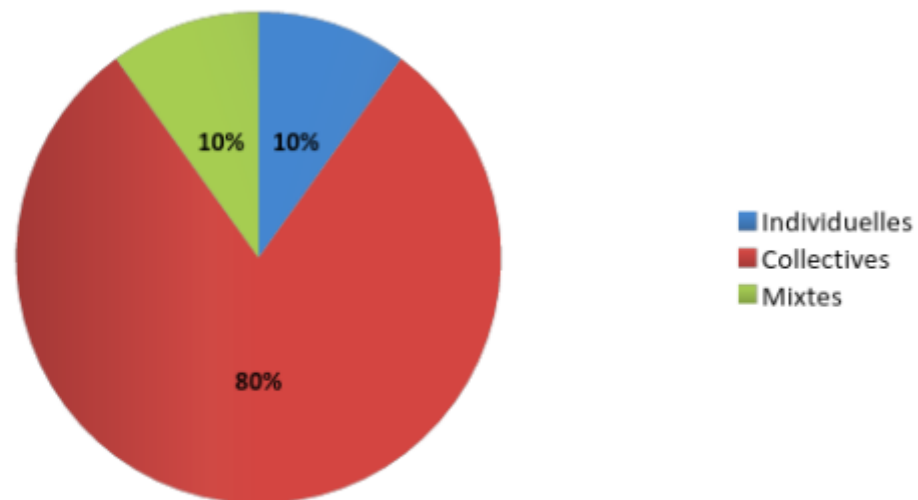


Schéma 1. 80% des jardins de l'échantillon sont composés de parcelles collectives. Le diagnostic Argos évoquait entre 60 et 69% les parcelles cultivées collectivement.

De plus, nous pouvons observer que le jardin le plus grand de l'échantillon ($> 30000 \text{ m}^2$; «les Pot'iront») comptabilise également le plus de jardinier-es (plus de 150). Il ne semble pas y avoir de corrélation évidente entre la taille du jardin et le nombre d'adhérent-es. Il est donc envisageable de penser que les jardinier-es choisissent un jardin en fonction d'autres critères que la superficie de celui-ci et la taille disponible (type de parcelles, localisation géographique, projet affiché du jardin, implication du jardin dans l'écosystème du quartier...) ou que le jardin lui-même peut émettre certaines conditions ou réticences à accueillir trop de jardinier-es, en fonction de son projet et des finalités recherchées¹.

¹ Points qui seront développés dans la suite de ce rapport (parties 2 et 3)



Les 20 jardins qui composent l'échantillon de cette enquête sont situés géographiquement sur 14 territoires différents : 11 jardins implantés sur Lyon et répartis sur 8 arrondissements (du 1er au 9ème, excepté Lyon 6ème) avec une concentration de 3 jardins sur Lyon 8ème et 2 dans le 4ème. 7 sont présents à la périphérie de Lyon sur les communes de Vénissieux (3), Villeurbanne (2), Décines-Charpieu (1) et Bron (1). Enfin, 2 sont davantage excentrés sur les territoires de Francheville et Fontaines-sur-Saône. Sur ces 14 territoires différents, il a semblé intéressant de pouvoir croiser avec des données de l'INSEE (année 2013) sur les variables population, taux de chômage et taux de pauvreté. Nous proposons de réaliser un focus sur l'un d'entre eux : la commune de Vénissieux.

Vénissieux est la commune qui présente le taux de pauvreté le plus fort, le taux de chômage le plus élevé et la médiane de revenu la plus faible de l'échantillon que nous avons étudié. Au regard de ce qui a été observé sur l'ensemble de l'échantillon, il en ressort des 3 jardins implantés à Vénissieux («Jules Guesde», «jardin de la Passion» et «jardin de l'Envol») que :

- Ces jardins représentent plutôt de grandes superficies (700, 800 et 2500m²) mais accueillent finalement peu d'adhérent-es (respectivement onze, douze et douze jardinier-es) ;

- L'un des jardins est un jardin d'insertion ;
- 2 ont un-e animateur-riche salarié-e présent-e au jardin ;
- 2 sont situés en quartier politique de la ville (QPV) ;
- 2 des 4 personnes en recherche d'emploi proviennent de ces jardins ;
- La catégorie socioprofessionnelle des employé-es y est largement représentée (sur 15 employé-es au total, 6 sont adhérent-es à des jardins de Vénissieux).

Nous pouvons observer que les jardins présents sur le territoire de Vénissieux, et composant l'échantillon de l'enquête, prennent sensiblement en compte les spécificités du territoire et ont tendance à correspondre aux caractéristiques de la commune, avec notamment une classe populaire importante, des personnes en recherche d'emploi et une problématique d'insertion sociale et professionnelle.



A noter :

Les éléments présentés pourront faire référence à ceux issus du diagnostic des jardins partagés de la Région Rhône-Alpes réalisé en mai 2013 par le Cabinet ARGOS mandaté par l'association Le Passe Jardins. Une enquête qui repose sur les retours exploitables de 88 jardins et 93 jardinier-es. Ce diagnostic devait permettre l'identification et la définition « *d'une stratégie de collaboration monde associatif-collectivités locales.* »



68



Le nombre d'entretiens analysés


Dont 4 partenaires et 9 salarié-es des jardins
(animateur-ices, encadrant-es, salarié-es en
insertion)



55



Le nombre de jardinier-es enquêté-es:
40 femmes (73%) et 15 hommes.




Une représentation des
femmes plus importante que
celle présente dans le
**diagnostic des jardins
partagés en Rhône-Alpes
réalisé en mai 2013 par le
Cabinet Argos : entre 61 et
64%.**



27

Le nombre de jardinier-es "actifs" (49%)

Dont 4 personnes en recherche d'emploi (7%).
L'échantillon compte également 23 jardinier-es
retraité-es (42%) et 5 étudiant-es (9%).



Une **représentation des « actifs » et des retraité-es**
supérieur à l'échantillon présent dans le
diagnostic Argos (respectivement 35% et 28%).
Dans une moindre mesure vrai aussi pour les
étudiant-es (6%). A l'inverse, une part nettement
moins importante des personnes en recherche
d'emploi (7% contre 31%).



2.3 L'élaboration des trames d'entretien et d'observation

Au commencement de notre travail collectif, nous avons tout d'abord travaillé sur des textes sociologiques, en rapport avec «le jardin», l'alimentation durable, ou les circuits-courts. Les fiches de lecture de ces textes scientifiques nous ont permis de nous approprier le sujet et d'acquérir une connaissance indispensable à la réalisation de cette étude.

Par la suite, nous avons procédé à l'élaboration d'une grille d'entretien et d'une grille d'observation commune à tous. Pour ce faire, nous avons listé un ensemble de sous-thématiques, qui nous semblaient pertinentes pour l'enquête :

- Implantation spatiale et historique du jardin
- Relations
- Consommation
- Socio-démographie du jardin
- Représentation du jardin
- Gouvernance
- Dimension des savoirs
- Vie au jardin
- Production

Ces thématiques étaient donc le support initial à notre grille d'entretien. Nous nous sommes alors réparti-es en sous-groupes afin de travailler plus finement ces thèmes et d'en faire ressortir des questions précises dans la trame d'entretien. Or, lors de la mise en commun, nous avons réalisé la longueur trop importante de la grille et nous avons décidé d'en faire une version courte¹, qui servirait lors des entretiens, la version longue² restant comme support d'analyse. Il faut préciser que nous avons mené ce travail sans avoir de problématique précise, d'où une certaine dispersion dans la construction de la grille. Nous partions en effet initialement sur un état des lieux des jardins. Grâce aux indications de nos référent-es universitaires, nous avons pu cibler plus précisément l'objet de notre recherche, et donc repartir sur une grille plus réduite, avec onze questions formulées.

1 cf Annexe 1, grille d'entretien version courte

2 cf Annexe 2, grille d'entretien version longue



2.4 Le terrain : entretiens semi-directifs et observations

Le choix de cette grille s'oriente donc vers une démarche d'entretiens semi-directifs. A l'image de Becker, nous nous sommes attachés à demander aux enquêtés « comment » plutôt que « pourquoi »³ car c'est une manière de faire raconter les jardinier-es, qu'ils livrent leurs discours, de manière à ensuite comprendre et analyser les représentations. Il s'agit donc, dans ce type d'entretien, de commencer par l'expérience de l'enquêté-e. De plus, le choix de l'entretien semi-directif nous permet d'avoir une homogénéité dans le matériau récolté grâce à la formulation de questions similaires. Toutefois, cette grille ne vient pas contraindre la parole de l'enquêtée par un ordre préétabli, et pouvait être complétée en fonction de la personne interrogée.

« L'enquête par entretien est ainsi particulièrement pertinente lorsque l'on veut analyser le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques, aux événements dont ils ont pu être les témoins actifs ; lorsque l'on veut mettre en évidence les systèmes de valeurs et les repères normatifs à partir desquels ils s'orientent et se déterminent. Elle aura pour spécificité de rapporter les idées à l'expérience du sujet. »⁴

La trame d'entretien a été construite dans le but de diriger les jardinier-es sur des sujets préalablement définis, tout en laissant à l'enquêté-e la possibilité de s'exprimer entièrement librement ; finalement, « *l'entretien semi-directif est donc une conversation ou un dialogue qui a lieu généralement entre deux personnes* » (Imbert, 2010), ce qui le différencie du questionnaire.

Pour appuyer les entretiens, nous avons conçu une grille d'observation des jardins. Celle-ci consiste en un ensemble d'items à observer, qui se calquent sur les thématiques de la grille d'entretien. L'idée est donc, sur le terrain, que nous observions certaines pratiques afin de les mettre en perspective avec le discours des enquêtés-es :

« L'observation consiste en un contact direct, sans intermédiaire avec une réalité sociale. Elle repose d'abord sur une perception inductive, sur une sélection de faits singuliers, de phénomènes restreints, le plus souvent perçus comme évident... »⁵

3 Becker Howard, *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La découverte, Paris, 2002

4 Blanchet Alain et Gotman Anne, (sous la direction de François de SINGLY), *L'entretien*, Armand Colin, Paris, 2005

5 FuiBERT Joël et JUMEL Guy, *Méthodes des pratiques de terrain en sciences humaines et sociales*, Armand Colin/Masson, Paris, 1997



Nous avons tout d'abord fait de l'observation directe, qui consiste à suivre les interactions, les habitudes dans un lieu, les utilisations dans l'espace. Ce choix de dispositif s'est fait pour mieux saisir les pratiques sociales dans l'environnement où elles se développent, et le sens que chaque personne va donner à ses actions sur le terrain (Arborio, Fournier, 1999).

D'autre part, l'observation participante, que nous avons également utilisée, nous a permis de prendre part aux activités avec les jardinier-es (jardinage, récupération de légumes, repas partagé...) :

« Tout au long du travail de terrain, l'observateur participant, tout en prenant part à la vie collective de ceux qu'il observe, s'occupe essentiellement de regarder, d'écouter et de converser avec les gens, de collecter et de réunir des informations. Il se laisse porter par la situation. »⁶

L'observation est une technique efficace de témoignage non seulement de comportements des individus mais aussi du déroulement ordinaire d'un phénomène. L'usage de l'observation nous permet ici :

« de rendre compte de pratiques sociales, de mettre au jour ce qui les oriente, ce qui amène les acteurs à leur donner telle forme...L'observation sur le terrain porte d'abord sur les pratiques sociales qui s'y déploient, qu'elles soient gestuelles ou verbales. »⁷

Ensuite, nous avons élaboré une fiche synthétique par jardin, à remplir à la suite de notre travail d'enquête sur le terrain, afin de récapituler les informations importantes de chacun des vingt jardins enquêtés. La construction de cet outil a pour objectif d'avoir une approche et un questionnement communs sur les terrains, tant sur les thématiques soulevées avec les personnes enquêtées que sur les points observés. Ces supports doivent servir à faciliter le travail collectif. Les méthodes d'entretien et d'observation se situent dans une démarche d'enquête qualitative et sont complémentaires dans les matériaux récoltés (Beaud, Weber, 2003). Toutefois, elles permettent aussi de constituer une base de données quantitatives qui va pouvoir être exploitée (par exemple : nombre d'adhérents par jardin, surface...).

⁶ Lapassade Georges, « *Observation participante* », in Vocabulaire de psychosociologie. Références et positions., Toulouse, ERES, « Questions de société », 2016, p. 392-407

⁷ Arborio Anne-Marie et Fournier Pierre, *op.cit*



Le problème sans doute le plus important qui s'est présenté à nous dans le déroulement de notre enquête fut la période choisie pour mener nos entretiens et observations, à savoir le mois de novembre. En effet, à cette période peu de personnes sont présentes sur le jardin et la grande majorité des plantations et des récoltes sont faites. D'autre part, le climat n'est pas propice à la vie au jardin. Lors de nos déplacements nous avons donc été confrontés à une faible présence de jardinières au sein des jardins. C'est principalement pour ces raisons que certain-es d'entre nous n'ont pas pu faire les cinq entretiens prévus initialement, ce qui a nécessité une adaptation de notre méthode de recueil de données à l'égard des situations d'enquête rencontrées. Nous avons pris le parti de tirer profit de la diversité des données que nous avons récoltées. Ainsi, la durée des entretiens récoltés varient de une à trois heures et ont été enregistrés avec autorisation. Nous nous sommes finalement approché d'un processus nommé « objectivisation » par Jean-Pierre Olivier de Sardan (1995) : il s'agit du moment où le chercheur crée ses données ethnographiques. Elles sont pour ce dernier nécessairement orientées en fonction de l'intérêt et des questionnements du chercheur. En effet, ayant suivi une approche inductive, nous avons adapté notre méthodologie et réévalué la commande en fonction des premiers pas sur nos terrains respectifs, sans pour autant nous écarter du questionnement formulé par Le Passe-Jardins et de sa commande initiale.

La combinaison de l'entretien et de l'observation a pour but de nous permettre de relever les phénomènes comme les pratiques ou les relations. C'est pourquoi nous pouvons dire que ces deux techniques de recherche sont complémentaires. Par les observations, le chercheur peut justifier, appuyer ou contredire le discours des acteurs. De plus, l'observation peut apporter des éclaircissements sur les phénomènes incorporés que l'acteur-riche ne parvient pas à expliquer.

Conclusion :

Cette première partie nous a permis de resituer le cadre de la commande qui nous est faite par le Passe-Jardins. Avant d'entrer dans l'analyse des données qualitatives relevées sur nos terrains, il nous a semblé pertinent de poser la méthodologie que nous avons adoptée, ainsi que des données quantitatives qui nous servent à cadrer notre échantillon. Ainsi, nous allons, dans les deux parties à venir, nous saisir du travail de terrain pour fournir une analyse plus complète du matériau recueilli et tenter de répondre à la problématique annoncée ci-dessus.

Deuxième partie :

De la transversalité du lien social et de l'organisation collective dans les jardins

Une grande majorité des jardins enquêtés s'inscrivent dans une démarche qui se construit autour d'une dimension sociale. Le concept de *lien social* est sans conteste un concept central : présent dans la littérature sociologique traitant des jardins partagés, tout comme dans les chartes de nombreux jardins, on le retrouve jusque dans les discours des jardinier-es. Terme vaste, il nous semble approprié de l'entendre ici dans le sens du rapport ARGOS, où le jardin est considéré comme « outil » de création « *de rencontre, échange, lien, ... entre habitants d'un même territoire* » (ARGOS, 2013), souvent d'un même quartier. La prégnance de ce thème nous invite à nous demander comment le jardinage peut être support de faire ensemble au jardin. Quels sont les potentiels individuels et collectifs que recèlent les jardins collectifs ? Joëlle Zask évoque le fait que cultiver la terre c'est participer à se cultiver soi et cultiver la communauté (Zask, 2016). Comment cela se traduit-il au jardin, par quels moyens, au détour de quelles activités ? De même, comment une communauté de jardinier-es arrive-t-elle à se coordonner pour faire vivre ce lieu ? Dans un premier chapitre, nous verrons à travers les exemples enquêtés comment le jardin peut être un « support » de lien social, pour aborder dans un deuxième chapitre les différentes formes de régulations à l'oeuvre dans les jardins.





CHAPITRE 1 : UNE DIMENSION SOCIALE PLURIELLE AU JARDIN

Parmi les jardinier-es rencontré-es, à l'instar des vocations affichées par les jardins qu'ils fréquentent, beaucoup ont exprimé lors des entretiens un désir de « créer du lien » ou « faire du lien social », dans ces espaces où l'on ne se contente pas seulement de faire pousser des fruits et des légumes. Une des premières tâches de notre enquête est donc de nous demander quelle est précisément cette présence du lien social, en quoi elle consiste, et de voir comment ce lien se traduit sur notre terrain d'enquête.

Nous allons voir dans ce chapitre que les jardins sont l'occasion pour les individus d'entrer en relation, des relations que nous pouvons qualifier de plurielles. Dans cette perspective, nous allons, dans un premier temps, aborder ces lieux comme étant créateurs de situations de rencontres au sein du quartier. Les jardins contribuent au maillage des acteur-rices sur un territoire dans une dynamique de cohésion sociale. Puis, nous en viendrons aux échanges au sein des jardins via la transmission de connaissances, de savoir-faire, de valeurs. Enfin, les jardins permettent aussi d'aller vers une dernière relation qui cette fois n'est pas tournée vers l'autre mais vers la rencontre de soi-même. Le jardin est donc à la fois source d'épanouissement personnel et de bien-être qui prend sa source dans une proximité avec la nature et dans les interactions entre personnes.



1.1 Les jardins comme interfaces au sein du quartier, entre les habitant-es

Cette première sous-partie va nous permettre de comprendre de quelle manière le jardin s'inscrit dans un écosystème plus vaste : celui du quartier. Il s'avère que le jardin est un lieu qui devient une proposition concrète d'activité partagée entre les habitant-es du quartier.

1.1.1 Dans le quartier, le jardin : positionnement et interdépendance des jardins au sein d'un maillage local

Comme le relevait le rapport ARGOS, les jardins « *ne fonctionnent pas en vase-clos mais sont, au contraire, en forte interaction avec leur environnement* » (Argos, 2013). En effet, une partie non négligeable des jardins de notre échantillon a su créer ou s'insérer dans un réseau multiple de relations et de partenariats au sein de leur quartier, voire en dehors de celui-ci. Il peut s'agir de réseaux formels ou informels et qui ont divers objectifs. Ce que nous nommons « partenaires » ici, se matérialise par des liens avec d'autres associations ou structures. Aussi, une majorité de jardinier-es rencontré-es lors de notre enquête valorise cette démarche qui consiste à pouvoir échanger, rencontrer des personnes du quartier, et « *être ensemble au jardin* » (Arlette, « jardin d'Yvonne »). Pour certain-es le jardin permet de s'ancrer dans un lieu ou un quartier, par les relations qui s'y créent, mais aussi par leur investissement dans une initiative collective : le jardin permettrait de « construire ensemble » et dans le quartier. Il serait alors une interface entre les individus au sein d'un même quartier. Dans ce cadre, comment le jardin s'insère-t-il dans le quartier, en tant que lieu identifié et identifiable ? Comment celui-ci peut-il éventuellement participer à la vie locale ? Et enfin, comment le jardin s'ouvre au quartier et se rend accessible à tous-tes ?

Des partenariats pédagogiques :

Un des partenariats le plus présent est sans doute celui construit avec des établissements scolaires, ou d'accueil de personnes en difficulté sociale. Si la dimension pédagogique des jardins n'est pas inscrite dans leurs vocations premières, une parcelle est parfois dédiée à ces publics, et des jardinier-es bénévoles se rendent disponibles pour les accueillir. Ceux-celles-ci font alors découvrir le jardin aux enfants



Deuxième partie :

De la transversalité du lien social et de l'organisation collective dans les jardins

mais aussi aux parents et accompagnateur-rices présent-es. Au programme des séances de jardinage : découverte des légumes, fruits et plantes, semis et récolte de légumes, à l'image de ce qui se déroule au «jardin du Champverdoyant»:

« Ben les institutrices nous avaient ramené deux groupes d'élèves, alors y avait des fois les familles, des parents qui étaient venus avec. Et on leur a expliqué, c'était des CP, c'est déjà petit hein, on leur a expliqué, on les a fait passer dans le jardin, pour voir, leur expliquer les légumes, ça c'est un chou, ça c'est un poireau, voilà. Ça c'est des haricots. »

Jean-Luc, jardinier au «Champverdoyant»

Ces actions menées semblent s'inscrire dans des partenariats dont les écoles mais aussi les centres sociaux et centres de loisirs sont demandeurs. Pour Marianne, au «Potager d'Augustin», le but recherché est que les enfants deviennent «*un peu plus acteurs de leur nourriture* ». L'ouverture aux enfants contribue donc « *au développement d'une culture alimentaire cohérente* » (Zask, 2016) que certain-es jardinier-es souhaitent faire émerger comme poursuit Marianne : « *Il y avait une ouverture d'esprit de l'enfant quand il voyait d'où venait ces fruits et légumes qu'il trouve dans les barquettes sur les rayons des supermarchés.*».

Toutefois, la démarche peut parfois être l'objet de tensions ou de réserves de la part de certain-es jardinier-es. La gestion des groupes, notamment des jeunes enfants peut s'avérer par moments compliquée : « *il faut qu'ils soient bien encadrés, qu'ils ne marchent pas dans les semis ou dans les plantations* » dit Emmanuel du «jardin des Meuniers». Même si la démarche d'ouverture et la volonté de faire découvrir aux enfants est valorisée, le jardin a ses règles et les visiteur-ses doivent les respecter. Ceci est notamment accentué lorsque l'on est en présence d'un jardin aux parcelles individuelles, en transition vers un jardin mixte, comme au «jardin des Meuniers».

« Parce que ce n'est pas un lieu public, ça été un peu présenté comme ça par la mairie, c'est un peu une vitrine. Mais non, ce n'est pas un lieu où les gens se promènent car les gens se promèneraient de partout et puis vous avez vu, c'est étroit. Ils ont leur façon de jardiner qui est vraiment particulière, ce n'est pas délimité et si les gens se promènent là dedans ça ne va pas faire, ce n'est pas un endroit de promenade. »

Marianne du «jardin des Meuniers»

Davantage tourné vers une pratique et conception individuelle du jardinage, ou se limitant à une communauté restreinte de jardinier-es, l'entrée d'individus extérieurs au jardin et à son fonctionnement est vécue comme une intrusion par une partie des jardinier-es. Cependant, avoir l'occasion de partager ou encourager les démarches pédagogiques et éducatives est valorisé par l'ensemble des jardinier-es.



Partenariats formels et informels : faire fonctionner le jardin

D'autres partenariats sont davantage tournés vers le fonctionnement du jardin. Certains concernent l'alimentation du compost ou d'autres substances pour amender la terre. Via des supermarchés, certains jardins récupèrent des légumes et fruits invendus : les jardinier-es du «Champverdoyant» récupèrent les invendus maraîchers d'un supermarché, et les trient. Une partie, encore consommable, est donnée au Secours Populaire, tandis que le reste est destiné au compost ou à la consommation des jardinier-es. D'autres jardins se tournent vers des centres équestres afin d'en récupérer le fumier, comme aux jardins «Jules Guesde», «les coccinelles de Sans-Soucis» ou encore vers des champignonnières pour profiter d'un paillage d'hiver où pousseront des champignons, comme c'est le cas au «jardin d'Yvonne».

Nous avons relevé aussi que certains jardins sont également en lien avec d'autres jardins collectifs, et ce souvent de manière informelle. C'est alors une occasion pour les jardinier-es d'échanger sur leurs pratiques et leurs connaissances. On l'a constaté par exemple à travers la relation qu'entretiennent certain-es jardiniers-es du «Champverdoyant» avec ceux-celles du «jardin de l'Envol». Il peut aussi s'agir de donner ou prêter du matériel. Ainsi, au «jardin d'Yvonne», on récupère des pots à semis au «jardin du Cœur», par le biais d'une jardinière qui fait le lien grâce à ses connaissances personnelles : le partenariat est ici totalement informel. Pour le «jardin de la Muette», il apparaît nécessaire de s'approvisionner en compost au «jardin de la Vieille Benoîte»¹ :

« Au moins deux fois dans l'année, on organise un voyage de compost du jardin jusqu'à chez nous. Parce que nous on est quand même pas très nombreux à amener nos détritux, donc on a moins de.. au bout du compte on a moins de compost et c'est bien d'en avoir, de pouvoir amender la terre. »

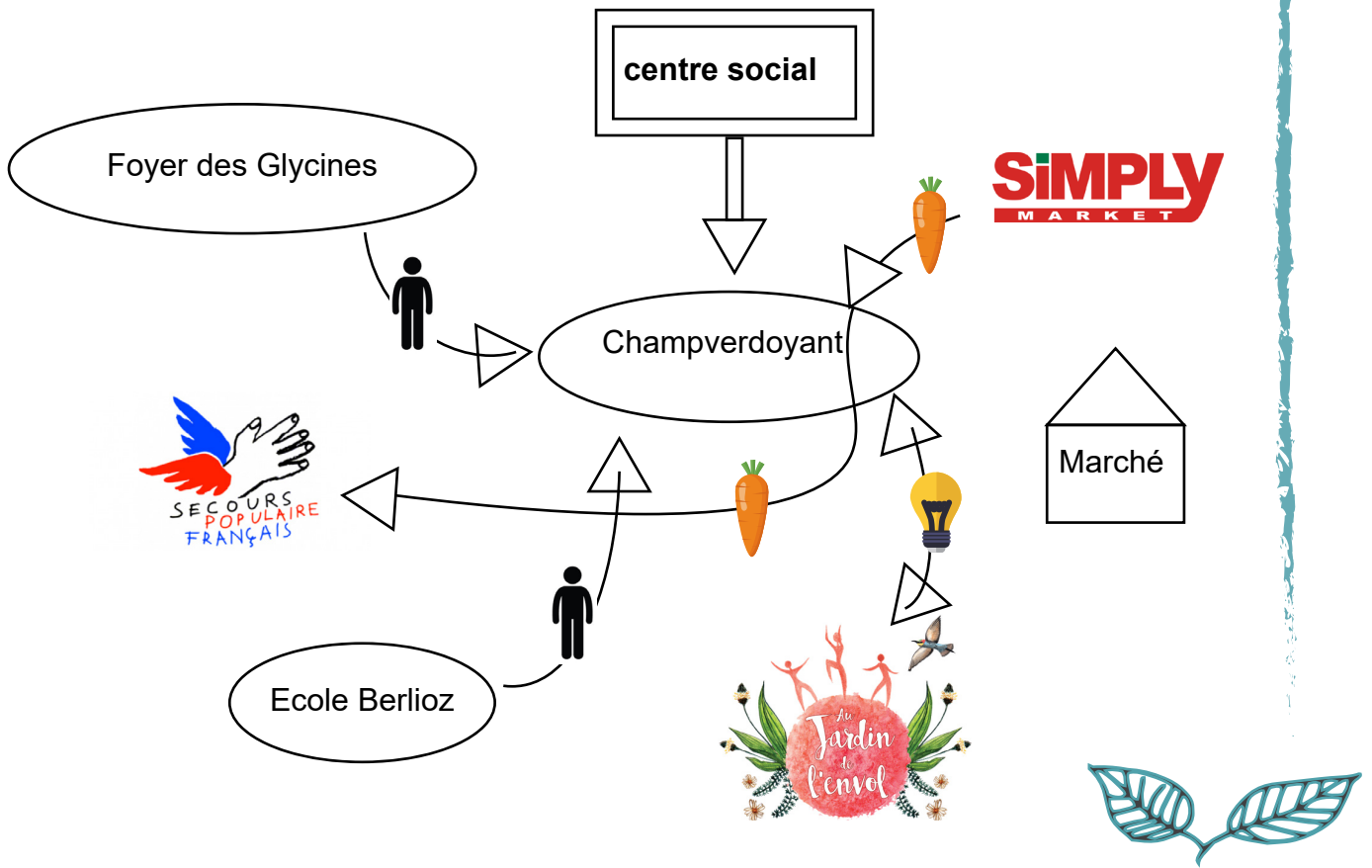
Camille du «jardin de la Muette»

Enfin, les jardinier-es s'entourent de partenaires pour acquérir ou approfondir leurs connaissances autour du jardinage. Il s'agit ici de partenariats officiels comme ceux créés avec Arthropologia qui accompagne le «jardin du Cœur», le «Pré-sensé», le «jardin de l'Envol» ou encore les «Arômes du Huitième» sur la question des auxiliaires au jardin notamment. On trouve aussi parmi ces partenaires l'institut Bioforce, les Croqueurs de Pommes ou encore des maraîcher-es professionnel-les.

¹ jardin qui n'est pas dans notre échantillon



Réseau des jardins du Champverdoyant



Faire venir au jardin :

Par ailleurs, si les jardins entreprennent la démarche *d'aller vers* le quartier, ils tentent de *faire venir vers* le jardin. Pour ce faire, un élément important semble émerger : le rôle du compost de quartier. Il permet dans un premier temps l'identification du jardin comme lieu fonctionnel et officiel dans le quartier. La présence du compost est souvent accompagnée d'écriteaux explicatifs et de communication. Celui-ci est parfois accessible même lorsque le jardin est fermé, mais dans une majorité des cas son accès nécessite la présence de jardinier-es sur les lieux. Il peut constituer une interface entre le jardin et le quartier car il semblerait qu'il rende la venue des habitant-es plus légitime. Le jardin, malgré le fait qu'il soit ouvert au public, se trouve à la frontière entre espace privatif et un espace public. Franchir le portail ne va pas de soi, et le compost devient donc un prétexte à s'introduire dans cet espace.



Le compost au «jardin d'Yvonne» :

Le compost au «jardin d'Yvonne» a été installé par l'association des compostiers de Lyon. Étant un compost de quartier, cela oblige l'association à la tenue de permanences au jardin, à des horaires adaptés à tous-tes, pour que les habitant-es puissent y avoir accès dans les meilleures conditions. Ainsi le jardin est ouvert au moins trois fois par semaine, le soir et le week-end.

Cette activité permet à l'association de compter un grand nombre d'adhérent-es dont environ un tiers sont investi-es dans les activités de jardinage. Cependant, l'utilisation du compost est parfois un premier pas vers un engagement plus important.

« Il y a une majorité de gens qui disent bonjour de loin et qui repartent. Tu vois à l'AG il y avait un gars qui disait «Bah moi je viens que pour le compost mais je me suis dit, quand même je vais venir à l'AG c'est intéressant». Là on a récemment reçu un mail d'une adhérente qui disait «Bah moi je viens que pour le compost mais j'ai vu que vous avez retourné le compost dimanche. Mais moi je viens que pour le compost, mais je veux bien participer quand vous le retournez. »

Arlette, une jardinière du «jardin d'Yvonne».

Un grand nombre de jardinier-es rencontré-es a connu le «jardin d'Yvonne» par le biais du compost de quartier, ce qui de fil en aiguille leur a permis de découvrir et faire connaissance avec les jardinier-es.

« Moi j'ai découvert le jardin pour mettre mon compost en fait et parce que j'habite le quartier, [...] donc j'y suis allé amener mon compost une première fois, et puis après j'ai assisté à une première réunion et puis j'ai été super bien accueillie et puis je me suis retrouvée à la fois dans l'ambiance, dans l'état d'esprit, les projets, les choses qu'il y avait à faire. Donc petit à petit je me suis mise à y aller un petit peu plus et un petit peu plus et voilà j'ai fini dans le CA. »

Arlette, une jardinière du «jardin d'Yvonne»





L'accessibilité au public dans les jardins varie. Si certains jardins sont constamment accessibles, comme le jardin «le Doua Vert», d'autres ne le sont qu'à partir du moment où un-e jardinier-e est présent-e. D'autres encore ont mis en place des heures de permanences fixes qui sont plus ou moins adaptées aux publics. Pourtant, un jardin ouvert à tous-tes, et à toute heure ne bénéficie pas forcément de nombreuses visites : le «jardin le Doua Vert» est implanté sur le campus de l'Université. Même si l'espace est entouré de barrières, le lieu est accessible et non fermé (pas de portail). Malgré tout, il apparaît que l'endroit ne soit pas ou très peu identifié comme espace « accessible » par les personnes extérieures à la vie de l'association qui le porte, même si l'espace a été construit comme un lieu convivial où des bancs incitent les passants à s'y arrêter.

« Je n'ai jamais vu quelqu'un-e qui ne jardinait pas venir s'installer sur ces bancs. Mais l'objectif et c'est un peu pour ça qu'on avait créé cette zone-là avec les bancs, c'était que les gens puissent venir se poser, juste, je ne sais pas, regarder le jardin, discuter avec les gens et voilà mais...je sais pas si c'est les barrières qui font obstacle même si tout est ouvert en soi, rien n'empêche de rentrer mais je pense que ça freine un peu plus gens. »

Roger, du «Doua Vert»

D'autres jardins profitent d'un emplacement stratégique dans le quartier pour mieux se faire connaître ou attiser la curiosité des passant-es comme au «jardin du Champverdoyant», positionné à proximité de la place où se déroule le marché le samedi matin. Cela a permis de faire connaître le jardin dans le quartier.

Des jardins ont également pris l'initiative de créer une forme d'interface entre le jardin et le quartier, comme aux «Arômes du Huitième», où une bibliothèque de rue est installée à côté du jardin, avec un espace où il est possible de s'asseoir. Le lieu semble alors identifié par les gens du quartier comme un lieu de rencontre et de convivialité. On pourra noter que les facteurs d'ouverture des jardins vers le quartier semblent en partie dépendre du collectif qui le porte. Ainsi, un jardin qui prend naissance par l'impulsion d'un centre social comme le «Champverdoyant» ou d'une maison des associations comme «les Arômes du Huitième» semble plus enclin à faire émerger une dynamique d'ouverture.

Les jardins sont donc ouverts sur leur environnement et permettent l'investissement dans la vie du quartier à divers degrés, quand certains d'entre eux apparaissent comme des lieux-clés de la vie du quartier où les habitants peuvent se retrouver.



Pour reprendre les mots de Zask, «*une caractéristique essentielle de la sociabilité du jardin partagé est donc son ouverture [...] son ouverture est la condition de son maintien*» (Zask, 2016). En effet, les partenariats nourrissent un socle de connaissances dans les jardins, qu'il s'agisse de connaissances en techniques (semis, taille de fruitiers, compost, ...) mais aussi de celles relatives à l'écosystème du jardin, participant à l'ouverture à des méthodes de culture pouvant s'apparenter à celle de la permaculture (le compost, l'attention donnée aux auxiliaires...). Aussi les jardins montrent, pour une majorité d'entre eux, une volonté de partager ces connaissances et les «valeurs» qui sont associées à la vie du jardin, que ce soit en encourageant la venue du public au jardin ou par la création de partenariats encourageant de bonnes pratiques (chez les commerçants par exemple).

1.1.2 Le jardin, un lieu privilégié pour «faire ensemble» ?

Nous avons donc vu plus haut que les jardins, à des degrés divers, montrent une volonté d'ouverture, et nous allons maintenant nous pencher sur les formes d'inclusion dans le jardin.

Si l'activité de jardinage est ce qui relie les jardiniers-es autour d'un objectif commun de mise en valeur du lieu, elle s'envisage, pour la plupart d'entre eux-elles, dans une dimension collective, partagée avec d'autres. Pour reprendre les propos de Zask: «*souvent l'importance d'être en compagnie des autres et de faire quelque chose ensemble est si fortement affirmée que le jardinage peut sembler un simple prétexte*» (2016) A l'exception de quelques enquêtés, peu de jardinier-es prennent l'initiative de jardiner ou récolter seul-e. Pour Arlette, adhérente au «jardin d'Yvonne», se rendre au jardin «*c'est d'abord retrouver ceux qui y sont*» : la dimension collective rythme les activités au jardin et il s'agit «*d'aller jardiner ensemble, apprendre ensemble, aussi se motiver ensemble.*» nous dit un jardinier du «Doua Vert». Dans ce même jardin, on s'organise afin de se retrouver sur les mêmes horaires :

« Quelqu'un dit, envoie un mail sur la mailing list pour dire «je viens jardiner tel jour à telle heure», éventuellement en précisant ce qu'il compte faire, et puis à ce moment-là les gens se joignent pour jardiner. »

Mélissa au jardin «le Doua Vert»



Ainsi, les activités réalisées à plusieurs sont un moyen d'échanger sur ce qui est train de se faire au jardin, et sur d'autres sujets variés. Si les activités réalisées au jardin sont valorisées, elles ne semblent pas se suffire à elles-mêmes. Laeticia, jardinière au «Champverdoyant», participe au tri des légumes issus de la récup' du supermarché d'en face et déclare : « *Alors moi en fait [...] je m'investis sur le tri, parce que c'est des trucs qui me vont bien. Et surtout parce que les gens qui trient me vont bien aussi* ». Ainsi, la convivialité et la bonne entente avec les autres jardinier-es constituent des facteurs importants dans l'investissement au jardin et dans ses activités. Faisant écho à ce que Zask formule à propos des petites sociétés agricoles, «*la pratique d'une agriculture en commun repose sur des échanges qui colorent des plaisirs de la conversation chacune de leurs activités*» (Zask, 2016).

Cependant, les disponibilités des jardinier-es ne permettent pas toujours de rassembler le collectif de jardinier-es, ce que relèvent certain-es enquêté-es : « *On s'était donné rendez-vous tous les vendredis soirs pour essayer de travailler ensemble, jardiner ensemble, et des fois manger ensemble mais après enfin voilà si on y va pas régulièrement je pense que, moi j'avais du mal à y aller plus, une fois par semaine, j'arrivais pas à y aller tous les vendredi soirs* », souligne un jardinier des «Arômes du Huitième».

Cependant, cet attrait pour le collectif n'est pas toujours partagé et se conçoit parfois comme une contrainte ou une injonction, notamment lorsque la venue au jardin se fait dans une démarche individuelle. C'est le cas notamment au sein de jardins familiaux ou lorsque le jardin collectif pallie à l'impossibilité de posséder son propre jardin, comme pour cette jardinière, Brigitte du «jardin de l'Envol»:

« *Non moi j'aimerais bien avoir mon jardin, mon propre jardin quoi*» déclare-t-elle après avoir confié qu'elle était «récalcitrante» à réaliser une tâche en groupe au jardin, spécifiant qu'elle vient au jardin «*pour que ça réponde à (ses) besoins et pas seulement pour entrer dans un groupe*».



Si le collectif s'appuie sur des activités plutôt routinières ou habituelles au jardin, il prend forme aussi lors d'événements festifs que semblent vouloir multiplier les jardiniers-es. Ainsi, plusieurs événements sont organisés, souvent en lien avec la production du jardin, où il est régulièrement question de partager un repas, comme aux «Pot'iront» où ont lieu quatre moments festifs par an. «La soupe à la chaudière» rassemble par exemple les 150 adhérents-es autour d'un repas et d'activités pour les enfants auxquelles se joignent quelques adultes. Les jardinier-es des «Arômes du Huitième» ou encore du «jardin de la Murette» se retrouvent régulièrement durant l'été autour de repas ou pique-niques partagés entre jardinier-es. C'est l'occasion de valoriser la production et la transformation des fruits et légumes dont les recettes font l'objet de partage. Cependant, on pourra noter que la production seule du jardin ne suffit pas toujours et que les repas demandent à être complétés par d'autres achats. Ces moments culinaires se partagent entre jardiniers-es mais aussi avec les autres habitant-es du quartier lors d'événements locaux auxquels prend part le jardin. Mais dans certains jardins, d'autres moments conviviaux s'ouvrent aux non-jardinier-es : le «jardin de la Murette» organise par exemple des cours de Qi Gong, des concerts, qui participent à faire vivre ce lieu autrement. Dans ce cas présent, l'organisation d'activité permet la venue de personnes extérieures au jardin, qui ne s'y rendraient pas dans le seul but de le découvrir ou le contempler lors d'une promenade.

Enfin, les moments de réunions sont cités par les jardinier-es comme des temps collectifs importants où l'on a l'occasion de faire connaissance avec des jardinier-es que l'on ne croise pas au jardin. C'est aussi un moyen de faire l'expérience d'un collectif, de discuter sur ses conceptions du jardin et sur ce que l'on souhaite y faire. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre suivant.

Cependant il nous faut nuancer la convivialité de ces moments collectifs. Les liens qui se créent au jardin peuvent aussi se définir sur le mode du conflit ou des tensions issues de divergences d'opinion ou de manières de faire. Ces moments collectifs, qu'ils soient événements festifs ou activités routinières de tout jardin sont tout autant des moments de mise à l'épreuve des relations entre les jardinier-es. Les situations conflictuelles qui ont pu être relevées par les enquêté-es suscitent parfois l'incompréhension et semblent être considérées comme incongrues dans l'espace social du jardin, comme le laisse supposer le propos de cette jardinière du «Champverdoyant» : « *les relations entre les gens, là cet été ça a été chaud, c'est pas toujours simple, et c'est là qu'on se dit, mais en fait pourquoi vous êtes là?* » dit Laetitia du «Champverdoyant»



Les jardins laissent libre court aux individualités de chacun à travers une entreprise commune, un projet commun, auquel chacun semble pouvoir «prendre part» et «contribuer» à sa guise (Zask, 2011). «Prendre part» au jardin c'est d'abord construire des sociabilités qui impliquent de prendre plaisir au contact des autres, mais aussi d'avoir l'envie d'approfondir des expériences avec ces derniers (Zask, 2011). Ainsi, il semble que les jardinier-es enquêtés ne conçoivent pas leur venue au jardin sans ce plaisir du contact et de la relation à l'autre, qui semble nécessaire pour «faire ensemble» et que chacun «prenne part». Mais ceci semble instable, comme nous le développerons dans le prochain chapitre, car contribuer c'est amener un peu de soi dans un projet commun, exprimer et développer une individualité qui vient parfois s'opposer à celles des autres.

Joëlle Zask, définit trois registres de la "démocratie" dans *Participer, Essai sur les formes démocratique de la participation*: "Prendre part", "Contribuer" et « Recevoir une part ». Elle les applique en 2016 à l'analyse des jardins partagés qu'elle décrit et analyse comme « laboratoire de sociabilité démocratique » (Zask, *La démocratie au champs*, titre du chapitre 2, page 69)

"Prendre part" se différencie de « faire partie », cela représente le fait d'être à égalité et partie prenante d'une entreprise et de devenir l'un des éléments d'un tout. Cela implique qu'il y ait une individualité et une subjectivation qui puissent pleinement s'exprimer, et qui n'est pas présente et encouragée dans "le faire partie" qui induit une simple adhésion. "Prendre part" peut cependant être un engagement léger et/ou ponctuel ou au contraire très fort à l'image des exemples de nous avons pu découvrir au sein des jardins enquêtés.

"Contribuer" ou "apporter une part" forme une occasion de façonner le commun, celui-ci n'est alors pas quelque chose qui précède l'association ou l'entreprise, le commun est donc redéfini en permanence par les apports individuels de chacun de ses membres. C'est alors différent de ce que l'on nomme le collectif. Le commun forme un champ d'expérience possible, un lieu de pluralisation indéfinis des expériences individuelles dans l'avenir. Ce commun est mouvant, sans cesse redéfini par ses membres et par leurs contributions. Dans les jardins ces redéfinitions peuvent être l'apport d'un savoirs et de connaissances, ou encore de tempérament ou d'individualités engagés qui apportent une dynamique au groupe de jardinier. Comme le soulevé l'un d'entre eux, le savoir est un peu dans chaque jardinier, personne n'a une connaissance complète du jardin. (Observation -discussion informel, jardin d'Yvonne.)

« Recevoir une part » consiste en une mise à disposition des ressources produites par le groupe. Celles-ci peuvent être économique, esthétique, matériel ou même symbolique. Ce troisième registre est primordial dans la pérennité de la société ou du jardin mais aussi pour l'épanouissement de chacun au sein de ceux-ci. Pour la part matérielle, nous avons vue dans les jardins de notre échantillons les ressources produites - légumes, fruits et plantes - sont pour une part importante consommés collectivement. Mais pour J. Zask, on ne peut négliger la part symbolique du bénéfice de la participation qui peut se traduire par une reconnaissance de la part apporter et de la contribution. Et c'est l'aboutissement de ces trois registres, nous dit l'auteure, qui permet l'épanouissement de chaque individus.

Ces trois notions nous font dire que certains jardins s'inscrivent pleinement dans cette idée de commun, tandis que d'autres ne s'y fondent pas totalement. En effet l'équilibre des individualités, des volontés, actions, formes d'engagement de chacun des jardiniers reste parfois fragile au sein des groupes dont les dynamiques peuvent être instables.



1.2 - Une occasion de créer du lien : partager son savoir

Après avoir vu que les jardins, comme espaces physiques visibles dans un quartier, sont perçus comme des lieux de rencontres, à la fois en leur sein, mais aussi via différents partenariats, nous allons maintenant nous focaliser sur un moyen de créer, provoquer la rencontre. En effet, le lien social se traduit de différentes manières parmi lesquelles nous retenons la transmission, au sens de processus qui connecte les individus. En effet, pour que l'acte de transmettre se réalise, il est nécessaire, à minima, que deux personnes entrent en relation. Ensuite il peut s'agir de la transmission d'un bien matériel (graines, plants, fruits, légumes...) ou d'un bien immatériel tel qu'un savoir-faire, un savoir-être ou des « valeurs », voire une tradition sous forme d'héritage. Nous verrons aussi que la transmission peut se réaliser entre personnes de générations différentes ou entre pairs. Enfin, nous avons noté dans nos entretiens avec les jardinier-es que la transmission n'exclut pas, voir exige, que chacun-e fasse ses propres expériences pour s'approprier un savoir, réussir une technique et être acteur-riche dans sa relation aux autres. Ces liens interpersonnels se créent dans le cadre du jardin, que ce soit autour de l'objet jardinage, pour pérenniser des techniques ou en acquérir de nouvelles, ou autour du fonctionnement de la structure. Ils sont ici considérés comme une production au jardin.

1.2.1 L'élaboration des savoirs à transmettre

Il s'agit ici de comprendre comment la transmission, que ce soit de biens matériels ou de savoirs immatériels est construite, d'où elle vient, et de quelle manière elle se traduit comme vecteur de lien. Le lien ainsi réalisé peut être considéré comme une production du jardin et, les transmissions visent à développer des savoirs qui permettent d'acquérir de nouvelles techniques de jardinage, éventuellement celles de la permaculture.

J.R. Anderson¹, en psychologie cognitive, distingue le savoir procédural et le savoir déclaratif. Le premier est constitué de procédures de mise en oeuvre de l'action, alors que les connaissances déclaratives sont un assemblage d'informations indispensables pour générer l'action. Concernant les modalités de transmission au jardin, les jardinier-es se sont beaucoup exprimé-es, dans les entretiens, sur «le savoir comment» qui doit se conjuguer à des expériences et de l'observation pour être consolidées. Les formations en permaculture viennent ajouter de la théorie sur les pratiques, dont des savoirs déclaratifs, c'est-à-dire il faut «savoir que». Ces deux types

¹ JR Anderson in *La distinction procédural/déclaratif: une application à l'étude de l'impact d'un « passage du cinq »* au CP Jean-Paul Fischer; ife.ens-lyon.fr/publications/edition-electronique/revue française de pédagogie...de.../INRP_RF122_8. consulté le 28 avril 2017



de connaissances sont complémentaires l'un de l'autre.

Les jardinier-es font très majoritairement référence à leurs premiers apprentissages dans leur enfance, chez leurs parents pour les un-es, les grands-parents pour d'autres, pour exprimer leurs premières expériences d'acquisition de techniques de jardinage. Ainsi, une jardinière des «Arômes du Huitième» explique : *«Je suis pas une grande jardinière mais c'est ma maman qui jardinait beaucoup, donc, c'est par la pratique que j'ai appris »*. Un autre du «jardin des Meuniers» à Fontaines sur Saône, précise *« j'ai commencé à apprendre chez mes parents qui avaient un jardin ouvrier. Puis, à 14 ans, ma mère m'a mis chez un jardinier à Villefranche chez qui j'ai appris la façon de jardiner traditionnelle »*. Comme dans une dynamique entre les différentes générations, de nombreux-ses jardinier-es sont attaché-es au fait de transmettre le goût du jardinage à leurs enfants et petits-enfants.

Nous entendons ici le goût du jardinage comme l'acquisition de savoir-faire techniques, d'apprendre à apprécier les aliments ayant du « goût », mais aussi une certaine conception du respect de la nature et de la vie.

On retrouve ces éléments chez Philippe un jardinier qui démarre au «jardin des Meuniers»: *«Mon petit-fils c'est important, c'est le pilier de cette histoire.... Et faire passer le goût des bonnes choses à mon petit-fils, le goût du vrai, les deux goûts : le goût de manger et le goût de faire, au sens propre et au sens figuré, savoir de ce que c'est que la terre, ce qu'il y a dedans, les petites bêtes, les outils, tout ce qui pousse, les graines. »*.

Une jardinière du «jardin de la Muette» prend conscience de combien ce lien avec le jardin est important pour son fils à travers l'anecdote suivante : *« Mon petit garçon de 5 ans adore ça.... L'autre jour, je l'emmenais à l'école et en fait il avait gardé une petite graine de pomme, qu'il avait mangé le matin, dans sa poche et il dit à son maître «regarde, j'ai une graine, je vais la planter dans mon jardin» alors le maître répond «mais tu as un jardin ?» «Bah oui, j'ai un jardin partagé» »*.

Dans certains jardins, les modalités de transmission des savoirs prennent deux configurations. L'une, dite formalisée, se fait sous forme d'ateliers avec l'intervention d'un-e salarié-e ou d'un-e professionnel-le extérieur-e. L'autre, plus informelle et spontanée, se base sur des jardinier-es porteur-ses de savoirs. Par exemple, pour un atelier formalisé sur « les semis au printemps » une publication avec photo et explication à l'appui a été diffusée sur le blog ou la page Facebook du jardin. Pour l'atelier informel, la jardinière Sabrina du «jardin d'Yvonne» use d'une autre méthode visant à favoriser les liens entre les jardinier-es. Ainsi, elle poste sur le blog du jardin les noms des personnes qui ont participé à l'atelier qu'elle a animé sur les cosmétiques, afin que ceux-elles qui n'ont pas assisté à l'atelier puissent les solliciter pour apprendre eux-elles aussi à faire les recettes. Les liens sont ainsi provoqués.

Exemples d'articles postés sur le blog

Les semis, la suite...

Dimanche 26 mars a eu lieu le deuxième atelier semis afin de poursuivre le plan de culture.

Isabelle et Barbara avait préparé le nécessaire et ont piloté l'atelier.



ARTICLES RÉCENTS

- Opération Paille
- Les semis, la suite...
- Dimanche 19 mars : panneaux, compost, semis, etc...
- Un après-midi au jardin ; préparation des semis
- les abeilles solitaires de l'Hôtel à insectes

MARS 2017

L	M	M	J	V	S	D
		1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31		
« Fév						

Suivre Le Jardin d'Yvonne

Des semis étaient déjà sous serre, et il a été décidé d'éclaircir certaines terrines, c'est à dire de ne conserver que les plants les plus robustes pour leur permettre de se développer.

Une partie des plants a été mis en godet (brocoli, chou de Bruxelles). La température, et l'humidité actuelle devrait favoriser la réussite des cultures.



Une partie des semis a été remis sous la serre. Un tableau indique les jours d'arrosage. Les adhérents qui tiennent les permanences, ou qui sont de passage au jardin, sont invité à vérifier l'état des semis, les arroser si nécessaire et surveiller leur croissance... En bref, les chouchouter !

Voici ce qui a été fait cet après-midi :

Sous serre: céleri-rave, chou-rave, basilic (basilic jardin et basilic sacré), courges (Potimarron 2016, Courge Table King 2015, Patidou 2016 et Patisson Blanc), maïs, melon (melon charentais et melon vert de Bresse), chou-kale, cornichon, giroflée des murailles, tournesol, concombre et calendula;
En semis direct: pois mange-tout, calendula (parcelle Grenouille), persil (au pied cerisier butte Piano), betterave (sur un quart sud-est butte Réfraction), lin (parcelle Abeille), pavot (1/2 bordure nord et 1/2 bordure est de la butte en Or)

Des choux de Bruxelles ont aussi été repiqués en pleine terre...

On a hâte de voir les résultats.... ! Merci à tous les participants et aux animateurs !





L'acquisition des savoirs se fait aussi par la médiation du livre ou d'internet. Ce dernier média permet de se mettre à jour plus rapidement car les techniques évoluent constamment. Quelle que soit la source d'information, il ne faut pas s'exonérer d'un regard critique sur ce qui peut être partagé, discuté avec d'autres jardinier-es. Au «jardin de l'Envol» une jardinière explique « *Donc voilà en allant sur internet, en pêchant sur d'autres trucs on s'est rendu compte qu'on cultivait pas du tout le truc comme il faut, mais, on se référait à ce livre qui en fait, pour nous, était un livre de base. Tu vois comme quoi tout peut changer, tout peut évoluer et on apprend à chaque fois.* » Et pour relativiser ce rapport au savoir, au jardin «le Doua Vert», un jardinier constate « *On a aussi des bouquins mais voilà internet c'est plus rapide. Ce n'est pas forcément une personne qui détient le savoir, c'est vraiment collectif. L'approche aux savoirs est assez collective* ». Pour un jardinier du jardin «l'Îlot d'Amaranthes», le travail en collectif permet à tous-tous de bénéficier des expériences des un-es et des autres: « *un des plaisirs au jardin c'est de travailler ensemble ... parce que ça va plus vite quand on est nombreux et aussi parce que c'est agréable de faire ensemble et que ceux qui savent apprennent aux autres.* ».

La transmission peut se réaliser aussi dans le registre de l'immatérialité. C'est ainsi que certaines personnes convaincues des valeurs qu'elles portent, souhaitent les mettre en oeuvre dans un collectif et les partager car elles correspondent à une vision «écologique» vers laquelle devrait évoluer notre société. Dans le «jardin des Pot'iront», Nicole qui fait partie de l'association contribue au jardin non pour gratter la terre mais, comme elle l'explique, pour faire part de ses valeurs aux autres jardinier-es dans le but de les mobiliser pour aller vers une vie plus respectueuse de l'environnement : « *Je viens aussi aux Pot'iront parce que je suis dans cette mouvance là...celle de faire avancer les choses dans le domaine des valeurs... transmettre , je suis dans ma période de transmission [...] transmission de valeurs, j'aime bien partager, j'aime bien les dimanches quand on discute, j'aime bien si tu veux, cette question des valeurs...»*

Ainsi, les transmissions se font de personnes à personnes ou via un média tel qu'internet ou un livre. Néanmoins, une très grande majorité de jardinier-es insistent sur la nécessité de se confronter au «faire» et à l'observation pour s'approprier le jardinage, et être participant-e pour construire du lien les un-es avec les autres.



1.2.2 S'approprier un savoir par expérimentation

Si nous venons de présenter un aperçu des différentes formes de transmission au sein des jardins, il s'agit à présent de se focaliser sur l'apprentissage en lui-même, de quelle manière il est approprié par les jardinier-es à travers la pratique.

Dans le domaine du jardinage, cette notion d'expérimentation est souvent citée comme un passage nécessaire, où les essais sont conjugués à une observation assidue. Ainsi, Emmanuel du «jardin des Meuniers» qui travaille des parcelles depuis de nombreuses années s'exprime ainsi : « *Vous savez celui qui veut apprendre le jardin, il peut apprendre tout de suite sur un jardin. Il y a des choses qu'il faut pratiquer pour savoir-faire, moi j'ai toujours appris petit à petit, vous apprenez et puis voilà. Sinon l'un va vous dire il faut faire comme çà, un autre comme çà, vous savez, pour apprendre, il faut faire les choses. Le jardin, çà s'apprend sur le terrain, petit à petit, vous apprenez* » ou encore un autre « *moi j'ai du vécu en développant le sens de l'observation* ». Cette observation est un principe qui s'applique généralement aux différentes techniques de jardinage parmi lesquelles, en particulier, la permaculture.

La transmission dans le domaine du jardinage comprend la préparation de la terre, le choix des semences. Toutefois, elle trouve ses limites dans le fait qu'il reste toujours une part d'invisible, puisque par exemple la graine évolue dans la terre sans intervention humaine, tributaire du climat... de la météo ... L'apprentissage c'est aussi savoir observer, analyser et choisir les bonnes réactions si elles existent. Souvent c'est subir et ne pas réitérer des gestes, des méthodes qui n'ont pas donné de résultats satisfaisants. Pour Gwenaël du «jardin des Meuniers», chacun-e fait ses expériences en mettant en pratique des savoirs dont il-elle a hérité et d'autres qu'il-elle cherche auprès de ses pairs. Mais le jardinage a la particularité de s'inscrire dans le cycle de la vie, rien n'est nouveau, tout est reproduction et adaptation d'un savoir ancien :

« Je crois que dans le jardinage c'est pareil, celui qui veut expérimenter, il expérimente et après s'il veut obtenir des choses il va peut-être demander des conseils, ...puis, c'est comme çà, puis, on est content quand on réussit quelque chose on n'a rien inventé. Même nous on a appris de nos ancêtres puis ainsi de suite, je dirais que la vie est un éternel recommencement. »

Gwenaël, jardinier au «jardin des Meuniers»

L'introduction de la permaculture dans certains jardins vient bousculer la position des « sachants » dans le processus de transmission des savoir-faire du jardinage, ils-elles deviennent « apprenants » ou se refusent à changer leurs pratiques. En effet les jardinier-es qui ont un savoir traditionnel sont parfois sceptiques par rapport à de nouvelles



techniques qu'ils-elles découvrent au travers des pratiques permaculturelles mises en oeuvre par certain-es. Ainsi, au «jardin des Meuniers», un ancien jardinier Gwenaël, précise « *Moi je sens qu'il y a beaucoup de théorie et puis, il y a de la com.... Il faut que chacun fasse son expérience. Je ne suis pas là pour imposer quoi que ce soit, ce n'est pas ma façon de faire.* ». Certain-es se donnent le temps d'observer les méthodes de ceux-celles qui mettent en pratique ce qu'ils ont appris dans les formations sur la permaculture assurées par Le Passe-Jardins ou par d'autres associations.

Ainsi, transmettre au jardin prend différentes formes et contribue à développer les liens sociaux par les rencontres, les échanges que cette action exige. Cette transmission s'inscrit dans un certain mode de vie, composé de techniques, de rapports, d'émotions entre les individus. Et ce, à la fois dans des relations duelles ou dans un collectif, mais aussi dans les liens entre les générations passées et les générations à venir.

1.3 Impact du jardin sur les individus

Une dimension essentielle dans la construction du lien social est la satisfaction personnelle que chacun-e trouve dans le jardin pour s'inscrire dans la dynamique collective décrite précédemment. C'est ce que cherche à décrire cette section. Nous avons d'abord abordé un des aspects de la dimension sociale, où les jardinier-es sont dans une démarche de rencontre. C'est un phénomène d'introspection que nous expliciterons ici. Effectivement, aller dans un jardin collectif est aussi quelque chose d'individuel, avec un impact plus ou moins important sur l'individu. Nos entretiens montrent que l'expérience du jardin est centrée sur l'articulation d'une expérience individuelle avec une expérience du collectif. Ces articulations se construisent différemment selon que les personnes recherchent les temps de rencontres avec les autres ou au contraire, donnent priorité à l'accès à un jardin et que le jardin collectif est l'offre la plus accessible en ville, les jardins individuels étant des exceptions.

1.3.1. De la réflexion à la réflexivité

L'accès au jardin semble enclencher des changements, avoir un effet miroir pour les un-es, et être source de questionnements pour les autres. De même, nous avons réalisé que l'activité potagère était également vecteur d'une valorisation de soi à différents degrés selon les individus. A travers quelques termes, nous avons pu saisir l'importance que pouvait revêtir ce lopin de terre. Ainsi, pour certain-es il peut s'agir



Deuxième partie :

De la transversalité du lien social et de l'organisation collective dans les jardins

d'un retour aux sources, un moyen d'acquérir des connaissances essentielles :

« C'est vrai que j'ai eu besoin d'un retour à la nature, alors les jardins sont arrivés à point nommé. C'était le boulot idéal pour arriver à faire pousser des pommes de terre, des tomates, enfin les basiques, les choses qui me semblent quand même assez essentielles dans les savoirs, les connaissances à avoir. C'est quand même une bonne base. Je trouve ça génial de pouvoir mener à terme une plantation, récolter quelque chose, enfin c'est très gratifiant, c'est positif. Ça pousse, ça va dans le bon sens. »

Jacques, jardinier en insertion au «jardin du Cœur»

Le faire soi-même est tout aussi important, plus précisément J. Zask évoque un « *noeud entre faire et connaître qui correspond à l'expérimentation* »¹ .

Le travail de la terre est donc valorisant aussi bien dans le fait de produire que de déguster par la suite :

« Je me dis, je ne sais pas, si demain le monde s'effondre, peut-être qu'il est à deux doigts, au moins j'aurais un petit lopin de terre, je saurais me sustenter, faire pousser des choses, être indépendant, sans être obligé d'aller au supermarché ».

Jacques, jardinier en insertion au «jardin du Cœur»

Ici, la personne enquêtée pousse sa réflexion jusqu'à l'auto-suffisance, comme une nécessité de pouvoir s'en sortir seul et ne plus être dépendant des supermarchés notamment. Ce rapport au monde et à la consommation se retrouve de manière quasi-systématique, et qu'il s'agisse d'une réflexion préalablement menée ou amenée en jardinant, les jardins collectifs semblent être une forme d'aboutissement d'un cheminement propre à chaque individu. Et ce parcours a une certaine répercussion dans le quotidien, comme l'explicite une personne sur le «Doua Vert»: « *c'est aller de pair avec m'orienter de plus en plus vers le végétarisme* ». Un autre enquêté sur le même jardin : « *je me suis tourné peu à peu vers, effectivement, une consommation plus locale, plus biologique. Et puis maintenant je mange quasiment 100% bio et du coup le jardin c'est un peu la suite* ». On constate une sensibilité pensée de façon globale car à la fois environnementale, locale, écologique, personnelle. Il peut s'agir d'un levier d'action dans une volonté personnelle d'être plus vigilant dans ses choix « *C'est pour sensibiliser au jardinage sans pesticides, la nature en ville. Moi ça m'a conforté au niveau écologique, j'avais envie de faire quelque-chose de concret* ». Mais le jardin partagé c'est aussi, pour d'autres, un rêve qui se réalise, comme pour cette dame du «jardin de l'Envol» : « *Là c'était un rêve qui se réalisait, j'en ai pas dormi la nuit suivante pour t'avouer (Rires) parce que ça faisait plus de 10 ans, et avant*

¹ J. Zask, *La démocratie aux champs*, op. cit, p.124



je faisais du scrap-booking et j'avais fait une page qui s'appelait "Rêve de citadine" avec une photo de jardin tu vois! (Rires) ». Cela peut être aussi un moyen de faciliter l'adaptation à un nouveau mode de vie suite à un déménagement comme le précise Gwenaël du «jardin des Meuniers» :

« Le fait d'arriver au jardin est que je suis passé d'une maison individuelle dans laquelle je faisais beaucoup de jardin potager et d'agrément, mais beaucoup de potager. Ben, en arrivant ici sur Fontaines comme on a acheté un appartement, je voulais avoir une petite, on va dire, un petit loisir pour continuer le jardinage, donc avec les objectifs comme je vous ai dit, en arrivant sur Fontaines, je ne connais pas les gens de Fontaines non plus, ça me permettait de faire du potager, de discuter sur la façon que les gens ont de faire du potager mais aussi les liens qui se créent entre les gens. La motivation ça a été ça ».

Qu'ils-elles soient expérimenté-es ou non dans la pratique du jardinage, le jardin apparaît comme un point d'ancrage pour les individus, lieu d'expérimentation, de lutte contre l'isolement, de concrétisation d'un engagement ou encore de celui d'un rêve.

1.3.2. Une graine intérieure qui pousse

Le jardin partagé c'est aussi un espace décomplexant comme le nomment certain-es jardinier-es, par exemple au «jardin d'Yvonne»: « *Ils m'ont aussi dit qu'ils n'y connaissaient rien, c'était ça le message, que c'était rien de grave et qu'on pouvait rater, qu'on pouvait essayer qu'on était plutôt là pour essayer ensemble, donc ça c'est complètement décomplexant* ». Ainsi, l'absence de pressions et d'attentes permet à la personne de prendre ses marques plus sereinement et tenter d'expérimenter de nouvelles pratiques. On constate également le témoignage d'un désir de retrouver quelque chose d'authentique, une recherche, qui s'accomplit au contact de la terre. La main façonne par son action des cycles de la vie pendant lesquelles le-la jardinier-e joue le double rôle d'acteur-riche et de spectateur-riche. Jardiner serait alors l'outil d'une transformation personnelle quand bien même l'activité physique est dure, comme l'exprime Sarah du «jardin Champverdoyant» : « *Moi j'ai eu peur, j'avais mal au dos, aux genoux, tout ça. Je me suis dit olala bêcher ça va me démolir et tout. Et ben non ça m'a fait du bien. Peut-être même ça m'a un peu musclé le dos, j'ai moins de douleur* ». L'engagement du corps semble se mêler dans un processus créatif ou cognitif qui accentue l'implication et l'assimilation de celui qui agit. Ainsi, peu à peu, le jardin résulte d'une symbiose entre deux énergies, celles de l'humain-e et celles de la nature. Ce sentiment lié à l'activité physique semble être partagé par beaucoup de jardinier-es



mais ils-elles le vivent également comme quelque chose de positif voire de thérapeutique, parfois jusqu'à lui donner un sens spirituel comme nous l'indique ce jardinier :

« Il y a des moments ici où on n'entend pas beaucoup de bruits. Bon là ça circule, mais il y a des moments de grâce où c'est moins bruyant et c'est assez plaisant. Il y a quelque chose de monacal. De toute façon c'est les moines dans les monastères au Moyen âge qui ont développé le maraîchage. Voilà, il y a quelque part une sorte de spiritualité aussi. (...) Là quand j'arrive le matin au boulot, en été, au printemps, c'est vraiment magnifique quoi, je sais que je ne vais pas m'enfermer dans une boîte, pour empiler des boîtes dans des camions. Voilà, comme dit Pierre Rabhi, il faut sortir de ce paradigme de la boîte. On cherche une boîte, pour travailler, après on va danser en boîte, après on meurt, on nous met dans une boîte. Pour moi c'est un plaisir, un bonheur d'arriver ici, de pas rentrer dans une boîte quoi. Même si des fois les journées sont un peu rudes, par rapport au climat. Il faut être dehors, c'est pas évident, mais je préfère ».

Jacques, jardinier du «jardin du Coeur»

Dans le discours des enquêté-es, les jardins sont fréquemment évoqués comme des « lieux de méditation ». Le terme, employé au sens de rêverie, évoque des moments d'abandon, de tranquillité, de langueur, de pensées philosophiques. Avoir un moment à soi pour contempler la nature, ou encore éplucher des légumes, couper du bois, entretenir un jardin, concentré sur la tâche et libéré de toute spéculation intellectuelle, font penser à une méditation active où le temps semble s'arrêter. Il s'agit de se retrouver, être seul-e mais avec les autres. Le-la jardinier-e se crée son propre espace. Le jardin donne accès à des formes concrètes de compréhension de ce qui nous entoure et nous constitue, en invitant à les expérimenter.

Pour autant, le jardin peut lui même devenir anxigène si le-la jardinier-e ne trouve pas son équilibre, ou a des objectifs trop ambitieux : « *tu sais qu'il faut y aller mais, il ne faut pas non plus que ça te bouffe* », souligne Emmanuel, du «jardin des Meuniers». Cet espace contraste effectivement avec ce qu'impose un environnement urbain, où le rythme de vie peut être soutenu. Au jardin, le rapport avec le temps est altéré, et c'est surtout dans l'éveil des sens que la différence se cristallise.

Cultiver des légumes, des fleurs, même sur un petit carré de terre, peut demander un réel effort physique. Par l'entretien du sol, c'est l'entretien du corps qui est en jeu. Le jardin devient alors un support idéal car, non éloigné du domicile, il offre la perspective d'une « oxygénation » du quotidien. Tous ces éléments nous conduisent à penser que les activités liées au jardin élèvent les jardinier-es dans la représentation qu'ils-elles peuvent avoir d'eux-elles-mêmes, d'autant que ces extraits sont issus d'individus habitant des quartiers et des arrondissements de Lyon différents ayant chacun leurs spécificités et une approche variée du jardin collectif.



Il semblerait que le premier facteur de réussite du jardin soit le plaisir d'en faire ce que l'on souhaite et, qu'à ce titre, il supporte toutes sortes d'organisations. Aussi nous pouvons nous demander en quoi la notion de plaisir individuel qu'induit le «prendre part» est indispensable à la réussite d'un jardin partagé ?

Conclusion:

« Si le face à face avec la terre cultivée est un type d'événement qui permet à l'individu de se réaliser, il se double d'un face à face avec autrui [...] et associe le commun, le social, le personnel et l'individuel ». (Zask, 2016). De la production nourricière découlent d'autres productions, celle de « lien social », de savoir et savoir-faire, de valeurs, de plaisirs et d'épanouissement, qui ne peuvent s'établir que dans un subtil équilibre entre un collectif et les individualités de chacun de ses membres, mais aussi, dans un certain nombre de cas, dans un rapport à un environnement local, avec la construction d'un réseau de partenaires, et nous avons pu voir que celui-ci permet de contribuer au fonctionnement et à la pérennité des jardins dans toutes leurs dimensions.

Dans une approche individuelle, les entretiens nous montrent dans la plupart des situations une posture réflexive de la part des enquêté-es. Nous avons remarqué qu'effectivement le jardin agit comme un miroir avec les jardinier-es, et que ces jeux de reflets poussaient les jardiniers-es à offrir le meilleur d'eux-elles-mêmes. Ce processus d'amélioration peut être un facteur agissant également sur leur épanouissement personnel, lequel peut prendre appui sur différentes situations, les jardins offrant une large palette de situations ou d'occasion de se réaliser. Néanmoins, nous pouvons nous demander si cet accomplissement de soi ne nécessite pas un cadre, une organisation prédéfinie collectivement, qui laisserait alors place à l'expression de chacun ?

L'acquisition et la transmission des savoirs et savoir-faire auxquels les jardinier-es sont fortement attaché-es et sensibilisé-es s'articulent entre le dedans et le dehors du jardin. « La communauté de pratique et de connaissance », pour reprendre l'expression de de J. Zask², est dans un premier temps construite à travers les échanges entre les jardinier-es d'un même jardin. Transmettre des savoirs semble alors s'inscrire dans une continuité de génération en génération ou dans une volonté de sauvegarder un

² J. Zask, *La démocratie aux champs, op. cit.*



«patrimoine humain matériel» mais aussi «immatériel» si l'on considère les savoir-faire des générations précédentes... Ces savoirs sont garants de la capacité à se nourrir, c'est-à-dire de la capacité à satisfaire un besoin élémentaire de l'humain-e. En quelque sorte, l'ancrage dans la terre serait comme une garantie de la survie de l'humanité alors que notre société très technicisée nous a éloigné-es de ce rapport à la production alimentaire. La transmission s'inscrit complètement dans le processus de réappropriation de savoirs et savoir-faire. Ceci se concrétise aussi dans les relations à l'extérieur des jardins par les partenariats pédagogiques auquel les jardins portent un grand intérêt. Dans un second temps, la «communauté» s'affirme en dehors du jardin en se nourrissant d'échanges avec d'autres jardins, des professionnel-les ou des associations. Ces deux aspects semblent alors faire des savoirs et savoir-faire un capital de connaissance en constante évolution, permettant d'expérimenter diverses techniques et notamment la permaculture. On peut alors se questionner : la permaculture peut-elle être considérée comme une innovation dont les jardinier-es vont prendre certaines techniques, et en laisser d'autres, prendre certains principes et en laisser d'autres le temps d'une appropriation puis d'une transformation des savoirs, autant d'étapes inhérentes aux processus d'apprentissage ? Ces techniques permaculturelles présentées comme novatrices viennent-elles bousculer le cycle des transmissions, les jardinier-es qui s'appuient sur leurs expériences pour transmettre un savoir-faire se trouvant face à d'autres jardinier-es qui mettent en pratique des savoirs reçus dans des formations, sur des sites internet ou des livres, sur un savoir plus «théorique». Nous y reviendrons en troisième partie.

Derrière l'acquisition et la transmission des savoirs et savoir-faire se cache un intérêt marqué pour la relation aux autres, elles alimentent le lien social sous toutes ses formes, soit en lien direct, soit via des médiations assurées par le livre ou internet. Cette mise en relation n'est-elle pas une production du jardin aussi importante pour le-la jardinier-e que le contenu de la transmission lui-même ? C'est une question qui émerge aussi lorsque nous abordons les moments collectifs au jardin, repas partagés, moments festifs, où le plaisir « d'être ensemble », nous l'avons vu, semble une condition toujours valorisée, ou pointée dans certains cas comme ce qui manque à leur réussite. Les jardins semblent devoir nourrir le « lien », un lien qui s'affirme autour de l'acte de « produire » : cultiver la terre, en récolter les fruits, et se nourrir de ce qu'elle offre. Ainsi, les moments collectifs s'appuient notamment sur les repas partagés. On peut s'interroger : la production nourricière au jardin ne semble valorisée que lorsqu'elle profite au collectif de manière «simultanée» et partagée. Ce résultat



est-il la conséquence volontaire ou simplement guidée par une production qui n'est pas suffisante pour permettre à chacun de se nourrir individuellement? Permettre au jardin d'être plus productif et de nourrir chacun de ses membres peut-il alimenter encore ces moments collectifs, ou cela aura-t-il comme conséquence de les faire évoluer vers d'autres formes? Quel pourrait-être l'impact d'une production nourricière suffisante pour chaque individu sur les collectifs de jardinier-es? Quel serait cet impact sur sa capacité à laisser la priorité au fait de faire vivre le collectif?

Les jardins bien implantés au sein d'un réseau sont aussi pourvoyeurs de transmissions auprès d'un public n'ayant pas de lien direct avec le jardinage, notamment les commerces. Ainsi, les jardins se font les chantres de pratiques « écologiques » et deviennent des acteurs parfois notables au niveau local dans la transmission d'autres modèles, et ce également au travers de chacun-e des jardinier-es, qui développent ou enrichissent une prise de conscience et un mode de vie attentifs à l'environnement et à la nature. Enfin le réseau créé par un jardin permet à celui-ci de pallier la difficulté à construire une réelle autonomie, à une autonomie parfois difficile (nous pensons par exemple à l'échange du compost).



CHAPITRE 2. EXPÉRIMENTATIONS COLLECTIVES

Dans ce chapitre, nous aborderons plus spécifiquement la dimension organisationnelle dans les jardins. Par organisation, nous entendons un regroupement d'individus chargé de coopérer entre eux, liés les uns aux autres dans un agencement complexe de techniques, de règles, de symboles, d'éléments culturels, etc., et ce dans la perspective de produire quelque chose ensemble (Herreros, 2008). Nous nous intéresserons tout à la fois aux dimensions formelles des jardins à travers l'établissement d'un certain nombre de règles, de documents (comme les chartes), qu'aux activités, situations (de jardinage, de distribution, dans une réunion, etc.) et interactions nécessaires au fonctionnement du jardin. Nous avons vu jusqu'ici que le jardin, comme lieu de rencontre, d'échange, de partage, de convivialité, se retrouve aussi bien inscrit explicitement dans les statuts des jardins que dans le discours des jardinier-es rencontré-es. Nous en venons alors à nous demander comment les jardinier-es arrivent à se coordonner en vue de l'accomplissement d'objectifs communs. Nous nous interrogeons en particulier sur les différentes formes de régulations au jardin, selon qu'il y ait la présence d'un animateur ou non. Aussi, comment les collectifs au jardin s'y prennent-ils pour garantir le fonctionnement du jardin ?

2.1. La diversité des jardins au regard de leur organisation - typologie des jardins

Des typologies de jardins ont déjà été proposées par diverses études sur les jardins (ARGOS, 2013). Cependant, la grande diversité des jardins, déjà soulignée, limite la pertinence de toute typologie : les jardins peuvent se rapprocher de certains idéaux-types de jardins, mais leur correspondent rarement parfaitement. Ils se reconnaissent souvent dans plusieurs vocations simultanément, et les jardinier-es eux-elles-mêmes vont valoriser plus ou moins tel ou tel aspect des jardins.

Cependant, pour commencer à comprendre les différentes formes de jardins collectifs, il importe de saisir les types auxquels ils correspondent plus ou moins. Cette première entrée dans l'organisation des jardins permettra de saisir la forme légale qu'ils revêtent par rapport à leurs vocations.



Nous proposerons dans le déroulement qui suit une typologie des jardins collectifs, basée sur celle du rapport ARGOS, et prendrons comme exemple un jardin lyonnais. Puis nous avancerons dans l'analyse en montrant les logiques à l'oeuvre dans les jardins en fonction d'un critère assez fondamental : la présence ou non d'un-e animateur-riche. Cette entrée nous permettra de décliner les nuances d'organisation dans les jardins.

Il faut préciser que nous nous intéressons ici aux structures formelles d'organisations (statut associatif ou autre, conseil d'administration aux rôles définis...) comme aux logiques concrètes présentes sur le jardin, qui dépassent les cadres administratifs. A titre d'exemple, nous avons pu voir la prégnance et l'importance des «noyaux durs» au sein des jardins, qui tendent à porter les collectifs, au niveau administratif (souvent, conseil d'administration), au niveau de la mise en place de plan de cultures, ou même en ce qui concerne la culture proprement dite. Une organisation n'a pas à être nécessairement très formalisée : il importe seulement de comprendre la forme qu'elle prend et les raisons qui aboutissent à celle-ci.

2.1.1 Typologie des jardins

Si les jardins urbains ont longtemps été tournés surtout vers la production de nourriture (jardins familiaux, jardins ouvriers), ceux qui ont émergé plus récemment, notamment à partir des années 2000, portent avec eux d'autres objectifs, dont le lien social - mais ce n'est pas le seul. Différentes situations et finalités aboutissent à une diversité de types de jardins. Nous reprenons ici la typologie du rapport ARGOS, mais sans prendre en compte les types de jardins qui ne sont pas présents dans notre étude (comme les jardins d'entreprise).

- **Le jardin collectif d'habitant-es** est généralement structuré par une association qui cultive une parcelle de la ville. Les vocations mettent souvent en valeur le lien social, l'écologie, la mixité. Les exemples de ce type de jardins dans notre enquête sont nombreux, et les formes qu'ils prennent diverses. Ce type de jardins n'a pas souvent de salarié-e pour des raisons économiques, et le rôle structurant qu'un-e animateur-riche peut avoir dans d'autres jardins est généralement pris en charge par un «pilier» de jardin ou un «noyau dur». Le «jardin d'Yvonne» est un exemple de jardin collectif d'habitant-es. Ses vocations sont diverses, mais le lien social est souvent central.



- **Le jardin de pied d'immeuble** se situe sur une parcelle d'habitat social, généralement mis à disposition par le bailleur. La vocation première de tels jardins est aussi le lien social. Un exemple de jardin de pied d'immeuble étudié est celui du «jardin des Arômes du Huitième», sur un terrain appartenant à Grand Lyon Habitat.

- **Le jardin d'insertion** est une structure visant à favoriser l'insertion sociale et professionnelle de personnes en difficultés sociales. Sa vocation est donc le processus de réinsertion, à destination d'un public particulier. Il existe un réseau de jardins de ce type : les «jardins de Cocagne». Un exemple de ce type, étudié ici, est celui du «jardin du Coeur» à Francheville, où une salariée accompagne des personnes en insertion par l'activité économique. La vocation spécifique de ce type de jardin et la présence indispensable d'un-e salarié-e structure assez fortement son organisation interne.

- **Le jardin pédagogique** est un lieu de découverte du jardinage et de l'écologie pour les enfants. La vocation première de ces jardins est la transmission. Ces jardins sont assez homogènes dans leur fonctionnement (Charre et Gaillard, 2013). Si nous n'avons aucun jardin pédagogique à proprement parler dans notre panel, de nombreux jardins ont une activité pédagogique en plus de leurs autres fonctions («jardin des Muriers», «le Pré-Sensé», «les Arômes du Huitième»). Le «jardin des Coccinelles de Sans Soucis» a par exemple une petite surface destinée aux enfants de l'école du quartier, avec laquelle il organise des sessions de découverte du jardinage.

- **Le maraîchage collectif** permet à un groupe d'adhérent-es de salarier un-e maraîcher-e par leurs cotisations, en échange d'un panier de légumes hebdomadaire. Sa vocation est la production de nourriture et le lien social. Le «jardin des Pot'iront» à Décines en est un exemple. Les 150 adhérent-es participent également à la production en venant cultiver et récolter selon un planning déterminé. Toutefois, si le salarié de ce jardin a à coeur avant tout la production, il est souvent face à des adhérent-es qui viennent avoir une activité plus récréative que professionnelle. La priorisation des vocations ne fait donc pas tout à fait consensus sur ce jardin.



Cette typologie permet une première approche des jardins en fonction de leurs vocations et de leurs structures. Cependant, rappelons ici qu'ils peuvent correspondre à différents types simultanément ou se situer dans un entre-deux. A titre d'exemple, le jardin des «Arômes du Huitième» est un jardin collectif, un jardin pédagogique et un jardin de pied d'immeuble.



La transmission des consignes de culture et de récolte repose sur la mise en lien de référent-es avec le professionnel. Des outils comme le tableau ci dessus (Photo Louis Rénier) montre les efforts de structuration du travail entre des personnes aux compétences très variées.

Enfin, nous pouvons affirmer que le type de jardin influe sur l'organisation interne. Toutefois, ce paramètre reste mouvant puisqu'au sein d'un même type, des jardins très différents peuvent exister.



2.2. «Faire collectif» : le rôle structurant des animateur-ices

Parmi les critères mis en avant dans la typologie que nous venons de proposer, un élément nous a semblé particulièrement structurant pour l'organisation des jardins : la présence, ou non, d'un-e animateur-ric(e) sur le jardin.

Dans notre panel de 20 jardins, quasiment la moitié a un animateur-ice, et le plus souvent salarié-e dans une structure qui a été à l'initiative du jardin (centre social, bailleur social, régie de quartier, etc.). Dans les cas où il n'y a pas de salarié-es-animateur-ric(es), c'est une personne bénévole, ou ce que certain-es jardinier-es identifient comme un « noyau dur », qui endosse ce rôle. En quoi la présence d'un animateur-ric(e) salarié-e est-elle structurante de ce que nous appelons encore volontairement le « faire collectif » au jardin ?

2.2.1 Focus sur les jardins avec salarié-es

Quelle que soit la vocation ou l'objectif affiché du jardin, nous pouvons constater que les animateur-ric(es) ont un rôle central en apportant des connaissances techniques aux jardinier-es (dans la conception du « plan de cultures » par exemple) et en favorisant la cohésion du groupe par l'organisation de temps collectifs (animations, réunions de jardinier-es, événements festifs, rencontre d'autres jardins, etc.).

Comme nous l'avons vu plus haut, dans les jardins d'insertion, l'animateur-ric(e)-salarié-e a un rôle central à travers sa posture d'encadrant-e. Dans le « jardin du Cœur », l'animatrice organise le « plan de cultures », prend les décisions techniques, forme les nouveaux jardinier-es, centralise et organise la circulation de l'information, fait partie de l'équipe de recrutement, etc.



Le plan de culture au «jardin du Coeur»

Bien que l'objectif et la finalité du projet soit différente, le rôle de l'animatrice dans le jardin collectif de «La Passion» est important en matière de développement social (en faisant le pont avec les partenariats notamment) et de dynamique collective (animation d'évènements):

« Comme ce n'est pas une association, il n'y a pas de président, de trésorier... Au niveau de l'organisation technique, on va dire que moi en tant qu'animatrice du jardin je suis en lien avec les partenaires locaux. S'il y a des demandes d'ateliers par exemple, je prends les dates en main et puis j'en parle aux jardiniers, l'ordre des réunions ou les temps informels pendant les permanences. Pour ce qui est l'aspect budgétaire, sur l'animation globale du jardin, c'est moi qui suis en charge de ça. Par exemple, on a répondu cette année un appel à projet éco-citoyen qui dépend de la région. L'idée est de faire le lien : de la graine à l'assiette. L'idée est de faire le lien entre le groupe de jardiniers et le centre social des Minguettes et la maison des quartiers pour essayer de rassembler un peu différents regards autour de l'alimentation. Et puis avec cela, on a lancé plusieurs ateliers avec des intervenants externes. C'est moi qui contacte ces intervenants pour l'organisation de ces ateliers. Je fais des liens avec le centre social pour le planning en termes de mobilisation des habitants. C'est moi qui prends la question budgétaire. »

Aude, Animatrice-salariée à Bioforce du jardin collectif en pied d'immeuble de «La Passion»



Comme le note également le rapport ARGOS, pour qu'un jardin puisse durer dans le temps, il doit satisfaire les jardinier-es en proposant une dynamique et une ambiance qui soit partagée par tous-tes et permette de définir un « *cap qui fait sens et qui rassemble tous les jardiniers* » au-delà de leur propres intérêts ou volontés (ARGOS, 2013). Ce qui nécessite notamment pour l'animateur-riche d'avoir des compétences fortes et différentes : animation, relationnel, écoute, vie collective, pouvoir de décision (dans les jardins d'insertion en particulier).

Le projet d'un jardin peut alors fortement dépendre de la mobilisation d'un-e référent-e salarié-e qui lance une dynamique locale et rassemble les jardinier-es, tout l'enjeu étant de susciter l'adhésion et la participation de l'ensemble des jardinier-es au projet qui est porté par le-la référent-e salarié-e.

2.2.2 Sur les difficultés du «faire collectif»

Dans les 9 jardins avec animateur-rices, 5 bénéficient des aides de la Politique de la Ville. Si ce dispositif public et les crédits qu'il met à disposition des collectivités favorise le financement des jardins et facilite la constitution de partenariats locaux dans de bonnes conditions, cette politique peut également entraîner certaines difficultés (Argos, 2013). Les habitant-es n'étant pas à l'origine du projet, il peut alors naître un décalage entre les objectifs des jardinier-es et ceux affichés par le ou les institutions porteuses du jardin. Si cela peut être le cas dans la transition d'un projet porté par des acteurs locaux vers une association de jardinier-es, cela peut également se produire pour un projet qui, mis en place par des jardinier-es, se voit repris par une structure locale. C'est le cas par exemple du «jardin Pré Sensé» dont la particularité (qui fait sa complexité) réside dans le fait qu'il est tout à la fois un jardin partagé (5 parcelles collectives), familial (plus de 20 parcelles individuelles), pédagogique (4 parcelles associatives) et situé en pied d'immeubles dans un quartier prioritaire. Ce regroupement d'objectifs différents sur un même jardin peut contribuer à cristalliser des oppositions fondées sur des intérêts divergents. Ici, cette configuration peut donner lieu à des conflits d'usages qui s'ajoutent à des conflits de pouvoir (entre nouvelles et ancien-nes) et des formes de discrimination. Dans ce contexte, les questions relatives à la production nourricière et la permaculture semblent moins importantes aux yeux des jardinier-es que la nécessité de retrouver ce que certain-es appellent « l'épanouissement du jardin » et la qualité des relations sociales.¹

¹ point que nous développerons d'ailleurs davantage en partie 3 chapitre 4



«Jardin du Pré-Sensé»

L'actuel fonctionnement du jardin, héritier d'un mode d'organisation piloté durant de nombreuses années par un petit groupe d'habitants du quartier, est aujourd'hui en reconfiguration. Chantal, responsable de « la dynamique associative, du bénévolat et de la consommation responsable » au centre social des Etats-Unis est chargée de prendre le relais du Passe-Jardins dans l'accompagnement de l'association «Pré-Sensé» dans l'évolution de sa gouvernance. Pour éviter le recrutement de bouche à oreille et la culture de l'entre-soi qui, selon elle, règne depuis longtemps et participe à la cristallisation des relations délétères au jardin, elle décide avec le Passe-Jardins et par le biais du centre social, de faire appel à de nouveaux-elles jardinières qui puissent participer au renouvellement de son fonctionnement. Et ce notamment avec l'appui d'outils tels que la diffusion d'un nouveau règlement intérieur, d'une charte ou encore de nouvelles fiches de postes pour les membres du conseil d'administration :

« Un jardin partagé ne peut fonctionner que s'il est en mouvement, si on intègre toujours des nouvelles personnes. Être dans la diversité, comme là, avec la permaculture, c'est être dans cette biodiversité. Or là, petit à petit, les gens vieillissent et sont renfermés sur eux, et surtout ils n'ont pas intégré les nouvelles personnes. C'est à dire qu'aux gens qui se sont présentés on leur a dit "bin non il y a plus de place". Même si y en avait. Donc très rapidement, sur 25 parcelles, sur 25 personnes, quand tu fonctionnes comme ça, ça étouffe quoi. Le jardin est dans un cycle... c'est normal, dans tous les cycles de vie de toute organisation, c'est jamais linéaire. Mais si tu veux c'était à prévoir parce que quand il y a plus... Alors moi dans le centre social j'accueille tout le temps énormément de nouvelles personnes qui vont pas forcément rester, mais c'est pas grave, moi c'est mon boulot. Moi chaque fois que j'accueille une nouvelle personne je lui donne le cadre : la charte des jardins partagés, la charte de fonctionnement. Il y a un cadre très précis que je donne dès le début. Dans un jardin partagé on fait pas tout et n'importe quoi, il suffit pas de planter des plantes : on décide ensemble, on travaille ensemble, on récolte ensemble... C'est tout consensuel ».



Deuxième partie :

De la transversalité du lien social et de l'organisation collective dans les jardins

Cependant, pour les jardinier-es rencontré-e-s, l'accompagnement du centre social est perçu comme une forme d'intrusion voire d'ingérence dans leurs affaires internes. Ils voient là un risque que le jardin soit reconfiguré par le centre social qui viendrait imposer un nouveau mode de fonctionnement portant avec lui une représentation du jardin bien différente. Ces deux discours opposés parlent d'eux mêmes :

« Les parcelles individuelles c'est pas du jardin partagé. Pourquoi c'était comme ça j'en sais rien. Sauf que c'était ingérable finalement. Des parcelles individuelles pour faire un jardin partagé c'est incompatible si tu veux dans l'absolu. »

Chantal, salariée au centre social, accompagnatrice de l'association Pré-Sensé

« Le Passe-Jardins, ils sont géniaux, ils ont accompagné l'association, c'était génial. Quand ils étaient là on n'avait pas de problème. C'est depuis qu'ils sont partis qu'on a des problèmes. Moi j'ai l'impression qu'aujourd'hui c'est le centre social qu'essaye de tout prendre...qui veut faire un jardin où il y aura plus de parcelles individuelles. »

Amel, jardinière au «Pré-Sensé»

Dans ce jardin, la reconfiguration du fonctionnement de la vie associative, passant d'une organisation structurée autour d'un collectif de jardiniers-habitants à une association locale, révèle des tensions autour du projet collectif. Ces « frictions » se retrouvent dans le discours de jardinier-es rencontré-es autour de l'histoire et des représentations de ce que serait le jardin, sur la gestion des parcelles collectives (production, distribution des produits récoltés) et des parcelles individuelles. Ce cas particulier montre bien qu'un projet collectif, pour qu'il puisse se mettre en place, peut s'appuyer sur le rôle structurant d'un animateur-riche salarié-e qui parvienne à favoriser la conciliation des intérêts et des volontés particulières. Cependant, la diffusion d'une dynamique commune, pour qu'elle puisse répondre aux besoins et demandes de l'ensemble des acteurs-rices, ne peut se faire sans le dialogue avec les jardinier-es qui font l'histoire et l'identité du jardin. En particulier, il semble ici que le manque d'informations et de discussions collectives autour de la phase de transition organisationnelle que connaît le jardin cristallise des tensions et mécontentements de jardinier-es qui se sentent écarté-es du projet.

Ainsi, nous venons de voir que même si dans certains cas la prise en main d'un jardin par une structure pilote peut être mal perçue et mal vécue par les jardinier-es, d'une manière générale, le-la animateur-riche occupe un rôle central sur le jardin, en assurant la cohésion d'un groupe aux attentes parfois divergentes. Qu'en est-il cependant des jardins sur lesquels cette figure fédératrice est absente ?



2.3 Les rôles structurant d'un «noyau dur» et d'un-e «leader»

Comme dit précédemment, une large partie des jardins de notre échantillon n'a pas de salarié-e-s ou d'animateur-rices désigné-e-s pour des raisons économiques ou de vocations qui n'appellent pas nécessairement à ce type de structuration. Il convient dès lors de spécifier les modes d'organisations collectives de ces jardins, chose que nous ferons à partir de cas concrets.

Les deux grandes configurations organisationnelles que l'on peut retrouver dans ces jardins se structurent autour de ce que les jardinier-es nomment un «noyau dur» ou, ce que l'on peut identifier comme un-e "leader» :

2.3.1 Le «noyau dur»

Par «noyau dur» on peut identifier un collectif dont la reconnaissance ou légitimité repose sur une ou plusieurs caractéristiques : à travers son investissement (en termes de temps passé au jardin), de l'ancienneté des personnes qui le composent, ou encore, de leurs savoirs et compétences techniques. Sur la base de ces différentes *compétences* qui peuvent conférer un certain pouvoir, nous pouvons observer que ce groupe prend davantage part aux décisions collectives qui engagent le jardin (aujourd'hui et demain). Enfin, un «noyau dur» est bien souvent marqué par un degré d'interconnaissance comparativement plus grand par rapport au reste des membres.

Aussi, certains jardins ne s'organisent pas spécifiquement autour d'une personne unique mais plutôt autour d'un collectif particulièrement investi. Le «jardin sur Cour» illustre ce cas dans le sens où un groupe représentant environ un tiers des adhérent-es se démarque de par les traits cités précédemment. On observe ici la volonté initiale de ses membres de faire les choses collectivement ce qui, sur le plan formel, les a mené à fonder l'association sur une base collégiale. Si des membres endossent les statuts habituels (président, secrétaire, trésorier), ces formalités impliquent de prendre les décisions qui engagent la vie et le devenir du jardin collectivement. On retrouve cette valeur comme point central dans le discours des jardiniers :

« Encore une fois c'est ce que je disais au tout début par rapport au groupe, c'est vraiment plein de personnalités différentes et comme la valeur première c'est de faire ensemble, de partager et créer du lien entre les habitants... c'est porté par ça. »

Eulalie, jardinière du «jardin sur Cour»



De même, certains rejettent toute forme de concentration de pouvoir dans les mains d'une personne en montrant bien que même les membres du bureau sont interchangeables :

« Donc on a une présidente, c'est moi, une secrétaire et un trésorier euh... mais je ne prends pas les décisions toute seule et ça me va bien, je suis juste là pour faire le lien éventuellement à l'extérieur et encore c'est quand même toujours de manière collégiale, et ce que je peux constater en fait à chaque réunion ou à chaque CA que ce qui perdure c'est ça, c'est le fait de faire ensemble. Y'a quelques personnes comme ça qui sont rentrées au départ avec l'entrée jardin et... Mine de rien on est effectivement un noyau qui perdure, d'une bonne douzaine on va dire. Entre douze et quinze, on porte tous ces mêmes valeurs et finalement les gens qui sont rentrés, qui ont fait une ou deux réunions, qui sont peut être venus à une séance de jardinage, si elles sont pas dans ces valeurs là de faire ensemble et bah elles repartent quoi. »

Manon, présidente de l'association «jardin sur Cour»

Si cette trajectoire particulière a mené vers une configuration de type « noyau dur », certaines tâches reviennent tout de même à des personnes particulières du fait notamment de leur(s) compétence(s). C'est d'ailleurs l'un des seuls traits de légitimité mis en avant par les membres pour valider une concentration de pouvoir contrairement à, par exemple, l'ancienneté :

V- Du coup pour faire le plan du jardin t'es force de proposition en général ?

B- Bah au niveau du jardin si tu veux comme moi je suis assez intéressée par l'histoire de la rotation des cultures pour régénérer le sol et pour éviter les maladies parce que quand tu... il faut éviter la succession plusieurs années de suite sur la même planche d'une même famille et si tu veux pour ça il faut un suivi, il faut un plan. Donc moi j'ai fait le plan et je l'ai réactualisé d'ailleurs.

V- Et ça vous le faites pendant la plénière ou

B- Non c'est moi qui l'ai fait mais en général on fait tous les ans une réunion pour savoir ce que les gens veulent dans le jardin, après en fonction de ça on fait une réunion pour commander des graines après on se base aussi sur ce qu'on a parce que nous on récupère pas mal les graines aussi.

V- Donc en plus des plénières ? Mais quand même ouvert à tout le monde ?

B- Oui oui tout le monde peut venir

V- Et généralement tout le monde vient ou...

B- Non non au niveau des graines y'a pas beaucoup de monde on est 4 en général. Au niveau du plan on avait travaillé aussi en réunion et puis après bha... Voilà en fait on peut pas être 3 à dessiner le plan donc c'est moi qui l'avait dessiné.»

Brigitte, secrétaire de l'association «jardin sur Cour».

Pour autant, les jardins dont l'organisation fonctionne autour d'un collectif dit «noyau dur» ne réussissent pas toujours à la rendre claire et facilement intégrable

pour tous-tes les jardinier-es. On observe dans ce cas-là que la transmission de l'information bloque, ou reste à un niveau restreint, malgré les outils développés pour sa diffusion.

Organisation et noyau dur au jardin des «coccinelles de Sans Soucis»

Le jardin des coccinelles est un jardin d'habitant-es géré par un collectif. Un noyau dur plus engagé semble prendre en charge l'essentiel du travail sur le jardin, dont le secrétaire est le centre. Il a la meilleure connaissance du jardinage, à tous les niveaux, sans être ni défini comme chef de façon formelle dans les statuts, ni autoritaire. Il répond simplement aux questions sur la meilleure façon de planter, cultiver, etc. mais uniquement lorsque les jardiniers lui demandent, sans leur donner d'ordre. Ce «pilier» du jardin fait partie du groupe initial de jardinier-es, avec quelques autres qui sont encore aujourd'hui assez investis. Ils-elles se sont rencontré-es à la fédération de parents d'élèves de leurs enfants, et les discussions sur le montage d'un jardin ont eu lieu dans ce cadre. De plus, nombre d'entre eux-elles habite juste à côté du jardin, et il leur arrive de se croiser dans la rue par hasard – parfois, c'est l'occasion de se tenir au courant de ce qui se passe sur le jardin, de ce qu'il y a à faire, etc.

Aujourd'hui, les plans de cultures sont réalisés à partir d'un Doodle² demandant aux adhérent-es ce qu'ils souhaitent planter. Par la suite, l'essentiel du plan de culture est pris en charge par le pilier, pour les raisons suivantes. D'abord, il importe de ne pas replanter la même plante deux années de suite au même endroit si l'on ne veut pas épuiser le sol. Or, le secrétaire est l'un des rares assez engagé pour se souvenir assez précisément des cultures de l'année passée, et sait donc ce qu'il faut planter ou non, et à quel endroit. A cela s'ajoute sa connaissance du jardinage, des meilleurs coins du jardin adaptés à telle ou telle plante, des saisons de cultures. Enfin, le temps consacré est évidemment nécessaire à cette position de pilier du jardin.

S'il y a une volonté de démocratie et de partage du pouvoir (réunions, Doodle, échanges possibles sur le jardin), elle se heurte à une réalité de faible participation (faible fréquentation des réunions). De plus, en ce qui concerne l'information, son partage pose également problème. L'information reste centrale pour permettre aux jardinier-es de participer, de se sentir inclus-es, de pouvoir avoir les compétences nécessaires pour « gratter la terre ». Or, l'information passe par les réunions (donc elle passe peu – et les comptes-rendus ne sont pas toujours bien faits) ; par les discussions sur le jardin avec le noyau dur ; sur le blog du jardin (peu fréquenté) ; ou par le cahier présent sur place indiquant les tâches faites (pas toujours rigoureusement rempli). Pour de nouveau-elles jardinier-es, qui ne veulent/peuvent pas venir aux réunions, ou qui n'identifient pas les piliers, il est possible de se sentir dans le flou sur le jardin, sans savoir quoi faire. Par exemple, une des personnes interrogée, qui est arrivée au jardin récemment, a dit avoir passé plusieurs mois à ne faire que du désherbage avant d'identifier le pilier, et de s'appuyer



Deuxième partie :

De la transversalité du lien social et de l'organisation collective dans les jardins

sur lui pour avoir les informations et acquérir les compétences. C'est en passant par lui qu'elle a pu s'intégrer à la pratique.

En résumé, le fonctionnement explicite du jardin est centré sur le conseil d'administration, mais son fonctionnement concret repose en grande partie sur un noyau dur, notamment le secrétaire, qui prend en charge tout ce que le collectif ne fait pas, organise les cultures, centralise les informations. Les outils de participations (réunions, Doodle) sont peu appropriés par les jardiniers, en raison d'un manque d'engagement ou de temps (ce qui est lié), et l'essentiel de l'information passe en réalité par le noyau dur.



2.3.2 Le leadership

Après avoir détaillé la forme du «noyau dur» comme grande configuration organisationnelle au jardin, nous allons nous attarder sur le «leadership». Pour définir le rôle du-de la «leader», nous reprenons à notre compte les caractéristiques que Robert K. Merton confère à la notion de *leadership*. Le-la leader serait une personne d'influence capable d'orienter l'action des autres. Son pouvoir ne découlant pas forcément de sa position dans une organisation. Le-la leader stimule, rassemble et motive ; il-elle peut tirer sa puissance de la crédibilité que lui donnent son efficacité reconnue et son expérience.

Au jardin des «Arômes du Huitième» on peut identifier un « leader » qui concentre la majeure partie de l'activité du jardin de par ses décisions et ses initiatives personnelles. L'un de ses membres fondateurs y est présent tous les soirs.

"Alors j'essaye de pas imposer mes idées, en fait j'y suis tous les soirs quoi, donc quand ya des trucs à planter, des machins, j'essaye d'inviter un peu tout le monde. Y'en a beaucoup qui viennent pour mettre quelques graines et puis après qui s'en occupent plus du tout mais c'est pas grave".

François, membre du jardin des «Arômes du Huitième» depuis sa création

Si une telle personne permet de palier aux aléas de la participation notamment sur des petits jardins, ce genre de phénomène peut tendre aussi à la limiter, ainsi que le recrutement. Une adhérente du «jardin des Taillis» illustre ce modèle :



« On essaie de le faire en équipe mais M. nous chapeaute beaucoup. C'est son bébé, alors on ne veut pas non plus... Là au printemps on avait dit "il faudrait mettre de la mâche" [elle a répondu] "il y a le temps, il y a d'autres choses à faire..." Alors elle est adorable, mais du coup on n'ose pas trop la contrecarrer. alors moi je la connais bien, mais il y en a qui n'osent pas s'imposer. Alors on perd comme ça... Parce qu'il y a toujours quelque chose à faire en urgence, alors on repousse, on repousse, mais les semaines passent très vite. Sachant que quand il y a des congés scolaires, on ne vient pas... »

Laurence, jardinière au jardin des Taillis

Seulement deux jardins de notre échantillon n'ayant pas d'animateur-rices ne sont pas des jardins partagés : le «jardin des Meuniers» et le «jardin des Taillis». Le premier, même s'il est maintenant totalement en restructuration, donne à voir un modèle d'organisation structuré moins formellement, et ce sans doute à l'égard de sa vocation : c'est un jardin familial qui ne met pas au même plan cette valeur de « faire ensemble ». L'une des principales règles implicite est le fait que chacun doit veiller à ne pas gêner les autres :

« Ah oui, c'est important ça. On avait la parcelle, on demandait que la parcelle soit propre, qu'il n'y ait pas de mauvaises graines qui aillent s'éparpiller chez le voisin.

B : Ah oui si on n'entretient pas ça a des conséquences pour tous.

Ça vous allez le retrouver chez n'importe quel jardinier qui aime bien faire son jardin c'est d'avoir quelque chose de propre. Voilà ça c'était la base, à partir de ça chacun fait comme il l'entend, chacun y met, ce qu'il veut dedans, on ne met pas tous la même chose non plus. »

Emmanuel, jardinier au «jardin des Meuniers»

A côté de cela, dans ce jardin, il n'y a pas forcément d'aspiration à faire en collectif, ou de demande particulière dans ce sens, qui nécessiterait d'autres formes d'organisation (comme des réunions régulières ou des outils de communication élaborés). Ils-elles ne cherchent pas spécialement à faire des choses ensemble ou à aménager des lieux en



Deuxième partie :

De la transversalité du lien social et de l'organisation collective dans les jardins

commun. Certes, le terrain est partagé, mais ce qui fait le collectif c'est davantage l'idée que personne ne vienne sur la parcelle des autres ou fasse pousser quelque chose qui puisse déranger ou dépasser sur les autres parcelles. Nous n'avons en tout cas pas constaté l'émergence d'un quelconque «noyau dur» ou d'un «leader» sur le «jardin des Meuniers». Il n'est pas impossible qu'une ou plusieurs figures se démarquent, mais il aurait sans doute fallu avoir plus de temps pour observer davantage le « quotidien ».

Comme nous l'avons dit plus haut, les jardins partagés, qui sont ceux où la présence d'un-e salarié-e est la plus rare dans notre échantillon, mettent souvent très en avant la production de « lien social » dans leur vocation. L'organisation-même du jardin, sa structuration, s'inscrivent dans cette volonté, mais donnent lieu à de multiples déclinaisons comme on l'a démontré.

Conclusion :

Ce chapitre permet d'exposer le fait que la grande diversité des jardins correspond tout à la fois à la variété des projets (qui se lit à travers leurs vocations) ainsi qu'à travers les configurations organisationnelles. Ainsi, celles-ci peuvent se structurer selon les problématiques propres au territoire, aux dynamiques collectives, ou encore selon le projet dessiné par le ou les porteur-ses de projet.

Les différentes personnes investies dans les jardins viennent pour des raisons bien différentes et amènent au collectif ce qu'elle souhaitent et peuvent donner. Les jardins peuvent être considérés comme des associations de personnes qui sont cependant toujours structurées autour d'un projet (qu'il soit l'objet d'un consensus ou de tensions pouvant aboutir vers des formes de conflits), et d'une organisation régulée de manière autonome (un «noyau dur», un-e «leader») ou formelle (présence d'un-e animatrice salarié-e).

Il existe toujours une personne ou un petit collectif qui prend en charge la supervision du jardinage et l'organisation du groupe, qu'il s'agisse d'un-e salarié-e ou d'un «noyau dur». La forme prise par ces collectifs dépend du projet du jardin et des jardinier-es qui le portent, en relation avec la dynamique particulière du jardin. Comme l'avait déjà relevé le rapport ARGOS en 2013, « *la diversité des structures porteuses de jardins collectifs est une particularité forte, qui s'impose parfois comme une faiblesse (opacité, perte de lisibilité pour les non-initiés) mais le plus souvent comme une force. Elle permet une adaptabilité importante aux spécificités locales, ce qui s'avère essentiel dans le cadre d'initiatives qui souhaitent avoir une influence multi-*



scalaire (quartier, commune, etc.) » (ARGOS, 2013).

On a vu ici que la dynamique, l'ambiance et l'organisation des activités au jardin peut tout à la fois reposer sur une configuration organisationnelle formelle (présence d'un-e animateur-riche, avec des définitions claires des fonctions et des rôles par exemple), ou être portée par la présence d'un groupe fort avec des responsabilités réparties entre les jardinier-es en fonction de leurs compétences personnelles. Ces deux configurations n'étant pas opposées, nous pouvons les retrouver dans un même jardin. De même, si le rôle de l'animateur-riche peut être important, en ce qu'il participe à fédérer un groupe de jardinier-es autour d'évènements, de l'organisation du quotidien, etc,... d'autres solutions sont trouvées dans des jardins qui n'ont pas les moyens de recruter un-e salarié-e. Enfin, comme nous l'avons vu dans certains cas particuliers, des jardinier-es relèvent le besoin d'une forme « d'autorité » ou, du moins, de directions qui puissent animer et faire respecter les règles édictées. C'est également dans ce genre de situations que la présence d'un-e salarié-e permet de fixer ou de garantir le respect des règles élaborées par les chartes. Ce qui est plus difficile au sein d'organisations régulées de manière autonome, par un « noyau dur » ou un-e « leader ».

De l'intronisation d'une innovation sociale

Pour en revenir au sujet d'une permaculture plus productive, il faut envisager la question de l'organisation des collectifs en relation à ces deux souhaits du Passe-Jardins. En effet, il serait opportun de prendre en considération tout d'abord le niveau d'information que beaucoup de jardinier-es ont - nous avons vu qu'il était faible -. C'est bien cette représentation de ce que peut être la permaculture qui constitue la raison du positionnement des jardinier-es pour ou contre (pour simplifier) la permaculture. Il s'agit également par là d'éviter de polariser un jardin autour d'une question mal posée. De manière plus concrète, enfin, il se révèle pertinent de réfléchir à ce qu'implique une forme de permaculture au niveau de la force de travail, des compétences et de l'organisation du collectif, par exemple pour la mise en place d'une butte.

Si une innovation comme la permaculture ou une volonté d'augmentation de la production au sein des jardins est souhaitée, celle-ci doit nécessairement être pensée par rapport au contexte spécifique de chaque jardin, puisque les modalités d'une éventuelle mise en place de la permaculture dépend des dynamiques toujours uniques des jardins.

TROISIÈME PARTIE

Focus sur les deux dimensions clés de l'enquête: productions et permacultures

Nous avons pu comprendre, grâce à la partie précédente, certains aspects qui amènent des individus à adhérer dans des jardins collectifs. Le faire ensemble, la convivialité, et faire l'expérience du collectif, sont, dans les discours des jardinier-es, les premières motivations à venir dans un jardin, concrétisées en actes et en pratiques. Seulement, ils-elles ont décidé de faire ces expériences au sein d'un jardin, et ce n'est pas anodin. Les adhérent-es deviennent alors des jardinier-es. Leur activité collective tourne autour du jardin et de ce qu'il s'y passe, ce qu'il se plante, s'arrose, se récolte, se cultive et se mange. C'est d'ailleurs cet aspect nourricier des jardins, et comment il se traduit (chez et) pour les jardinier-es, que nous avons à interroger lors de notre enquête de terrain. Nous voulions en effet avoir accès à la manière dont les jardinier-es pratiquent et se représentent l'activité de jardinage ainsi que la production de fruits et légumes au jardin. Nous allons d'abord, dans le chapitre 3, en décrire les contours, et ce à travers une description du paysage ethnographique que l'observation de nos terrains et l'analyse de nos données nous ont permis de constituer.

Aussi, l'activité de jardinage est à mettre en parallèle dans cet écrit, avec la permaculture. Cette dernière, comme référence pratique, occupe une place centrale dans la commande qui est à l'origine de cette enquête collective. En effet, c'est en proposant la permaculture – ou plus exactement le « maraîchage urbain permaculturel » – comme modèle adéquat, que Le Passe-Jardins envisage de développer la dimension nourricière du réseau des jardins partagés de la métropole de Lyon. Cette centralité de la permaculture s'est vue travaillée dans le cadre de notre enquête : en premier lieu durant notre travail exploratoire de documentation¹, mais aussi durant la conduite de notre enquête. Sur ce second point, qui a trait à la permaculture telle qu'elle se manifeste dans les jardins enquêtés ainsi que dans les discours des jardinier-es interrogé-es, notre enquête² a permis de mettre en évidence une diversité de significations et d'appropriations pratiques de la permaculture. C'est à rendre compte de cette diversité que sera destiné le chapitre 4.

1 cf chap 1 partie 1

2 l'une des questions de notre grille d'entretien portait sur la permaculture





CHAPITRE 1 : JARDINAGES ET PRODUCTIONS AU JARDIN.

Nous allons nous intéresser ici à la manière dont les jardinier-es se représentent l'activité de jardinage, autrement dit, quelles sont les pratiques qui lui sont associées, mais aussi quelles attentes. En somme, comment et pourquoi les jardinier-es y sont-ils-elles attaché-es? Nous nous interrogerons ensuite sur le rapport que les jardinier-es entretiennent à la question de la production nourricière des jardins collectifs.

1.1 Jardinages

Dans un premier temps nous souhaitons évoquer les différents rapports au jardinage à travers les discours et les pratiques des adhérent-es/jardinier-es. De nombreuses expressions ont été relevées durant notre travail de terrain, lors des entretiens, des discussions informelles, des observations dans les jardins, des réunions, exprimant les différentes attaches à l'activité de jardinage. Puis nous verrons en quoi le rapport à l'esthétique du jardin vient s'insérer en complément des seules pratiques de jardinage.

1.1.1 «Gratter la terre»

Le plaisir est le vecteur commun de la venue au jardin des jardinier-es et se décline de différentes façons. Le jardinage peut être affiché comme le plaisir de travailler. Des jardinier-es se rendent au jardin afin d'oeuvrer, de produire, d'entretenir le jardin.

« Je travaille dans le jardin et je viens tous les jours, une heure le matin et deux heures l'après-midi. En pleine saison, il faut bien venir trois heures par jour parce qu'il y a toujours quelque chose à faire. Dans un jardin, il y a toujours quelque chose à faire. On voit une herbe, et puis on se dit qu'on s'en occupera demain, et puis on finit par repousser le truc ! Vous savez, on travaille même en hiver.»

Emmanuel, adhérent du «jardin des Meuniers»



Il s'agit non seulement de «gratter la terre» avec les mains, mais aussi de la travailler avec des outils, d'assurer différents travaux au sein du jardin, d'organiser les cultures en fonction de la composition des sols cultivables et des besoins des plantes (associations de plantes). Les jardinier-es proposent des significations différentes de leur venue au jardin et de l'activité de jardinage. Au «jardin des Meuniers», Emmanuel insiste sur le travail constant du jardinage, tandis qu'un autre jardinier, Philippe, se positionne dans une logique différente de «laisser-agir»: *C'est du temps, C'est pour ça qu'avec un petit terrain c'est compliqué. Si vous avez un grand terrain vous laissez votre terrain pendant 2 ans ou 1 an tranquille sous cartons, sous feuilles et un an après vous revenez, vous avez un terrain, vous avez pratiquement pas de travail à faire, il n'y a pas d'herbe, il n'y a rien* ».

De plus, nous avons relevé que l'hétérogénéité des discours appuie la diversité des rapports à la terre. Ce rapport peut s'inscrire dans une logique biographique, c'est-à-dire que les jardinier-es opèrent un retour à l'activité de jardinage et ce qui s'y apparente : la ruralité, la paysannerie, le goût des produits. Nous avons traduit cela par l'expression «retour à la terre» :

« Je suis une rurale dans l'âme, je suis une fille de paysan, une soeur de paysan, c'est mon frère qui a repris la ferme familiale dans le Loiret et c'est vrai que c'est quelque chose, alors on vient de Seine et Marne, on est arrivé il y a 2 ans sur Lyon et on avait un jardin, enfin on l'a toujours la maison et le jardin, là bas on a un petit coin potager, donc j'aimais bien gratter la terre, je suis pas une grande jardinière, mais j'aime bien avoir mes tomates, haricots verts, quelques produits du jardin, et je crois que j'ai eu d'autant plus envie en arrivant ici car ce lien à la terre, ce rapport, ça ça me manquait pas mal quoi en arrivant ici. On a gardé notre maison en Seine et Marne aussi quoi. On a toujours ce lien à la nature quoi. Voilà. C'est pour ça que j'ai adhéré assez vite au projet. »

Roselyne, adhérente-jardinière au «jardin Les Arômes du Huitième».

Françoise Dubost explique que la création et le développement des « jardins collectifs » dans les années 90 permet de favoriser un retour à la terre en ville¹. L'auteure affirme l'hétérogénéité des utilisateurs des jardins partagés qui ne viennent pas au jardin pour les mêmes objectifs.

En effet d'autres discours laissent entrevoir une logique différente, certain-es jardinier-es s'avèrent être dans une logique d'un rapport de découverte ou d'initiation à de nouvelles pratiques, auxquelles ils-elles trouvent également un aspect valorisant,

¹ Dubost, « JARDINS - Les Français et leurs jardins », Encyclopædia Universalis



puisque ce lien à la terre fait écho à leurs convictions et leur désir de se nourrir et consommer autrement.

A travers les récits que les enquêté-es font de leur expérience au jardin, la «ville» apparaît comme un élément éclairant le sens de leur fréquentation du jardin.

« Formidable, en ville, un lieu où on peut gratter la terre, mettre les doigts dans la terre, avoir des fleurs, même des légumes ! Quand j'étais beaucoup plus jeune, je voulais faire partie de ce qu'on trouve maintenant beaucoup en ville... c'est-à-dire aller chercher des légumes chez des.. producteurs locaux, mais bon ça se faisait pas beaucoup à l'époque. Voilà, et donc je me disais que ce serait super, et puis aussi de faire des expériences, essayer de planter des choses qu'on a pas l'habitude d'avoir ou de voir».

Camille, adhérente-jardinière et gérante du «jardin de la Muette»

1.1.2 Dimension esthétique du jardin

Le jardin n'est pas uniquement évoqué comme lieu de pratiques. Il est en effet décrit par certains jardinier-es comme un espace à vocation esthétique lui permettant de jouer sa fonction d'interface dans le quartier². Ainsi, l'activité de jardinage répond également à des volontés de création d'un espace agréable à vivre mais aussi à regarder. En effet, certains jardins se situent à proximité de lieux de passage et de fréquentation :

«Le samedi et le dimanche il y a beaucoup de passage, beaucoup de touristes et puis des gens qui ne connaissent pas forcément cette rue en escalier et qui la découvrent. [...] Et oui ça donne envie de s'arrêter, c'est pour ça qu'on essaye, à la fois de, non seulement de cultiver pour avoir le plaisir de voir pousser mais aussi pour que ce soit beau, qu'il y ait des fleurs, pour le plaisir des yeux ! Des nôtres et de ceux qui passent».

Camille, jardinière au «jardin de la Muette»

Cet extrait témoigne de l'importance accordée à la dimension esthétique. Nous constatons que l'attachement à cette dimension de la production du «beau» et de «l'agréable» est une préoccupation majoritairement féminine dont l'intérêt est aussi de faire profiter les passant-e-s et/ou touristes.

La notion de «beau» est rattachée à ce qui est entretenu et que l'on prend plaisir à admirer. Cela passe par non seulement l'entretien et le rangement du jardin, mais aussi par la création d'outils pratiques et esthétiques (canettes suspendues aux branches afin de laisser diffuser la lumière, ou encore spirale à insectes, herbiers à insectes...) et d'espaces collectifs de relaxation (terrasses, mare, bancs...).

² cf partie 2 chapitre 1



Éléments esthétiques et favorisant la biodiversité au «jardin du Coeur»

Martine Bergues explique que «*le sauvage*»¹, c'est-à-dire les herbes folles et mauvaises herbes, est associé à une idée de saleté. Tenir «proprement» son jardin, le domestiquer, ne pas l'abandonner, c'est, d'après elle, empêcher ces herbes de pousser, les mettre à distance pour entretenir l'ordre dans le jardin².

Pour conclure cette partie sur les différents rapports au jardinage et au jardin, il nous semble pertinent de rappeler, comme nous l'avons vu, que jardinage et bien-être sont liés. Nous l'avons abordé dans le chapitre 1, mais ici c'est le bien-être qui se décline dans la dimension de contact avec la terre, tout en s'appropriant un lieu en ville. Chaque jardinier-e vient au jardin selon ses propres motivations. Pourtant, malgré des différences affichées dans les discours, les motivations, chacun-e vient pour «prendre part», former une «communauté» de jardiniers (Zask, 2011). On participe au jardin pour soi, et également pour rencontrer des pairs, partager un objectif commun qui est le jardinage sur un espace dédié. Certain-es mettront un point d'honneur à produire des légumes sains pour la consommation ; d'autres à travailler à rendre un jardin esthétique, qui peut être vu, admiré ; d'autres encore pour tester, expérimenter des techniques de cultures ; d'autres pour se ressourcer. Dans toutes les motivations qui animent les jardinier-es, le plaisir d'être là, de «gratter la terre», de créer, «faire pousser» et entretenir un jardin «beau», est prépondérant. Ainsi, le

¹ Bergues Martine, «*En son jardin. Une ethnologie de fleurissement*», Paris, Les éditions de la maison des sciences de l'homme, collection «ethnologie de la France», 2011, p.104.

² Sur la dimension esthétique liée à la permaculture, cf le chapitre suivant (4 - Permacultures au jardin)



jardinage apporte un certain nombre de bienfaits, à la fois pour les jardinier-es, mais aussi pour la communauté d'habitant-es. C'est en cela que nous pouvons dire que les jardins introduisent différentes formes de productivité en leur sein, point que nous développons ci-après.

1.2 La production au jardin collectif.

L'expression «production nourricière» est centrale dans la commande de l'enquête. Pour Le Passe-Jardins, elle s'inscrit dans un idéal d'auto-suffisance alimentaire à partir de la production des jardins. Nous avons choisi d'aborder la question de la dimension nourricière de manière plus large. En effet, nous entendons par nourricier le fait de se nourrir des fruits et des légumes produits au jardin. Cela n'inclut pas la dimension d'auto-suffisance.

Le rapport ARGOS de 2013 définit les jardins de son échantillon (partagés, d'insertion, familiaux) comme des «*lieux de culture de la terre, dans une optique de production agricole et florale et/ou de plaisir*³». Or, la question de la production ne réapparaît seulement quand est abordée la question de la «motivation économique» à oeuvrer dans un jardin. Elle est alors associée aux jardins familiaux, pour faire face à la crise économique par une limitation des achats en fruits et légumes, et «*pour les jardiniers de jardins partagés, ils sont bien entendu heureux de pouvoir manger des fruits et légumes à moindre frais, de qualité et sains, notamment en période de crise économique. Pour autant, ce n'est pas là le moteur principal de leur présence sur les jardins*⁴. La production dans les jardins partagés est donc reléguée au second plan. Dans notre échantillon, les jardins partagés étant en majorité représentés de jardins collectifs, il était d'autant plus pertinent de nous saisir de la question du Passe-Jardins sur la «production nourricière» pour pouvoir l'interroger auprès des jardins et des jardinier-es. Comment est-elle pensée, vécue en acte, et comment les jardinier-es se projettent-ils-elles dans le potentiel productif des jardins partagés ? L'enjeu du terme de production, dans le sens commun, c'est qu'il revêt deux sens : à la fois celui du processus productif, et celui du résultat de ce processus. Cette polysémie brouille les pistes, pour les enquêteur-rices, mais aussi les perceptions des jardinier-es à ce propos. Un autre enjeu de ce terme, ce sont ses multiples connotations revêtues, qui parfois ont pu être l'objet de résistances de la part de jardinier-es, comme nous allons le voir dans la suite du rapport.

3 Rapport Argos, 2013, *op.cit.* p5

4 Rapport Argos, 2013, *op.cit.*, p19



Nous allons tenter ici de nous intéresser aux pratiques productives des jardinier-es, à leurs résultats, et surtout à ce qu'on nous en dit, afin d'éclairer cette question. La production, qui est documentée ici, est celle de légumes ou de fruits, herbes, condiments, de biens consommables, donc bel et bien la production nourricière.

1.2.1 Distance et proximité face au terme de «production»

Le premier élément marquant est la façon dont les jardinier-es se positionnent et positionnent le jardin auquel il-elles adhèrent dans une polarité binaire : « pas productif » et « productif ». La plupart des jardins collectifs de notre échantillon, et des jardinier-es interrogé-es, se distancient de l'activité productive et nourricière quand on leur parle de production. Nombre d'enquêté-es nous disent que leur jardin n'a pas pour but d'être « nourricier », « alimentaire » ou « productif », c'est-à-dire que la production au jardin n'a pas pour vocation à permettre une forme d'auto-suffisance alimentaire. Roselyne, jardinière au «jardin des Arômes du Huitième» nous dit par exemple « *on n'est pas du tout dans une démarche de production, de rentabilité, on fait pas du jardin pour nous nourrir parce que sinon on mangerait pas grand-chose* ». Stéphanie, du «jardin de la Muette» : « *Ils viennent pas forcément pour produire [...] ah non mais de toute façon, non, non, c'est pas un jardin alimentaire.*⁵».

Aussi, Louise du «jardin Jules Guesde» dit « *c'est marrant parce que la vocation nourricière, alors que certains roulent quand même pas sur l'or, on a du mal à la, comment dire, à la faire vivre. Parce que là, à l'heure actuelle, on récupère des quantités homéopathiques.* » puis « *ce n'est pas un jardin qui permet la consommation, la production pour s'alimenter, c'est un jardin plaisir* ». Sarah du «jardin Champverdoyant» : « *Bon nous au début le but c'était pas de nous nourrir, c'est la convivialité, de réaliser un projet, c'était pour certains comme un rêve qui s'était accompli* ». Arlette, du «jardin d'Yvonne» : « *Moi ça me ferait un petit peu peur, parce que je trouve ça chouette cet état d'esprit où on s'en fiche un peu si ça rate, que notre but c'est de tester des choses et de passer des bons moments et d'être ensemble au jardin, et pour moi ça, ça serait plus important que d'essayer de produire le plus de tomates possible* ». Les trois dernières citations sont intéressantes en ce qu'elles effectuent une mise en opposition des vocations productive et conviviale de leurs jardins. La production est perçue comme opposée à la vision loisir et plaisir partagés de la participation à un jardin collectif, dont

⁵ Elle dira plus loin « mais ça peut l'être en partie. Moi je suis ravie de manger quelques asperges » : finalement, il y a une production, ici de petite quantité, mais elle est là. Nous documenterons cet aspect au paragraphe suivant.



TROISIÈME PARTIE

Focus sur les deux dimensions clés de l'enquête: productions et permacultures

il s'agit la plupart du temps du but principal. Donc, si nous reprenons la définition du rapport ARGOS, il s'agirait de parler de «*production agricole OU de plaisir*», les deux aspects n'iraient pas ensemble. Ici, nous pouvons penser que le terme même de production fait appel à un univers de sens dont les jardiniers se distancient. Le registre de la production serait, pour les jardiniers, incompatible avec la convivialité et le plaisir au jardin, raison pressentie pour laquelle les jardinier-es expriment leurs réserves quand on utilise la terminologie de la production. Pour seulement une petite minorité des jardins, le but est productif : c'est le cas du «jardin des Pot'iront» (pour lequel on notera au passage que certains de ses adhérents s'y réfèrent en parlant de «*ferme*⁶»), du «jardin des Meuniers» pour les parcelles individuelles et familiales, et du «jardin du Cœur», qui a pour objectif principal l'insertion des salariés, mais dont la production de légumes importante, affichée et pesée, fournit les Restos du Cœur.



Des choux au Jardin du Coeur et au jardin Champverdoyant

⁶ Les enquêté-es sont porteur-euses de cette dimension productive du jardin, mais expriment qu'elle n'est pas portée par tous les adhérent-es, au sens où certain-es ne s'impliqueraient pas suffisamment au vu du travail et de l'organisation que représente la production de 100 paniers d'une valeur de 25 euros 48 dimanches par an.



1.2.2 La production au jardin existe toujours.... en dires et en actes

Ce constat que seulement quelques jardins affirment une posture de production tandis que la plupart des autres s'en distancient, prend une dimension paradoxale lorsqu'il est confronté au fait que, en réalité, sur chaque jardin, des fruits et légumes sont bel et bien plantés, que leur culture fait l'objet d'attention, qu'ils sont récoltés et même consommés ! Mais lorsqu'elles sont évoquées par les jardinier-es, ces réalités ne sont pas présentées en termes de production. En pratique, elles ne sont d'ailleurs que rarement formalisées par une pesée indiquant leur volume :

« Y a des trucs qui ont marché et d'autres qui n'ont pas marché, comme les petits pois, après peut-être qu'on les a plantés trop tard va savoir. Les oignons, on a eu beaucoup d'oignons, au moins deux cageots. On a eu quelques pommes de terre, pas mal de courgettes, des radis à foison, de la salade, un peu de fraises, les tomates quand même, des haricots verts, des panais [...] Oui bon c'est pas tout quantifié (de manière à ce que) 'chacun prend un kilo'. C'est celui qui arrive qui se sert. Même des fois j'en ai proposé aux gens qui venaient, je leur ai donné deux trois salades, quelques radis [...] bon on va pas leur donner à chaque fois mais faut pas gaspiller».

Sarah, jardinière au «jardin Champverdoyant»

« Le plan c'était de mettre des petits fruits rouges, des choses chères et surtout de plaisir, et je cuisine beaucoup dont des herbes aromatiques et puis les tomates, salades, haricots verts et puis après je me suis dit que j'allais mettre des artichauts parce que je suis une fana des artichauts [...] Ce que je voudrais c'est avoir en continu mais pas en abondance. C'est repiquer 10 à 15 salades, 15 jours après en mettre d'autres, en continu, pas en abondance. »

Fabienne, jardinière au «jardin des Meuniers».

Avec ces deux exemples, nous pouvons voir qu'en effet, des légumes poussent, sont distribués, sont mangés. Ils ne sont pas quantifiés par des pesées, mais à vue d'oeil, en fonction de ce qui a poussé ou non. On ne parle pas ici de production : les termes utilisés sont ceux du jardinage : « *mettre* », « *faire pousser* », « *planter* », « *récolter* », « *ramasser* »..., ou encore « *ça marche* ». Pour autant, ce qui est cultivé au jardin fait l'objet de choix, de gestions, d'anticipation, voire même de stratégies pour éviter le gaspillage, ce qui se rapproche donc de méthodes liées à la gestion de la production. Ce qui est cultivé est donc précieux, et valorisé : « *avoir de bons légumes* » (Suzy, du «jardin d'Yvonne»), « *beaucoup de variétés de tomates, surtout des variétés anciennes, même si ça produit pas beaucoup ça a toujours plus de goût* » (Philippe du «jardin des Meuniers»), « *c'est plus pour oui, l'agrément de se dire «tiens je vais manger*



une tomate du jardin, je sais d'où elle vient, c'est moi qui l'ai plantée ou bien c'est pas moi mais je l'ai vue mûrir, je l'ai arrosée, je l'ai bichonnée» » (Camille, «jardin de la Muette»). Cela s'inscrit parfois dans une logique économique, qui se cristallise dans le fait de planter des légumes ou fruits qui sont chers à l'achat. C'est donc la qualité qui est mise en avant : qualité de ce qui est produit et consommé, mais aussi qualité de comment cela a été produit et consommé, les jardiniers étant les acteurs de ce processus.

Les usages du terme de production :

Comme nous venons de voir, le terme de production chez les jardinier-es revêt une connotation souvent négative. La production pourrait alors être traduite par productivité, soit le processus par lequel on augmente la production, et dont les jardinier-es déterminent comme étant contraignant, laborieux, rigoureux, donc à l'antipode du plaisir qu'ils viennent chercher au jardin.

Pour l'anthropologie et la sociologie, la production est une catégorie d'analyse : finalement, la production, ainsi que la circulation et la consommation de ce qui est produit (et des richesses), soit le phénomène économique universel à la vie humaine, engendre des rapports sociaux entre des individus et des groupes. Dans cette perspective, F. Dupuy définit l'économie comme étant l'ensemble des actes de nature sociale qui visent à transformer et extraire les ressources de la nature pour les convertir en biens et richesses, ces derniers étant par la suite destinés à être distribués, consommés et échangés¹. Ainsi, ces rapports sociaux sont aussi, dans un double mouvement, à la base de la production. Les jardins partagés lyonnais en sont un exemple marquant : production et lien social sont articulés d'une telle sorte que la production ne se fait, ne se pense et ne se dit que par le biais du rapport entre les gens : «La valeur première c'est le faire ensemble» nous dit un jardinier du «jardin sur Cour». On peut aussi faire le lien avec K. Polanyi qui considère que l'économie est encadrée dans toutes les sphères de la société, et donc dans les rapports sociaux². Ainsi, l'intérêt matériel n'est pas la principale motivation individuelle. Il est donc difficile de penser la production des jardins partagés en dehors de ce qui fait son essence : le lien entre les individus. La production matérielle de biens consommables ne se fait que parce qu'il y a production d'un immatériel qu'est le lien social.

¹ Dupuy F, *Anthropologie économique*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 2001, 192 p.

²POLANYI Karl, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps. (traduction française)*, Paris, Gallimard, 1983, 419p.



1.2.3 Une projection dans l'avenir de l'aspect nourricier

Nous pouvons aussi noter un autre aspect de la vision de la plupart des jardinier-es, qui, certes, se distancient de l'idée de production, mais confient qu'ils se projettent dans un avenir où ils aimeraient se nourrir plus avec les produits du jardin. Ce sont d'ailleurs des réflexions qui traversent le collectif du jardin : le «jardin Champverdoyant», nous dit Sarah, s'est fixé comme objectif d'être plus nourricier d'ici deux à trois ans. Au «jardin Jules Guesde» ils ont pour objectif d'entamer un processus de réflexion sur la pesée des produits. Le co-président du «jardin d'Yvonne» confie¹ qu'il souhaiterait que le jardin s'attache davantage à cette question de production, maintenant que le collectif de jardinier-es est bien stabilisé. Gwenaël, dans le «jardin des Meuniers», qui s'inscrit dans une démarche de production alimentaire dit : « *je ne pense pas qu'il pourrait me nourrir plus, j'essaie d'occuper au maximum le terrain donc il n'y a pas de... il me nourrit en fonction des aléas climatiques [rires]* ». La question alimentaire est donc saisie par les jardinier-es, qui se projettent dans un futur où elle serait plus importante au jardin (ou resterait la même si elle est satisfaisante). Sans en parler en termes de production, terminologie dont les enquêté-es se distancient, la question nourricière existe donc bel et bien dans les jardins collectifs. Elle est même déjà investie, réfléchie, travaillée, par les jardinier-es ayant participé à notre enquête. Elle est d'ailleurs aussi pensée par rapport au contexte des jardins collectifs urbains, et des impacts qu'elle peut avoir sur le terrain, et par extension, sur les légumes qu'ils y cultivent : il s'agit notamment de la question de la pollution des sols, qui se cristallise quand le terrain portait anciennement un bâtiment, comme au «jardin d'Amaranthe», au «jardin Champverdoyant», au «jardin des Arômes du Huitième». Des solutions sont trouvées pour contourner le problème, notamment en amenant de la terre «saine» sur le terrain, ou dans des carrés de culture.

1.2.4 La production au delà du jardin

Pour finir, cette question de production nourricière a pu être parfois appropriée par quelques jardinier-es dans une réflexion allant au-delà des pratiques au jardin : autoproduction, production capitaliste, ce qui est pratiqué au jardin est mis en résonance avec des questionnements posés sur le fonctionnement de la société. Par exemple, Suzy, du «jardin d'Yvonne», nous dit : « *c'est vrai que ça va peut-être au-delà de simplement s'alimenter et puis, en fait, ce qui m'embête le plus c'est d'être dépendante* »

¹ après avoir dit que c'était avant tout un lieu convivial



des gens qui me vendent leurs légumes même s'ils sont très bons [...] aujourd'hui moi toute seule, je suis pas capable de faire pousser mes légumes et je crois que j'ai peur de ça [...] j'ai l'impression de pas avoir la connaissance pour m'auto-suffire, j'ai envie de progresser ... ». Participer au jardin, c'est pensé, par Suzy, comme une manière de mettre le pied à l'étrier d'une auto-suffisance alimentaire. L'auto-production alimentaire est ici pensée en positif. Pour l'un des salariés en insertion du «jardin du Cœur»², la production est assimilée à notre modèle socio-économique qu'il critique :

« Il y a cette foutue machine économique qui, je sais pas, on sort quand même d'une crise en 2008, une sacrée, enfin une crise carabinée, et j'ai l'impression qu'on prend les mêmes et on recommence, toujours vers ce truc de la capitalisation, la production, l'enrichissement. Voilà j'ai l'impression que c'est toujours l'humain qui travaille pour l'économie, alors qu'en principe à la base, c'est l'économie qui travaille pour l'homme, pour l'humain, pour nous relier, pour distribuer les richesses. Et là on travaille pour une machine quoi, on marche un peu sur la tête. ». Il finit en disant : « ce que je voulais te dire aussi c'est que jardiner c'est retrouver des gestes simples. ».

Jardiner, même dans un jardin collectif qui, dans les faits, produit beaucoup, ce n'est pas le même type de production que celui en place dans le système actuel, selon lui. C'est ici que nous retrouvons une assimilation de la production à un système dont on ne se reconnaît pas dans les valeurs. La production, dans les jardins en serait donc différente, par le contact avec la terre, et la valorisation de l'être humain et des liens entre les êtres humains.

En conclusion de cette réflexion sur la question de «la production au jardin», nous pouvons observer que ce terme de production fait émerger, dans sa réception, des éléments révélateurs des rapports à la production. Comme on l'a vu, souvent les jardinier-es ne se revendiquent pas productifs, au contraire. Cependant, le résultat alimentaire et nourricier de la participation au jardin collectif, sous quelque quantité et qualité que ce soit, existe bien. Les participant-es s'emparent à leurs manières de la question de la production alimentaire dans les faits, et potentiellement à l'avenir, dans leur jardin. Ce qui est d'abord apparu à nos yeux comme des contradictions que nous avons du mal à comprendre³, fait en fait sens pour les jardinier-es.

² donc l'un des quelques jardins de notre échantillon dont la production est importante et pesée

³ Nous avons décelé un schéma assez récurrent dans nos entretiens, de ce qu'on nous dit de la production : d'abord « on n'est pas productif » puis « on a eu des tomates » et enfin « on réfléchit à comment être plus nourricier », que nous avons documenté plus précisément dans les différentes déclinaisons de cette partie.



Conclusion du chapitre 1 :

Le jardinage s'incarne ethnographiquement de manière différente. Il est décrit comme une activité, tantôt associée à un investissement, un engagement sur la durée qui demande effort et constance, tantôt lié à un certain « laisser faire ». D'autre part, cette activité apporte familiarité en réaffirmant des liens à la terre, ou bien nouveauté en insufflant à la personne une nouvelle dynamique. Nous avons également pu remarquer que dans ce dernier cas, le jardinage nourrit l'engagement politique de la personne, notamment dans le fait de vivre son urbanité de manière différente et plus spécifiquement en matière de consommation et de production. Dans tous les cas, la notion de plaisir représente le trait d'union dans les propos de nos enquêté-es. Le jardinage enfin revêt un aspect esthétique pour certain-es et c'est notamment par cette activité de jardinage que celui-ci remplit sa fonction attractive au sein du quartier, et ce pour jouer son rôle d'interface⁴.

Le jardinage pensé comme production suscite des interrogations. En effet, le terme de production paraît connoté de manière négative chez les jardinier-es⁵. Il ne fait pas sens, car il impliquerait une rigueur, une obligation, au niveau du temps, du rendement, de « formalisme », de la réussite ; autant de contraintes qui peuvent être identifiées comme incompatibles avec leur désir de faire du jardin un lieu de convivialité. Les contraintes liées au processus productif ont l'air de s'opposer au loisir et au plaisir du jardin dans leur univers de sens. Cependant, on se rend compte, dans les discours et les pratiques, que la question nourricière existe : pouvoir se nourrir de ce que l'on produit, en termes de quantité ou de qualité est abordé. La production nourricière est bel et bien décrite, voire réfléchie et conceptualisée par les jardinier-es. Il s'agit donc d'un aspect généralement pensé par les jardinier-es à travers une méthode de travail, des techniques de jardinage mais également comme choix d'engagement militant.

Ce constat nous permet donc de dire que l'opposition apparente entre objectif productif et lien social, qui est l'objectif assumé et diffusé des jardins partagés n'est pas si pertinente. L'aspect nourricier tel qu'il est pensé par la majorité des jardins y compris pour celui des « Pot'Iront » inclut l'aspect convivial porté par les jardinier-es, et n'est pas en opposition avec. Au contraire, c'est même par rapport au lien social que la production est possible. Elle est pensée et concrétisée à travers cette notion. Pour reprendre et modifier la phrase du rapport ARGOS, il ne s'agirait pas de « *production agricole ou plaisir* » mais de production nourricière « et », ainsi que « par », le plaisir, la convivialité, le faire ensemble, le loisir...

4 Se reporter à la partie précédente, chapitre 1, 1.1 .

5 sauf, comme on l'a vu, chez certains qui oeuvrent au sein de jardins à but productif affiché



CHAPITRE 2 : PERMACULTURES AU JARDIN

Après avoir exposé les perceptions différenciées du jardinage et de la production nourricière au sein des jardins, abordons maintenant l'autre dimension principale de la commande du Passe-Jardins : la permaculture. Il s'agit de voir quelles significations ont été attribuées à celle-ci, comment elle se pratique dans les jardins. Commençons d'abord par un double constat d'ordre général. Sur tous les jardins de notre enquête, on note, d'une part que la notion de permaculture est connue par au moins un-e jardinier-es ; d'autre part, on la trouve partout présente en pratique. Or, il vaut toutefois la peine de considérer ces faits du point de vue de leur généralité. En effet, si nombre de ces jardinier-es qui « connaissent » – ou « ont entendu parler » – de la permaculture, ils nous ont par ailleurs informé qu'ils-elles n'en étaient avertis que depuis peu. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux-elles nous en ont même parlé en évoquant un « effet de mode »¹. Cette présence généralisée de la permaculture prend alors une forme qui, dans l'optique d'un essaimage de cette dernière, mérite d'être relevée : celle d'une façon de faire et de penser le jardin qui est aussi connue que récente, prise dans un phénomène d'engouement, phénomène vis-à-vis duquel les acteurs-rices se montrent souvent réflexifs, parfois critiques.

Outre cet « effet de mode », une autre raison peut venir expliquer ce constat de la présence généralisée de la permaculture dans notre échantillon. De fait, l'un des critères retenus dans l'échantillonnage des jardins enquêtés était que l'un de leurs membres ait participé à la formation permaculture dispensée cette année par Le Passe-Jardins². Ainsi, un tiers des jardinier-es avec qui nous avons effectué un entretien ont participé à cette formation (soit 25 sur 74 entretiens) ; ces 25 jardinier-es étant par ailleurs réparti-e-s sur 18 des 20 jardins ciblés. On notera par ailleurs que ces 25 jardiniers ayant fait la formation et accepté de nous accorder un entretien représentent près de 70% du nombre total des jardinier-es ayant participé à la formation cette année (25/37). Autant d'éléments contextuels à notre enquête qu'il est nécessaire de rappeler du point de vue de la représentativité des observations qui vont suivre.

¹ Précisons sur ces nombreux entretiens où il est apparu que la permaculture était considérée comme un phénomène « à la mode », « tendance », ou encore « dans l'air du temps », que ces jugements ne relevaient pas nécessairement de jugements péjoratifs, mais plutôt d'une prise de recul vis-à-vis de l'objet permaculture de la part des jardiniers.

² il s'agissait toutefois d'un critère non exclusif.



2.1 Représentations de la permaculture

Nous le laissions entendre précédemment, derrière cette présence généralisée de la permaculture sur les jardins, c'est en réalité une grande diversité d'appréhensions de cette dernière que l'on retrouve chez les jardinier-es. Le premier niveau d'analyse que nous retiendrons pour en rendre compte est celui des représentations liées à la permaculture. Autrement dit, nous tenterons de comprendre comment ces nombreux jardinier-es qui « connaissent la permaculture », ou bien en ont « entendu parler » se la figurent, les significations qu'ils-elles mettent derrière ce mot, les pratiques auxquelles ils-elles peuvent se rapporter lorsqu'ils-elles l'évoquent. Dans cette analyse des représentations liées à la permaculture, nous commencerons par concentrer notre attention sur les possibles associations que font les jardinier-res entre la permaculture et l'idée d'une *augmentation de la production*. Puis nous nous attacherons à rendre compte de la diversité des rapports à la permaculture en tant qu'ils dépassent largement cette question d'une permaculture productive.

2.1.1 Sur les représentations associant permaculture et augmentation de la production

Les jardinier-es opèrent-ils des liens entre permaculture et augmentation de la production ? Parmi les différentes représentations qu'ils-elles se font de la permaculture, il est apparu que ces liens ne s'opèrent que rarement. Car cette réalité est susceptible de rentrer en dissonance avec l'ambition du Passe-Jardin de relever le défi d'une alimentation urbaine au moyen de la permaculture, il nous a semblé important de revenir plus en détail sur cette question. L'analyse fine de nos entretiens permet en effet de mieux caractériser les formes et les contextes de cette absence d'association entre permaculture et augmentation de la production, mais aussi, lorsque c'est le cas, des modalités de sa présence dans les représentations des jardinier-es.

En effet, le constat général que nous pouvons tirer de notre enquête est bien celui d'une relative mais conséquente, absence d'association entre la permaculture et ses potentiels atouts productifs du point de vue des acteur-rices qui en sont familier-es³. Si la question de cette mise en corrélation fut régulièrement abordée lors de nos entretiens, c'est en réalité parce que, dans la plupart d'entre eux, c'est l'enquêteur-riche qui a amené la discussion sur la thématique d'une permaculture productive. Or,

³ plus ou moins «familier-es», nous y viendrons ensuite



quand cette thématique était amenée, nous avons de nombreuses fois observé qu'elle s'avérait peu fructueuse. C'est le cas par exemple au «jardin des Coccinelles», où nos entretiens ont révélé l'absence de mise en lien entre permaculture et augmentation de la production de la part des jardinier-es, y compris chez l'une d'entre eux-elles ayant participé à la formation du Passe-Jardins. De même, au «jardin d'Yvonne»⁴, nos entretiens ont pu montrer que la dimension productive n'émergeait pas, et ce en dépit d'une conception étendue de ce qu'il était possible d'entendre par permaculture. En fait, il apparaît dans ce jardin que la quantité de légumes produite n'occupe pas de place centrale dans le rapport au jardinage des jardinier-es⁵. Toujours sur cette même question, d'autres cas de figure émergent, notamment ceux où l'absence de corrélation entre augmentation de la production et permaculture est expliquée dans le discours des acteurs-rices. C'est par exemple le cas au «jardin de la Muette» où lorsqu'en entretien, la question des potentiels atouts de la permaculture du point de vue de ses rendements est évoquée, la réponse de Stéphanie, jardinière est que « *de toute façon, [les jardinier-es] ne viennent pas ici pour produire* », et que, « *non, ce n'est pas un jardin alimentaire* » .

Pour autant, si ces observations sont majoritaires dans nos comptes-rendus d'entretien, elles ne se vérifient pas systématiquement. Quelques cas contraires ont même été rencontrés. Notamment par exemple celui de Maryse, l'animatrice du «jardin du Cœur», qui lorsque la discussion s'oriente autour de la permaculture, établit spontanément une association entre permaculture et augmentation des rendements : « *oui, ça m'intéresse d'explorer la permaculture, pour voir si on peut augmenter un peu la production, être plus productifs* », avant qu'elle ne précise plus loin que ce sont les « *expérimentations menées au Bec Hellouin* » qui ont suscité chez elle ce désir d'exploration. Viennent par ailleurs les cas mentionnés plus haut où l'association entre permaculture et augmentation de la production est suscitée par les questionnements de l'enquêteur-riche, mais où contrairement aux cas mentionnés plus haut, les jardinier-es ont pu y voir une signification. Sur ce point, on retiendra que les jardinier-es ayant participé à la formation sont les plus réactif-ves. Mais ces associations sont souvent moins « claires et nettes » : elles arrivent la plupart du temps au milieu de discours qui mettent en avant d'autres rapports à la permaculture, et cette question du productif est rarement mise en avant. L'exemple d'Edith du Champverdoyant est sur ce point parlant : participante à la formation et « fervente défenseuse » de la permaculture au sein de son jardin, elle présente longuement lors de son entretien les intérêts écologiques de la permaculture, avant de finir par mettre en avant sa dimension nourricière. Elle

⁴ jardin au sein duquel la permaculture occupe pourtant une place centrale dans la conception de l'espace et du jardinage

⁵Cette non centralité s'incarnant, dans ce jardin comme dans de nombreux autres, par l'absence de pesée des récoltes, cf. partie précédente



souligne que c'est seulement depuis la formation qu'elle a intégré cet aspect-là de la permaculture. Plus loin enfin, elle conclut en précisant que, du point de vue de ses propres besoins et de ses raisons de venir au jardin, celui-ci n'a pas vocation à être nourricier.

En somme, ce qui semble ressortir sur cette question des liens entre permaculture et production quantitative c'est la prégnance d'éléments contextuels venant orienter – ou non – des rapports à la permaculture intéressés par sa dimension productive. Tout d'abord, les « attentes » manifestées par les jardinier-es vis-à-vis de ce que pourrait apporter la permaculture varient en fonction de la forme du jardin. Au « jardin sur Cour » par exemple, Eulalie avance que « le manque d'espace » ne permet de toute façon pas d'envisager une quelconque production à vocation nourricière. Par ailleurs, ces intérêts pour la permaculture varient aussi en fonction du rapport à l'activité de jardinage des jardinier-es interrogé-es. Enfin, ils varient en fonction de la nature du projet qui se trouve derrière la création de chaque jardin, et certains jardins à vocation explicitement productive se distinguent alors du reste des jardins enquêtés. Ainsi, et bien que n'ayant pas participé à la formation, Maryse du « jardin du Cœur » et Pierre du « jardin des Pot'iront » sont les deux qui abordent d'emblée la permaculture sous l'angle de la production : la première pour dire qu'elle explorerait bien, le second pour évoquer ses « points de désaccords », nous y reviendrons.

2.1.2 Diversité des rapports à la permaculture

Nous pouvons à présent aborder les rapports des jardinier-es à la permaculture dans toute leur diversité. Car oui, les différentes représentations que les jardinier-es peuvent se faire de la permaculture sont nombreuses et variées ! Comment dès lors les décrire ? Il apparaît que le principal facteur de différenciation entre les jardinier-es réside dans la nature plus ou moins *multidimensionnelle* de leur approches. Voici énumérées ci-dessous, classées par ordre de fréquence, les dimensions les plus récurrentes que nous avons relevé dans nos entretiens lorsque les jardiniers évoquaient la question de la permaculture :

- C'est en premier lieu ce que nous avons classé comme relevant d'une **dimension technique** de la permaculture que nous avons le plus fréquemment relevé dans nos entretiens. Nous entendons par là des connaissances de la permaculture de la part des jardinier-es qui se rapportent à une pratique de culture (le plus souvent la



culture sur butte, la lasagne, le paillage, le compost, ou encore le non désherbage).

- En second lieu vient la **dimension écologique**. Plus « large » qu'une simple approche de la permaculture par ses techniques et ses effets, nous l'avons retrouvée chez de nombreux-ses jardinier-es qui présentent la permaculture comme relevant d'une pratique de jardinage ayant le souci d'être intégrée dans l'écosystème qui l'accueille (ne pas le dégrader), en cherchant même souvent à lui être bénéfique⁶. Dépassant alors l'activité de jardinage en tant que telle, ce rapport à la permaculture se traduit souvent par la mise au premier plan d'une *attitude d'observation* de la nature et du jardin : au «jardin des Coccinelles», Marie raconte avoir appris à se poser la question de « *ce qui rentre et ce qui sort* », tandis qu'au «jardin d'Yvonne», on parle d'observer afin « *d'imiter* » la nature dans les « interventions » au jardin.

- Une troisième dimension que nous avons pu observer de façon récurrente est celle relevant d'une approche de la permaculture dans les termes d'une **économie du travail**. La permaculture nécessite-t-elle plus de travail ? Moins de travail ? Les jugements sont variés sur cette question. Pour la majorité, la permaculture relève d'un mode de culture nécessitant moins de travail : Georges au «jardin du Pré-Sensé» comme Louise au «jardin Jules Guesde», parlent ironiquement de leur choix de faire de la permaculture en évoquant un choix par « fainéantise ». Choix qu'ils expliquent par le fait que la nature « fait toute seule le travail ». Mais l'idée inverse selon laquelle la permaculture nécessite beaucoup de main d'œuvre est aussi présente sur les jardins («Champverdoyant», «Pot'iront») ; tout comme celle, plus modérée, que la permaculture nécessite *pour commencer* un investissement conséquent, avant *pour finir*, de permettre un travail moins dur.

- La quatrième et dernière dimension notable est **la dimension humaine** de la permaculture. Nous faisons ce choix du qualificatif « d'humain » non pas au sens de l'humanité comme valeur, mais de l'humanité comme objet ; c'est-à-dire dans le but de caractériser des rapports à la permaculture au sein desquels les humain-es se trouvent faire l'objet des changements qui lui sont propres. C'est par exemple le cas chez Jacques, salarié en insertion du «jardin du Cœur» pour qui la permaculture consiste en le fait de « *(se) faire du bien à soi-même et aux autres* » (en plus de faire du bien à la terre). Au «jardin Jules Guesde», la formation permaculture a permis de créer un « temps collectif » pour les jardinier-es (nous y reviendrons), tandis qu'au «jardin du Pré-Sensé», elle est envisagée par Chantal, salariée au centre social des

⁶ e nombreux-ses enquêté-es appuient ainsi sur les atouts d'une approche permaculturelle pour relever le défi d'une aggradation de la biodiversité en ville



États-Unis comme un outil pouvant – entre autres – relever le défi du rétablissement de la cohésion sociale au sein du jardin.

Que retenir de ces quatre dimensions ? Précisons d'abord que cette typologie des différents rapports à la permaculture ne prétend ni être exhaustive, ni non plus exclusive : au contraire, dans la réalité des discours de chaque jardinier-e, ils se combinent bien souvent chez une même personne, parfois au sein d'une même phrase⁷. Mais, et c'est la raison pour laquelle le recours à cette typologie s'avère intéressant : nous avons remarqué que c'est la présence plus ou moins nombreuse de ces différentes dimensions qui permettait le mieux de distinguer les jardinier-es entre eux-elles, du point de vue de leur rapport à la permaculture. En d'autres termes, certain-es jardinier-es articulent dans leurs discours ces quatre dimensions, tandis que d'autres se « limitent » à deux, voire, le plus souvent, à une seule de ces dimensions. Sur ce point, avoir assisté aux formations permaculture semble beaucoup jouer : de manière générale, plus les visions de la permaculture sont « globales » (c'est-à-dire multidimensionnelles), plus elles relèvent d'enquêté-es ayant participé aux formations. On notera toutefois que certain-es enquêté-es font démonstration d'une approche globale de la permaculture alors qu'ils-elles n'ont pas assisté aux formations du Passe-Jardins, comme par exemple de Jacques au «jardin du Cœur», ou encore de Jean-Claude sur le «jardin des Pot'iront»⁸.

Pour ce qui est des autres approches venant de jardinier-es, il est intéressant de noter que c'est souvent la dimension technique de la permaculture qui se retrouve à être mobilisée seule. Et certaines techniques emblématiques comme celle de « la butte » constituent le dénominateur commun de la quasi-totalité des gens ayant une « connaissance de la permaculture ». Sur ce point, l'exemple du rapport à la permaculture d'Odile du «jardin des Pot'iront» est particulièrement parlant. En effet, dans l'esprit de cette dernière, la butte qui est expérimentée dans ce jardin est identifiée tout au long de son entretien comme « la permaculture » et non comme « la butte permaculture » ; cas où la technique agit par métonymie et incarne la permaculture en elle-même⁹. On notera pour finir que ceux-celles qui font preuve d'une approche à dimensionnalité réduite sont souvent ceux-celles qui par ailleurs ont insisté sur le fait qu'ils-elles ne sont pas « spécialistes », et qui renvoient les enquêteurs-rices à d'autres personnes de leurs jardins, «qui connaissent mieux».

7 D'autres dimensions moins récurrentes des représentations de la permaculture que se font les jardinier-es auraient pu être ajoutées à cette liste, comme celle de la permaculture productive, celle de la permaculture comme « formidable » outil pédagogique (Odile, «les Pot'iront»), ou encore celle de la permaculture comme effet de mode. Leur présence toutefois mineure, ajoutée à l'espace minimal dont nous disposons pour rendre compte de ces questions nous ont malheureusement conduit à les évincer de nos typologies !

8 qui en l'occurrence a suivi une formation autre que celle du Passe-Jardins

9 « J'ai adoré cet été lorsque nous avons fait la permaculture avec Loup-Gris », plus loin, « les tomates de la permaculture ont poussé d'un trait », et « dimanche dernier j'ai récolté la permaculture ».



2.2 Expérimentations de la permaculture

Cette diversité des rapports à la permaculture, dont nous venons de rendre compte du point de vue des représentations qui lui sont associées, s'illustre par ailleurs sur un second plan, celui de ses « mises en pratiques » – ou plutôt des expérimentations, qui en sont faites sur chaque jardin. C'est le deuxième niveau d'analyse que nous avons choisi de retenir.

Commençons d'abord par préciser ce que nous avons choisi d'identifier comme relevant de la « mise en pratique » de la permaculture. Il s'agit d'un panel de cas de figures variés, allant de pratiques culturelles revendiquant une affiliation plus ou moins directe à cette dernière¹⁰ ; à des expérimentations plus larges où le choix a été fait d'envisager la totalité d'un jardin selon une approche permaculturelle¹¹ ; en passant par des expérimentations spécifiquement identifiées comme relevant de la permaculture, mais confinées au sein d'espaces dédiés¹² ; enfin, on retrouve la permaculture « en pratique » dans des modes d'agir dépassant le cadre de l'activité de jardinage pour aller jusqu'à des expériences de fonctionnement en collectif¹³.

Avant de commencer à décrire les mises en pratiques de la permaculture, précisons l'usage que nous faisons du terme d'expérimentations. Par « expérimentation de la permaculture » nous entendons des situations de mises en pratiques diverses, qui se distinguent les unes des autres en ce qu'elles sont destinées, selon une logique intentionnelle plus ou moins explicite, à faire l'objet d'une évaluation. Le terme d'évaluation doit quant à lui être pris au sens large, c'est-à-dire non pas au sens strict d'une évaluation selon les modalités d'un protocole d'expérimentation scientifique, mais au sens plus souple d'une appréciation de la permaculture par l'expérience. Dans les jardins, ces évaluations peuvent émaner d'acteurs-rices qui sont eux-mêmes à l'origine de la mise en pratique de la permaculture. C'est le cas par exemple chez des jardinier-es qui l'expérimentent dans une logique de perfectionnement ou d'apprentissage. Mais elles peuvent aussi émaner d'acteur-rices qui sont extérieur-es à ces mises en pratique, et qui attendent de voir la permaculture effective pour s'en faire un avis. Quasi-systématiquement en tout cas, et c'est là ce qui justifie l'usage du terme d'expérimentation, les jardiniers semblent porter une attention aux résultats sur lesquels débouche la mise en pratique de la permaculture¹.

1 Une analyse plus poussée de ces expérimentations de la permaculture nous aurait amené à établir une nouvelle distinction, entre des expérimentations avec attente de résultat (comme c'est par exemple le cas de l'expérimentation qu'Emmanuel entend mener au jardin des Meuniers en s'associant avec son voisin de parcelle afin de co-tester la permaculture, tout en continuant de pratiquer selon ses anciennes modalités, afin de pouvoir comparer et essayer sans prendre de risques), et des expérimentations plus informelles relevant de prises d'initiatives plus ou moins concertées mais faisant bien l'objet in fine d'une appréciation collective.

10 la pratique de la culture sur butte, de la lasagne, ou du compost telles qu'elles peuvent être « inspirées par la permaculture »
11 c'est le cas par exemple du « jardin d'Yvonne », ou encore, plus récemment, du « jardin de l'Envol »
12 comme c'est le cas aux « Pot'iront », au « jardin du Cœur » ou encore au « Pré-Sensé »
13 « jardin Jules Guesde »



2.2.1 La permaculture au travail.

De notre analyse de ces situations à caractère expérimental dont nombre de jardinier-es nous ont fait le récit, plusieurs catégories d'appréciations ont émergé. Tout d'abord, mentionnons les expérimentations ayant été évaluées « positivement ». Parmi celles-ci, certaines ont pu conduire les jardinier-es à observer une augmentation surprenante de la production. C'est le cas par exemple de Edith au «Champverdoyant», lorsqu'elle évoque les résultats d'une culture sur butte qu'elle a (copieusement) amendée de compost : « *les plantes ça a fait fiouu ! (...) ça a flambé, c'est sorti comme un rien* ». Ces « *bons résultats* » se retrouvent aussi dans des cas de figures où la production a été jugée de meilleure qualité, comme l'exprime ici Jacques du «jardin du Cœur» :

« Franchement, au niveau gustatif, les tomates en permaculture étaient meilleures que les tomates en conventionnel on va dire (...). Elles ont mis plus de temps à venir, on n'a pas arrosé, mais c'est sans commune mesure, elles n'étaient pas abîmées, c'est fou quoi. Et au niveau du goût t'imagines pas la différence ! »

Autre exemple, celui du «jardin Jules Guesde», cas singulier parmi le reste de notre échantillon où, comme le raconte Louise, l'expérimentation en collectif de la conception permaculture a permis :

« ... que chacun puisse verbaliser ce pourquoi il venait au jardin, ce qu'il pouvait y faire ou pas. Ce qu'auparavant on n'avait pas du tout fait d'ailleurs : on se connaissait pas les uns et les autres, on était tous arrivés un peu comme ça au jardin, comme un cheveu sur la soupe. Et effectivement il y a des points qui sont revenus comme par exemple organiser le travail en temps collectif. C'est quelque chose qui est ressorti et dont on n'avait pas conscience avant. »

À ces appréciations « positives » de la permaculture s'articule souvent une seconde catégorie d'appréciations, cette fois-ci à caractère plus problématique, sur la question du temps de travail notamment. Nous l'avons noté lorsque nous évoquions précédemment les représentations liées à la permaculture, la question de la quantité de travail est l'une des dimensions souvent évoquée lorsqu'il s'agit de permaculture. En pratique, les évaluations de cette dimension débouchent sur une série de résultats intéressants. Aux «Pot'iront» par exemple, Pierre observe combien la mise en place d'une butte de permaculture sur le jardin a pu prendre du temps et en retire des réserves quant à la faisabilité d'un « passage en permaculture » :



« Monter une butte comme celle qu'on a montée au printemps dernier c'est du boulot quoi (...) il faut tout faire à la main, il faut mettre les rondins de bois etc. Loup-gris a fait une grosse partie du travail, mais il n'était pas tout seul. C'est vraiment du boulot. On a mis tout le printemps pour la mettre en place sur une planche de 40 mètres long. Sachant qu'au total on en a plus de deux cents, il nous faudrait presque 50 ans pour en faire partout ! »

Pierre, du jardin des «Pot'iront»

Au «Champverdoyant», l'expérience d'une culture sur butte menée par Edith a eu ceci d'original que cette dernière « savait » pour commencer que la culture sur butte supposait moins de travail, mais que, « voulant à tout prix que ça marche », elle s'est investie dans un arrosage intensif durant tout l'été. Le résultat paradoxal de cette expérience est que, si du point de vue du rendement, la butte a convaincu par sa productivité, les temps d'arrosage et l'attention portée par Edith à cette butte ont conduit certains jardinier-es qui n'étaient pas à l'initiative de l'expérience à penser que la permaculture impliquait plus de travail. À l'inverse, au «jardin de l'Envol», Evelyne rapporte que, une fois la mise en place des buttes effectuée, la réduction du travail observée pousse à « *vouloir en mettre partout* ». Elle trouve également « *beaucoup plus pratique* » de travailler sur des buttes, car elles ont l'avantage d'être en hauteur.

2.2.2 La permaculture comme registre de perception problématique

Par ailleurs, et toujours parmi les situations problématiques sur lesquelles ont pu déboucher les diverses expérimentations de la permaculture dans les jardins, l'analyse des entretiens a pu mettre en évidence qu'un certain nombre d'entre elles se sont cristallisées autour de questions d'ordre esthétique, comme nous l'avons évoqué dans la partie précédente. Il en va ainsi au «Champverdoyant», où comme le note Alexia (étudiante ayant enquêté sur place) : la permaculture, soit « ça fait beau », soit « ça fait moche », selon les jardinier-es et les situations. Cette dernière évoque des « tensions » observables sur ce jardin, qui sont visibles par exemple autour de ce que certaines ont dénommé les « composts sauvages », ou encore autour de l'accumulation de matériaux propres à la permaculture (les hôtels à insectes notamment). Selon certains jardiniers, ces éléments font « fouilli » ou « mauvais genre », et les odeurs du compost peuvent s'avérer gênantes. Le regard du voisinage sur le jardin semble important. C'est ainsi qu'à propos de l'expérimentation d'une butte permaculture Sarah raconte :



« Alors Guillaume il a fait une butte [...] quand je l'ai vu j'ai dit c'est pas une butte, c'est un tumulus ! Les gens en passant ils ont dû se dire mais qu'est ce que c'est que ce truc, c'est un tas de fumier ou quoi ?! (rires)... déjà qu'avec le compost qu'il avait mis ça sentait mauvais... »

Autre cas similaire, celui du Jardin de l'Envol où une jardinière semble peu apprécier le côté « désordonné » entraîné par les pratiques permaculturelles, et ce tout en semblant attachée aux façon de faire qui sont les siennes et qu'elle connaît :

« La permaculture, ben d'après ce que je comprends là c'est qu'on laisse tout pousser n'importe comment (rires) ! On ne désherbe pas, on met du paillage en permanence. Voilà bon... Moi j'aimerais m'occuper des herbes, du désherbage, et je peux te dire quand il y a des endroits où il faut désherber, tu vois »

Brigitte, jardinière au « jardin de l'Envol »

Une première vision qui, toujours au jardin de l'Envol, trouve matière à contradiction :

« Et puis faut arrêter de désherber sans arrêt quoi... j'veux dire c'est... c'est l'angoisse après. Les gens ils sont habitués à ce que tout soit plat, désherbé etc., sinon ça les stresse. Mais en fait il faut qu'elle soit vivante la terre hein. [...] Tu vois faut arrêter de tout enlever, d'agresser la terre, parce qu'elle est pas bien, il faut la laisser vivre quoi ! ».

Evelyne, jardinière

Cette problématique du désherbage est particulièrement récurrente au sein des jardins. On la retrouve ainsi au « jardin des Coccinelles » chez Jacqueline qui se définit « *comme une mauvaise élève pour la permaculture car (dans sa vision), il ne faut pas qu'il y ait de mauvaises herbes au jardin* ». Ou encore au « jardin d'Yvonne », cette fois-ci non pas sous la forme d'un conflit interne au jardin mais sous celle d'une préoccupation à l'égard des regards venant de l'extérieur : certains jardinier-es se posent la question de « *comment rendre la permaculture lisible pour les personnes issues de l'extérieur* ».

Autant d'exemples qui dépassent en réalité le stricte cadre d'une dimension esthétique, et qui gagneraient à être appréhendés comme le résultat d'un conflit entre des modèles de culture fondés sur des *registres de perception* qui diffèrent dans leur fondements. Car ce qui se révèle au fil de ces exemples, c'est bien une polarisation entre deux façons de concevoir et de pratiquer le jardinage. Dans cette optique, il est ainsi possible d'identifier un premier registre dans lequel s'inscrit pleinement l'approche permaculturelle, qui valorise la biodiversité au sein du jardin et qui développe une attitude de « non agir » ; et un second registre au sein duquel se trouve valorisée une



esthétique de la clarté au sens classique du terme, ainsi qu'une lecture basée sur une approche compétitive de l'écosystème jardin. Cette perception induit que dans cet écosystème, les différents organismes se font concurrence et sont susceptibles de se nuire les uns aux autres (d'où la nécessité d'arracher les mauvaises herbes).

Cette réflexion sur le registre de perception sous-tendue par une approche permaculturelle peut être poursuivie sur d'autres plans. Ainsi, et pour revenir brièvement sur la question des associations possibles entre « permaculture » et « augmentation de la production », on notera que le registre de perception de la permaculture est par ailleurs susceptible de rentrer en conflit avec ce qui pourrait être défini comme un *registre de la production*. C'est le cas notamment aux «Pot'iront» où la solubilité de la permaculture avec un maraîchage productif est mise en doute :

« Monter des buttes c'est très bien dans un potager par contre si on veut produire à grande échelle 100 paniers par semaine ca devient un peu compliqué. Parce qu'il y a quand même des difficultés auxquelles on peut se retrouver confronté, et pour lesquelles je n'ai pas trouvé de réponses... Par exemple, si t'as des rats taupés qui s'installent dans tes buttes tu fais quoi ? Personne n'a la réponse à ca. Bah t'as plus qu'à tout démonter... Et moi je ne peux pas prendre de risque là dessus. »

Pierre, salarié maraîcher de l'association

Autre cas de figure où le registre de perception permaculturelle et son expérimentation ont pu s'avérer problématiques : les situations plus ou moins conflictuelles au sein desquelles la permaculture ne se trouvait pas seule à faire office de modèle novateur. Ainsi, ce même Pierre de l'association des Pot'iront confie dans son entretien s'intéresser à d'autres expérimentations, comme celles menées autour du « non travail du sol » et du paillage par le réseau Maraîchage sur Sol Vivant (MSV), réseau auprès duquel il s'apprête à suivre une formation. Ces dernières expérimentations, dont on conviendra au passage de la proximité avec le registre de la permaculture, étant selon lui plus adaptées au contexte qui est celui des «Pot'iront». De son côté, et sur un registre moins novateur, mais tout aussi argumenté, Gwenaël du «jardin des Meuniers», explique en quoi les techniques permaculturelles de paillage ne correspondent pas à ses façons de faire habituelles :



« On m'a parlé d'un sol qu'on va protéger l'hiver, de ne surtout ne pas le laisser à nu. 'Alors on va mettre paille ou feuilles et par-dessus on va mettre du carton'... Mais moi je dis qu'il suffit que vous ayez un vent du nord qui dessèche un peu tout, après un vent du sud, peu importe le vent d'ailleurs... il va disperser les feuilles chez le voisin, il sera bien content. Et les cartons ça apporte quoi en plus ? Que du carbone, ça n'a rien de sensationnel. Alors qu'un terrain nu, ce que vous faites l'hiver, c'est que vous le re-bêchez mais très grossièrement avant l'hiver, le froid et le gel rentrent dans la terre ça vous stérilise certaines choses puis c'est très bon et si par chance vous avez de la neige, c'est un très bon fertilisant, en plus et là au printemps vous repartez avec une terre impeccable il n'y a pas besoin de remettre quelque chose si ce n'est une fumure naturelle ou mettre un produit naturel qui va se dégrader lentement comme de la corne broyée par exemple que les gens utilisent ça vous apporte beaucoup d'éléments nutritifs et d'oligoéléments en même temps ; ça c'est...voilà. Donc j'entends dire qu'il faut couvrir, mais moi j'y fais l'inverse. »

Gwenaël, jardinier au «jardin des Meuniers»

2.2.3 Lancer une dynamique.

L'énumération de ces différentes problématiques suscitées par la permaculture nous fait déboucher sur une dernière réalité particulièrement prégnante du point de vue du vécu des jardinier-es que nous avons pu interroger : il s'agit des difficultés rencontrées par nombre d'entre eux alors qu'ils s'essayaient à « *lancer une dynamique* » autour de la permaculture dans leurs jardins, expérimentations dont les récits relèvent souvent de l'ordre du récit d'épreuve. Car au-delà même des évaluations, positives ou non, qui peuvent être portées sur les résultats et moyens de mettre en œuvre « *la permaculture* » comme technique, il apparaît régulièrement que ce soit le processus même de sa mise en pratique par les différent-es jardinier-es d'un même jardin qui soit problématique d'un point de vue « humain ». Au regard de ces témoignages, on comprend que la permaculture « *ne se décrète pas* », qu'elle « *ne va pas de soi* » (Maud des «Arômes du Huitième»), qu'il « *faut se motiver* » (Stéphanie du «jardin de la Muette»).



Ainsi, plusieurs témoignages soulignent combien « le passage en permaculture » suppose l'engagement d'un certain nombre de jardinier-es, partageant une vision commune de cette dernière ; vision parfois caractérisée dans les termes d'une *culture politique*. Au «jardin de la Muette» par exemple, Stéphanie explique que :

« Cette culture politique est difficile je trouve parce que tout le monde n'a pas le même niveau de conscience. Y'en a qui viennent et qui arrosent les tomates, et puis éventuellement y'a des fois où ils ramassent des tomates mais... [Rires]. Et ça leur va très bien ! Et c'est aussi légitime que de se prendre le chou à se demander pourquoi on se prend le chou – c'est le cas de le dire ! Est-ce que si on a mis des œillettes d'Inde au pied des tomates on a eu plus ou moins de problèmes... voilà, la démarche scientifique de la permaculture elle est pas forcément donnée pour tout le monde et pis c'est comme ça. [...] On arrive à se mobiliser sur des choses intéressantes mais tout le monde ne se mobilise pas de la même façon. »

Au «jardin des Arômes du Huitième», Maud qui a suivi la formation permaculture du Passe-Jardins fait part de ses difficultés à impulser une dynamique dans son jardin :

« Je suis dans le stage de permaculture justement pour connaître mieux, et pouvoir orienter les jardiniers un peu vers ça. Mais c'est compliqué ce qu'ils demandent dans le stage de permaculture parce que je me retrouve avec la mission de faire de mon jardin un jardin permacole alors que moi même je n'ai aucune idée de la permaculture. En fait dans le stage plus qu'ils nous apprennent la permaculture, c'est la gestion d'un projet qui nous est apprise, en gros comment est-ce que tu peux faire bouger les choses dans ton jardin... Et moi je dis écoutes... on est tous... enfin c'est bien beau, et dans tous les concepts j'adhère, mais la réalité c'est que je suis toute seule face à tout un jardin qui existe depuis longtemps. »

Au «jardin des Coccinelles», alors que Thibaud évoque l'expérimentation d'une culture en lasagnes depuis lors abandonnée, s'esquissent les raisons qui ont conduit à son abandon. En plus du départ du « porteur du projet » l'exemple en question énumère et synthétise un ensemble de difficultés déjà abordées plus haut (des résultats non



convaincants, un investissement en termes de temps de travail trop élevé) :

« On a fait de la culture en lasagnes, effectivement. Sauf que celui qui avait été porteur du projet n'est plus adhérent. Ça avait été original, mais est-ce qu'on avait eu une meilleure récolte ou pas, je sais pas... mais comme c'est aussi des gros travaux à faire, et qu'on en a beaucoup à faire... on a un peu laissé tomber. Parce qu'il faudrait du temps, tout simplement. Peut être que ça se fera, hein... peut être que cette année, y'a quelqu'un qui va le faire, mais... ça avait pas apporté quelque chose de véritablement signifiant. On l'a laissé, la structure en lasagnes est toujours là, sauf qu'on a un peu oublié ce que c'était quoi. »

Au «jardin des Meuniers», les réticences de Gwenaël, en plus de celles ayant trait à sa propre expérience de jardinage que nous mentionnions plus haut, se doublent d'un désajustement en termes de culture politique :

« Oui je sais ce que c'est la permaculture, j'ai vu un petit catalogue la dessus mais ça ne m'a pas intéressé [...] Ça ne m'intéresse pas outre mesure, et quand je vois ceux qui sont revenus de la formation, ça m'a plutôt surpris de voir tout ce qu'on leur enseigne, ça me rappelle mai 68... »

Et c'est à des enjeux similaires que Chantal, l'animatrice du «jardin du Pré-Sensé» fait référence lorsqu'elle évoque ses difficultés à diffuser la permaculture chez les différent-es jardinier-es. Sa stratégie : « *être force de proposition* », et administrer la preuve par l'exemple que la permaculture vaut la peine d'être considérée. Mais, là encore, on comprend dans le discours de l'animatrice que tout ne saurait reposer sur elle et Georges (autre personne intéressée par la permaculture sur le jardin) lorsqu'elle avance la nécessité de faire venir des gens qui sont d'ores et déjà convaincus afin d'impulser une dynamique :

«Dans les années à venir il faut faire rentrer des gens qui sont dans cet esprit là. Ce sont de gens du centre social comme Georges qui sont dans cet esprit là, qui viennent chercher ça ; lui il a mis des légumes perpétuelles par exemple [...]. Plus il y aura des nouveaux, plus à un moment donné la balance basculera, c'est comme ça [...]. Dans tout projet tu fais basculer des choses quand tu fais rentrer des nouveaux. Et donc inévitablement les anciens ils ont plus de pouvoir. Enfin les anciens qui sont dans l'esprit de...tu vois, Jean ne vient pas au compost...»



Conclusion permacultures:

En conclusion de ces observations sur la permaculture telle qu'elle est perçue par les jardinier-es et telle qu'on la trouve en pratique dans les jardins, plusieurs éléments sont à retenir.

Tout d'abord, les représentations que se font les jardinier-es de la permaculture sont relativement hétéroclites. Sur ce point, notre enquête a permis de montrer que la majorité des jardinier-es que nous avons rencontré n'associent pas spontanément la permaculture avec l'idée d'une hausse de la production dans leur jardin. Il est dès lors intéressant de noter que les seuls jardinier-es qui effectuent spontanément cette mise en rapport, participent à des projets au sein desquels la dimension productive occupe une place importante. Celle-ci se voit consacrée par l'investissement d'un espace cultivé, propice à une approche en termes de production, ainsi que par la présence de salariés aux compétences professionnelles correspondantes (le «jardin du Coeur», les «Pot'iront»). Pour le reste des jardinier-es enquêté-es, c'est d'abord dans les termes d'une approche écologique, d'une approche dans les termes d'une économie du temps de travail, ou encore d'une approche en termes de relations humaines que la permaculture est perçue. Enfin, et c'est là le cas de figure le plus fréquent, la permaculture est souvent connue via ses techniques (la culture sur butte, le compost), c'est-à-dire dans les termes selon lesquels elle fut découverte par les jardiniers.

Cette diversité d'appréhensions connaît des résonances avec les réflexions que nous avons menées sur la permaculture telle qu'elle est mise en oeuvre dans les jardins. En effet, ces mises en oeuvre prennent des formes différentes, allant du simple test d'une technique comme celle de la culture sur butte à la conception globale d'un jardin selon une approche permaculturelle. Elles peuvent être confinées à des espaces délimités qui leurs sont spécifiquement dédiés, ou bien encore mélangées au reste du jardin. Face à cette réalité d'une frontière «floue» entre ce qui relève explicitement de la permaculture, ce qui s'en inspire, et les cas de jardins entièrement pensés selon une approche permaculturelle, le constat que nous faisons en introduction de ce chapitre d'une « présence généralisée » de la permaculture mérite donc d'être nuancé. Sans doute serait-il plus juste de parler d'appropriation de la permaculture, en ce sens que en actes, et telle qu'elle s'observe dans les jardins, cette dernière relève d'abord d'une hybridation avec d'autres façons de faire.



Mais il y a plus encore que ces hybridations dans ce qu'ont pu mettre en évidence nos observations sur la permaculture appropriée par les jardinier-es. En effet, ces appropriations sont le fruit de processus d'expérimentations au travers desquels la permaculture fait l'objet d'évaluations, de discussions, parfois de conflits, et se voit ajustée aux réalités qui sont celles de chaque jardin ; des réalités physiques, mais aussi humaines, comme nous venons de le montrer en rendant compte des difficultés éprouvées par certain-es jardinier-es à «lancer une dynamique» autour de la permaculture.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, nous avons vu que les jardins pouvaient tout à la fois être présentés comme un « outil » de lien social, une « interface » au sein du territoire (c'est-à-dire un lieu d'interaction avec les habitants du quartier), ou encore un « espace fonctionnel » dédié au jardinage. Cependant, aucun des jardins rencontrés ne peut être réduit à un usage. Au contraire, la diversité des structures et des vocations rend compte du fait qu'un projet de jardin est toujours en lien avec le contexte local, des configurations de terrains, des politiques locales, etc. De même, la pluralité des motivations ou attachements des jardinier-es à venir cultiver la terre se décline par exemple dans le fait de « gratter la terre », partager un moment collectif, échanger des connaissances, etc. En somme, et comme l'avait déjà souligné le rapport Argos, un jardin ne se décrète pas, mais il prend tout son sens en répondant aux attentes et besoins des jardinier-es.

Comme nous l'avons vu en introduction de ce document, le dispositif URBACT voit dans les jardins partagés des leviers possibles pour contribuer à l'autonomie alimentaire des zones urbaines. Porté par des politiques publiques internationales et nationales, ce défi de relocalisation alimentaire des villes est relevé par le Passe-Jardins qui voit derrière le maraîchage urbain permaculturel un moyen d'innover et de susciter une synergie entre *production nourricière* et *production de cohésion sociale*. Ainsi, lieux d'innovations sociales, les jardins partagés pourraient être investis d'une dimension nourricière à travers le développement de la permaculture. Dans quelle mesure les discours et les pratiques des jardinier-es s'inscrivent-ils dans cette logique d'innovation sociale ? En quoi la permaculture peut-elle constituer une approche mobilisatrice de dynamique collective au jardin ?

Dans le cadre de cette étude, nous avons vu que les jardins sont des lieux d'expérimentations. Ils sont tout à la fois un laboratoire de développement de pratiques citoyennes et de techniques agricoles dont les modalités d'appropriation et de transformations sont aussi variées qu'il existe de jardins aux profils différents.

CONCLUSION

Le jardin est une *expérience*, c'est-à-dire un processus d'apprentissage collectif et territorialisé. C'est à ce titre que nous nous sommes penchés sur la permaculture, en essayant de voir comment, au même titre que d'autres formes d'expérimentation, elle peut être mobilisée et appropriée par les jardinier-es. Globalement, nous avons vu que les jardinier-es ne la pratiquent pas en réponse à un besoin nourricier identifié. Autrement dit, la permaculture n'existe pas en ce qu'elle peut être associée à la production (quantifiable de fruits et de légumes), mais plutôt comme technique agricole, approche écologique, forme de développement de lien social, d'aménagement d'un espace, etc., qui participe au développement d'une dynamique collective plus générale. Les relations aux jardins ne sont pas forcément orientées vers la productivité (quête d'un résultat), mais la production d'un faire ensemble, où ce sont les relations qui importent plus que le résultat du temps passé au jardin. On peut venir au jardin pas tant pour obtenir quelque chose de la terre, que pour faire quelque chose avec les autres via la médiation du jardinage. Comme le montre J. Zask (2011), cultiver ce n'est pas seulement viser la productivité ni les actes de jardinages, c'est aussi dialoguer, anticiper, partager pour faire ensemble.

Nous avons par ailleurs essayé de soulever les enjeux que pouvait relever la présence d'un-e animateur-ric(e) salarié-e. Celui-celle-ci peut veiller à la coordination des intérêts particuliers vers une dynamique commune qui puisse rassembler les individus quelque soit leur catégorie sociale, ethnique et politique. Cependant, la diffusion d'un projet collectif, pour qu'il puisse répondre aux besoins et demandes de l'ensemble des acteur-rices, ne peut se faire sans la diffusion d'informations et le dialogue avec les jardinier-es qui font l'histoire et l'identité du jardin. C'est ainsi que les jardins peuvent être ces lieux «d'épanouissement du collectif» où des modes d'associations, de participation et de socialisation s'inventent et s'adaptent aux demandes et besoins d'un territoire en rassemblant des personnes aux origines sociales et professionnelles différentes.

CONCLUSION

Au final, nous avons vu que les multiples dimensions au jardin (sociale, écologique, nourricière) ne peuvent jamais se suffire à elles-mêmes ni devenir leur propre finalité, mais participent toujours au « vivre ensemble ». Dès lors, la question serait plutôt celle de faire de la résilience alimentaire un objectif commun tout en valorisant les pratiques de lien social. Une question qui pourrait se formuler ainsi : comment les interactions sociales au jardin peuvent-elles contribuer à faire des jardins un espace urbain nourricier ? Il pourrait être intéressant pour ce faire de créer des arènes de participation, de concertation, de partages de savoir-faire et savoir-être qui puissent inclure les jardinier-es dans cette discussion relative à l'alimentation durable et au développement de l'autonomie alimentaire en contexte urbain.

Bibliographie

Anderson JR, in La distinction procédural/déclaratif: une application à l'étude de l'impact d'un « passage du cinq » au CP Jean-Paul Fischer; ife.ens-lyon.fr/publications/edition-electronique/revue française de pédagogie...de.../INRP_RF122_8. consulté le 28 avril 2017

Arborio Anne-Marie et Fournier Pierre, *L'observation directe : l'enquête et ses méthodes*, Armand Colin, Coll. 128, Paris, 2010

ARGOS, *Diagnostic des jardins partagés en région Rhône-Alpes*, 2013, 114p

BEAUD Stéphane, Weber Florence, *Guide de l'enquête de terrain*. Paris, La Découverte 2003.

Becker Howard, *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La découverte, Paris, 2002

Bergues Martine, «*En son jardin. Une ethnologie de fleurissement*», Paris, Les éditions de la maison des sciences de l'homme, collection «ethnologie de la France», 2011, p.104.

Blanchet Alain et Gotman Anne, (sous la direction de François de SINGLY), *L'entretien*, Armand Colin, Paris, 2005

Bussièrès Denis, Caillouette Jacques, Doyon Mélanie, Fontan Jean-Marc, Klein Juan-Luis, Tremblay Diane-Gabrielle et Tremblay Pierre-André, Saint-Camille, *Récit d'une expérience de co-construction de la connaissance*, 2015, Les cahiers du CRISES

Charre B. Gaillard L., *Diagnostic des jardins partagés lyonnais, rapport d'étude*, Ville de Lyon, Le Passe-Jardins, Lyon, 2013, 53p.

Dubost,, « *JARDINS - Les Français et leurs jardins* », Encyclopædia Universalis

Fuibert Joël et Jumel Guy, *Méthodes des pratiques de terrain en sciences humaines et sociales*, Armand Colin/Masson, Paris, 1997

Herreros Gilles, *Au-delà de la sociologie des organisations. Sciences sociales et intervention*, Toulouse, ERES « Sociologie économique », 2008, 304 pages.

Bibliographie

Imbert Geneviève, « *L'entretien semi-directif : à la frontière de la santé publique et de l'anthropologie* », Recherche en soins infirmiers, 3/2010, n° 102

Lapassade Georges, « *Observation participante* », in Vocabulaire de psychosociologie. Références et positions., Toulouse, ERES, « Questions de société », 2016, p. 392-407

Larbey Vincent, *Jardins et jardiniers : les pieds dans la terre, la tête dans les nuages. Une anthropologie du potager*. Sociologie. Université Paul Valéry - Montpellier III, 2013.

OLIVIER de SARDAN Jean-Pierre, « *La politique de terrain sur la production des données en anthropologie* », Les terrains de l'enquête, N°1, 1995.

Weber Max, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Pocket, [1904-1917], 1992

Zask, Joëlle, *Participer. Essai sur les formes démocratiques de la participation*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2011.

ZASK Joëlle, «*La démocratie aux champs. Du jardin d'Éden aux jardins partagés, comment l'agriculture cultive les valeurs démocratiques*», 2016.

www.urbact.eu/food,

www.ville.gouv.fr/?urbact,246

www.inter-reseaux.org/IMG/pdf/GDS59_glossaire.pdf

www.haut-conseil-egalite.gouv.fr/IMG/pdf/hcefh__guide_pratique_com_sans_stereo-_vf-_2015_11_05.pdf

Grille d'entretien version courte

Nom du jardin:

Nom/prénom de l'enquêteur-riche:

Nom/prénom de l'enquêté-e:

Lieu de l'entretien:

Heure et durée de l'entretien:

Consigne générale → Partir de l'expérience de la personne

1. Racontez moi ce que vous faites au jardin
2. Racontez moi comment vous êtes arrivé(e) au jardin et qu'est-ce qui vous fait rester ? (+ question spécifique si besoin; exemple si jardin d'insertion, jardin ouvrier/familiale, pédagogique...)
3. Comment s'organise la vie au jardin?
 - Manières de gouverner
 - Relations avec d'autres jardins-acteurs-écoles-réseaux → Passe-Jardins ;
 - Les fêtes ; organisation et répartition du travail...
4. Comment avez-vous appris à jardiner (transmission parents; autres jardiniers; livres; internet; stages → Passe-Jardins...)?
5. Pouvez vous me parler de ce que vous jardinez (légumes, fruits...) et comment (types de cultures ; pratiques agricoles ; compost ; semis ; outils) ?
6. Racontez-moi comment se passent les récoltes (modalités ; qui ; quand ; pesage) ?
7. Que faites vous des récoltes (répartition-distribution, transformation-conservation (qui ; comment), consommation (repas participatif/échanges de recettes), don, vente) ?
8. Dans quelle mesure le jardin vous nourrit-il ? Dans quelle mesure pourrait-il vous nourrir plus ?
9. Savez-vous ce qu'est la permaculture? Est-elle mise en pratique sur le jardin (ou pensez-vous la mettre en pratique) ? > si l'enquêté a une connaissance de la permaculture, lui demander de nous expliquer ce qu'est pour lui la permaculture
10. Que pensez vous du souhait de Passe-Jardins d'aller vers l'autosuffisance alimentaire via la permaculture ?
11. Qu'est-ce qui pourrait selon vous être amélioré au sein du jardin?

Grille d'entretien - Version longue

ENQUÊTE COLLECTIVE SADL - LES JARDINS PARTAGÉS

Socio-démographie du jardin

Que faites-vous dans la vie ?
Quel est votre statut familial ?
Avez-vous des activités hors jardin (investissement social, militant, agricole...) ?
Quel âge avez-vous ?
Où habitez-vous ?
Avez-vous déjà jardiné ?
Etes-vous propriétaire ou locataire ?
Implication dans le quartier
Connaissez-vous les autres jardiniers ?
Venez-vous seul ou en groupe ?
Où avez-vous entendu parlé du jardin ?
Comment vous rendez-vous au jardin ?
Il y a-t-il un animateur ?
CSP des parents et grands parents / Parents ou grands parents agriculteurs ?

Implantation spatiale et historique du jardin

Implantation historique

En quelle année ce projet de jardin est-il né ?
Qui en est à l'origine ? Une personne ? Un groupe ?
Le projet est-il né avant l'acquisition du terrain, ou l'opportunité de l'acquisition du terrain a fait naître le projet ?
A quoi servait le terrain avant la création jardin ?
Comment les personnes ont choisi de faire ensemble à ce moment-là ?
Qu'est-ce qui les rassemblait pour ce projet ?
Comment a évolué le projet depuis la création du jardin ? Comment s'est structuré le jardin ? Pourquoi ?

Implantation spatiale

Où est situé le jardin ? Proximité des habitations (immeubles, maisons) ?
Pourquoi ce choix de situation : une mise à disposition, un achat de terrain, pour répondre à une demande d'habitants qui souhaitaient développer un projet de jardin dans leur quartier ?
Quelle surface ? (Comment est-il structuré (carrés, largeur des allées, rangées,) ?
Pourquoi ce choix ?
Un agrandissement du jardin est-il envisageable au regard de son implantation dans le quartier ?
Quelles perspectives de développement (agrandissement du jardin, activités nouvelles, partenariat, projets en lien avec le quartier) pour les prochaines années à venir (2 ou 3 ans) ?

Gouvernance

Statut légal de la structure ?

Rôle des membres : CA ou pas, trésorier, secrétaire, simple adhérent, salarié... Depuis combien de temps ? (A adapter, selon le statut : insertion, pédagogique...)

Quelle implication dans la structure ? (En retrait, en attente des conseils de jardinage ? Personne ressource pouvant donner des conseils ?)

En réunion : comment se prennent les décisions ? Comment est distribuée la parole ?

Comment est conçu et distribué l'ordre du jour ? Quels enjeux ?

Comment se gère l'utilisation des espaces individuels et communs ?

Economie : quel coût de cotisation ?

Quel rôle d'internet et des réseaux sociaux ? (mails d'information ? consultation du site ?)

Vie au jardin

Activités personnelles au jardin

Pouvez-vous me raconter une journée type au jardin ?

Racontez-moi ce que vous faites quand vous venez au jardin ? En automne et aux autres saisons (Variation selon les saisons)

Pouvez-vous me raconter votre 1ère expérience sur le jardin ? (faire décrire la situation, les mécanismes d'accueil-transmission, les difficultés ressenties, l'adaptation de l'individu à cet environnement...)

Quand est-ce que vous venez au jardin ? (à quelle saison et pour quelle(s) activité(s))

Temporalité du jardin et des activités

Quels sont les moments où vous avez l'impression qu'il n'y a pas beaucoup de monde ou beaucoup de monde ? (concerne les jardiniers et les visiteurs)

C'est quoi les temps forts (les moments qui marque, que tu apprécies) au jardin ?

Racontez-les moi. (On pourra distinguer les moments de socialisations et les moments associés à la culture. De son point de vue personnel et d'un point de vue général. A voir dans quelle direction l'emmène la question)

Vie collective/ commune/ partagé

Quel sont les temps où ils se retrouvent ensemble ou à plusieurs ? (Récoltes ?) (On pourra distinguer le formel et informel : les repas, les fêtes, les ateliers, les discussions)

Quelle est l'ambiance de ces rassemblements ?

Y a-t-il des temps en dehors du jardin ?

Spatialité du jardin

Décrivez-moi le jardin. (Les différents espaces : individuels ou collectifs, les personnes qui peuvent ou non y accéder, les espace communs ou/et partagé, les espaces laissés

Annexe 2

libres pour quelque chose en particulier)

Utilisation de chaque espaces

Quels sont les espaces qui sont les plus investis ou les moins investis par les jardiniers en général ?

Les relations

Introduction du thème

Entrée dans l'association : seul ou avec quelqu'un ?
Relation préexistante à l'entrée dans le jardin ?
Avez-vous rencontré des gens ?

Description des relations

Qui est elle / il ? (Jardinier occasionnel / fréquent ? Investi dans l'association ? Organisation d'événement dans le jardin ? Statut dans l'association ? Genre, CSP, lieux d'habitation ?)

Fréquence des contacts ? (Citer les occasions de rencontres, anecdotes...)

Où ?

Pendant le jardinage (jardine avec eux ? parle en dehors des moments de jardinage ?) Pendant les événements organisés par le jardin / association (repas, apéro, cours, réunion) ?

En dehors du jardin / association ?

Pourquoi ? (Discussion, service rendu, invitation, boire un coup, consommation commune de la production, vente commune de la production ?)

Sujet abordé ? (Jardin / association / rien à voir)

Entre jardiniers

→ liste à décliner

Entre jardins

→ Même liste à décliner pour chaque fréquentation

Où les avez-vous rencontré ?

Fréquentez-vous d'autres jardins ? Dans quel cadre ?

Entre les jardins et Passe-jardins

→ Même liste à déclinée pour chaque fréquentation

Où les avez vous rencontré ? Vient elle / il de votre jardin ?

Bonne connaissance des membres de l'association ?

Relations sur internet

Sur des forums, réseaux sociaux... Avec des jardiniers d'autres jardins ? A d'autres échelons (régional, national, autres pays...) ?

Questions générales

Des relations conflictuelles ? Des gens qu'on évite ? Des lieux qu'on évite (ou événements) ? Des horaires qu'on évite ? (Pour dire les choses de manière détournée)

Représentation du jardin

Projet affiché et statut du jardin

Au départ, quelle était la vocation du jardin ?
Pourquoi s'est-il créé ? Le(s) but(s) ? (animation dans le quartier, création de lien social, aspect nourricier et développement de l'alimentation locale...)
Quel est le statut juridique du jardin ?

Entrée dans le jardin

Comment avez-vous connu le jardin ?
Pourquoi avez-vous choisi ce jardin-là ?
Pourquoi êtes-vous venu au jardin à la base ? Qu'êtes-vous venu «chercher» ?

Représentation du jardin

Pourquoi continuez-vous de venir ?
Qu'aimez-vous dans ce jardin ?
A quelle fréquence venez-vous ? Avec qui ? A quelles occasions ?
(si adhérent mais pas jardinier : pourquoi ne vient-il pas au jardin, et pourquoi adhérer)
D'un point de vue personnel : qu'est-ce que le jardin pour lui ? (dans le quartier, dans la ville, dans sa vie, dans sa famille, d'un point de vue politique...)

Dimension des savoirs

Comment mobiliser «l'information du savoir»

Avant de devenir membre du jardin, aviez-vous des « notions » de jardinage ? Si oui, comment les avez-vous apprises ? (sous-entendu l'antériorité du savoir, d'un savoir préexistant).
Vous est-il déjà apparu compliqué d'appliquer « une astuce » théorique en cas pratique ? Si oui, comment avez-vous surmonté cette difficulté ? Si non, d'où vous vient cette connaissance ? (sous-entendu, si décalage, ce peut être frein à la façon de jardiner)
Si vous avez besoin d'aide, vers qui ou vers quoi vous tournez-vous au jardin ou à l'extérieur (livres, internet, réseau personnel...) ?

Partage-transmission de l'information

Avez-vous pu partager des conseils avec d'autres jardiniers ? Si oui, à quelle(s) occasion(s) ? Pouvez-vous me la (les) raconter ?

Avez-vous partagé avec d'autres jardiniers des recettes culinaires à partir des fruits-légumes produits au jardin ? Les avez-vous essayées ?

Connaissez-vous des méthodes de conservation de fruits et légumes ?

Pouvez-vous expliquer comment vous avez pensé le jardin (individuellement ou collectivement) ?

Connaissez-vous différentes façons de cultiver une parcelle de terre ? Si oui, pouvez-vous les citer ?

Avez-vous entendu parler de permaculture ? Pouvez-vous m'expliquer ce que c'est ? Si oui, d'où vous vient cette information (faire le lien si besoin avec le stage formation de Passe-Jardins) ? Avez-vous rencontré des difficultés avec la permaculture ? Si oui, lesquelles ?

Production du jardin

Qu'est ce qu'une journée type ?

Techniques agricoles : de quelle manière vous cultivez ?

Surface cultivée ?

Quels types de cultures (légumes, fruits, fleurs) ?

A quelle fréquence venez-vous au jardin (volume horaire) ?

Quelles pratiques et définitions que l'individu en donne ?

Conventionnel ? (Ce qui se rapporte à ce type de pratique : usage de traitements chimiques, d'engrais chimiques, par exemple)

Agriculture plus naturelle ? (Biologique, agro-écologie, permaculture, biodynamie, agro-foresterie, etc...)

[Peut se noter par ces différentes pratiques : usage d'engrais verts, de compost, ou autres préparations naturelles. Technique du paillage (couverture des sols avec de la paille, des copeaux de bois, résidus de pelouse, feuilles mortes, etc...). Les cultures vont être sur des petites buttes, ou dans des bacs, ou des planches étroites par exemple. Elles peuvent être associées à d'autres au même endroit. Pratique de la rotation des cultures, de la jachère, de la couverture des sols l'hiver avec de l'engrais vert ou du couvert végétal. Est-ce qu'ils labourent ? Utilisation d'un calendrier lunaire. Récupération de l'eau de pluie. Haie diversifiée. Favorisent les auxiliaires (insecte, oiseaux ou autres organismes qui viennent «aider» les jardiniers) et se remarquent par la présence de nichoirs, d'hôtels à insectes, ruches.]

D'où viennent les semences ?

D'où vient cette technique, qui l'a introduite ? (un salarié, des usagers, quelqu'un d'extérieur (Passe-Jardin)?), formation à la permaculture ?

Evolution des techniques utilisées et quelles observations en faites-vous ?

Si évolution ou selon la technique utilisée, il y a-t-il une évolution en terme de biodiversité, de lien social, de goût des aliments ?

Outils

Achetés, créés, communs entre jardiniers ou avec d'autres jardins ?

De qui est la propriété de ces outils (du jardin ?), local ?

Budget outil ? Passe-Jardin les aident-ils ?

Formation à l'utilisation des outils ?

Machines, si oui pourquoi ?

Production alimentaire

Comment se passe la récolte, les jours de récoltes ?
Comment est-elle distribuée ?
Est-elle l'objet d'un rassemblement ?
La production est-elle en libre service ?
Pèsent-ils leur production ?
Objectif de production ? Planification en fonction des saisons, de la demande ?
Planification collective ou spontanée ?
Proposent-ils leur production à des gens extérieurs ? Il y a-t-il une répartition particulière selon le public ?

Consommation

Si collective

De quelle manière les produits sont-ils consommés ?
Fréquence, occasions, type de transformation, picorage ?
Qu'est-ce qui a motivé ce mode de consommation ?
Qu'est-ce qui est satisfaisant dans ces pratiques ? Qu'est-ce qui pourrait être modifié ? (Qu'est-ce qu'ils ont à en dire ?)

Si individuelle

Comment est répartie la production du jardin entre les adhérents ? Modalité ?
Est-ce que vous consommez la production du jardin ? Comment ? Pourquoi ?
Est-ce que ça représente une partie importante de votre alimentation ? Est-ce que vous souhaiteriez en manger plus ? Est-ce que vous pensez que ça pourrait suffire à votre alimentation ?
Est-ce que vous les consommez plutôt transformé ?
Partagez-vous avec vos proches ?

Distribution : vente/don

Qu'est-ce qui est vendu et pourquoi le choix de la vente ? A quel prix et pourquoi ?
Qu'est-ce qui est fait des revenus générés ?
Qu'est-ce qui est donné et pourquoi le choix du don ?
Qui sont les clients ? Qui sont les bénéficiaires ?
Quelles différences avec un maraîcher professionnel ?
Est-ce que les produits sont transformés avant d'être vendu ?

Questions générales

Est-ce que le fait d'être au jardin a changé votre manière de consommer ? Est-ce que votre consommation influence ce que vous produisez ?
Est-ce que vous avez plus confiance dans vos produits que dans ceux que vous achetez ? Pourquoi ?
Echangez-vous les produits entre jardiniers ?
Est-ce que les jardins pourraient participer ou produire l'essentiel / une grande part de l'alimentation des urbains ? Pourriez-vous vous nourrir avec seulement la production ?
Qu'est-ce que c'est que l'autonomie alimentaire pour vous ?

Grille d'observation

ENQUÊTE COLLECTIVE SADL - LES JARDINS PARTAGÉS

- Date de l'observation, horaire et durée
- Moment observé.
- Réaliser un croquis avec les différentes zones du jardin

Partie sociale :

- Personnes présentes (age, genre, statut dans le jardin...)
- Déroulement (regroupement des personnes, partage des tâches, temps formels ? ...)
- Animation (description ethno de l'animation, le cas échéant)
- Action des personnes (qu'est ce qu'ils font à ce moment, outils utilisés, déplacements des personnes et changements d'activités)
- Sujets de conversations glanés, et avec qui ?
- Impression générale, ambiance

Partie Jardin :

- Taille, type.
- Situation spatiale dans son environnement proche
- Organisation des lieux (accueil, compost, cabane, toilette, chemins)
- Type de culture (zone de semis, spirale aromatique, compost, lasagne)
- Panneaux, affichages, écrits et écriteaux sur les cultures
- Animaux ?
- « Distance à la permaculture » ? (délimitation stricte de l'espace, présence de flore naturelle ou désherbage, arbustes, lasagnes, type de sol, compost, association de plantes, couvert végétal hivernal ?)